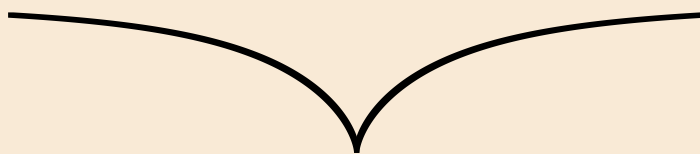


Édouard Barde

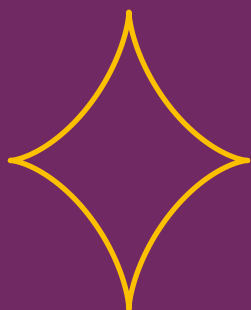
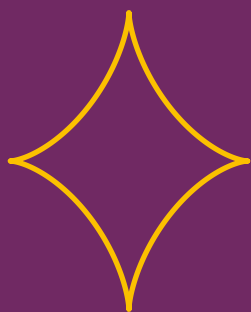
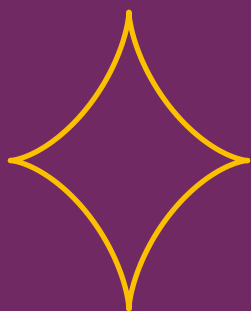
ÉTUDE

SUR

ABRAHAM



THÉO_TEX



LICENCE D'UTILISATION — ÉDITIONS THÉOT_EX

Ce fichier PDF, ou livre numérique, reste sous la responsabilité de ThéoT_EX.

Vous êtes autorisé :

- à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

- vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;
- modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.
- placer le livre numérique en téléchargement sur un serveur internet, sans en avoir premièrement obtenu l'autorisation auprès de THÉOT_EX.

Éditions THÉOT_EX

site internet : theotex.org

courriel : theotex@gmail.com

ISBN : 978-2-36260-029-6

Conseil de navigation

Si votre lecteur de fichiers PDF n'affiche pas les signets de la table des matières, ou si l'écran de votre tablette est trop petit pour cela, cliquez sur le petit losange rouge (◇) situé en haut à gauche de chaque page, pour accéder à la table des matières.

ABRAHAM

ÉTUDES BIBLIQUES

adressées à la jeunesse

par

Édouard BARDE

1891



Soleil d'Orient

– 2006 –



A LA MÉMOIRE
DE
MA BIEN AIMÉE FILLE
GERTRUDE

ALLÉE VERS SON SAUVEUR LE 10 AOÛT 1890

ÂGÉE DE 17 ANS

Ton souvenir, mon enfant, remplit toutes les pages qui vont suivre. Je ne pouvais pas ne pas l'inscrire ici.

Tu as suivi ces études sur Abraham aussi longtemps que ta santé l'a permis. Un de tes derniers désirs exprimés a été qu'elles fussent imprimées.

Les voici. Tu ne les liras pas. Mais tu n'en as pas besoin ; c'est toi maintenant qui pourrais m'instruire.

Au revoir ! Nous nous retrouverons dans le sein d'Abraham !

TON PÈRE

AVANT-PROPOS

Abraham, comme ses deux devanciers (Samuel 1881 ; Élie 1883), est le résumé d'instructions orales faites au Casino de Genève, et adressées spécialement à la jeunesse de 14 à 18 ans.

Ce petit livre, j'ai besoin de le répéter, n'a pas de prétentions scientifiques proprement dites. Il est pourtant le fruit de lectures nombreuses. Parmi les principales sources consultées, je dois nommer le Commentaire sur la Genèse de mon vénéré professeur Delitzsch, mort dernièrement à Leipzig, et la monographie du Rev. W.-J. Deane : « Abraham, his life and times. »

Beaucoup de prières ont accompagné soit les instructions orales, soit la rédaction de ces pages. Dieu veuille les exaucer toutes pour mes lecteurs !

Florissant (Genève), décembre 1890.

Deux vocations

Genèse 11.24 à 12.5

C'est par la foi qu'Abraham, lors de sa vocation, partit... sans savoir où il allait.

(Hébreux 11.8)

Le développement considérable que les études historiques ont pris de nos jours produit plus d'un résultat dont la poésie a quelque droit de s'inquiéter. Bien des figures que notre enfance entourait d'une auréole d'admiration ont été ramenées à des proportions beaucoup plus vraies, sans doute, mais aussi beaucoup moins extraordinaires. Plus d'un saint est tombé de sa niche, plus d'une statue de son piédestal ; le merveilleux est en train de disparaître des récits qu'on nous permettra de croire.

Voyez, par exemple, ce conquérant égyptien dont notre imagination de quinze ans faisait l'égal des Alexandre et des Napoléon, Ramsès II, le grand Sésostris. L'égyptologie contemporaine l'a presque découronné. En tout cas, elle ne laisse plus voir en lui qu'un assez vulgaire fanfaron, très épris de sa personne et fort habile à se parer de la gloire des autres ; nous rencontrons toujours son cartouche sur une foule de monuments où de

forts beaux exploits sont racontés ; mais ce sont d'ordinaire les exploits des autres, ce ne sont pas les siens.

Ces déceptions ne nous attendent pas quand nous étudions les hommes de la Bible ou, pour parler peut-être plus exactement, les hommes de Dieu dans la Bible. Ils n'ont rien à redouter des recherches de l'histoire, car le premier historien qui a tracé leur portrait s'est préoccupé avant tout d'être vrai. Il a parlé avec une parfaite franchise de leurs faiblesses, de leurs fautes et de leurs chutes ; quand il leur attribue quelque action de marque, c'est non seulement qu'elle a bien été accomplie par eux, mais qu'elle n'a point à trembler des découvertes de l'avenir. L'égyptologie n'a pas rabaissé la figure de Moïse. Elle peut lui tresser d'autres couronnes que celles que les juifs ou les chrétiens aiment à poser sur sa tête. Mais elle ne se refuse pas à le nommer un grand homme ; elle le place au nombre de ceux qui ont bien mérité de leurs peuples, ou même de l'humanité.

La figure d'Abraham, non plus, n'a rien à perdre à être examinée de près. Quarante siècles ont passé sur elle ; l'éclat dont elle rayonne n'a pas diminué et ne diminuera point. Ce n'est pas celle d'un homme parfait, nous le savons ; mais Celui que nous avons le droit d'appeler « le Saint et le Juste » lui assigne par son témoignage une place d'honneur entre tous les héros de l'Ancien Testament. Essayons, avant d'entrer dans le récit lui-même, de nous rendre compte de cette place.

Abraham ne fut ni un prophète comme Ésaïe, ni un poète comme David, ni un général comme Josué, ni un législateur comme Moïse. La seule institution qui se rattache directement à lui est celle de la circoncision ; nulle part nous ne rencontrons un recueil de lois qui vienne se ranger sous l'autorité d'Abraham. La seule campagne militaire que ce patriarche ait conduite est celle qui eut pour objet la délivrance de Lot, emmené captif par Kédor-Laomer. Il est vrai qu'elle réussit à souhait ; mais il est vrai aussi

que Dieu prit soin qu'elle ne fût suivie d'aucune autre. Pas un livre, pas le plus petit écrit ne porte le nom d'Abraham dans notre recueil sacré ; il n'y a ni un cantique ni un proverbe dont il soit regardé comme l'auteur. S'il est vrai, enfin, qu'il ait été doué dans une haute mesure du regard prophétique, pourtant nous ne connaissons de lui aucune prophétie proprement dite, et son activité n'est point non plus à mettre en parallèle avec celle d'Élie.

La signification de son nom et de son histoire n'en est pas moins religieuse, et dans un sens très étendu. Dès les premières lignes du Nouveau Testament nous rencontrons ce nom mis en rapport avec celui de Jésus-Christ. Notre Sauveur n'est pas seulement fils de David, il est aussi fils d'Abraham, et c'est ce patriarche qui ouvre, dans l'Évangile de Matthieu, sa généalogie. Bien plus : Jésus affirme qu'Abraham a vu son jour et s'en est réjoui¹. Paul, dans ses lettres aux Romains et aux Galates, présente Abraham comme le modèle des croyants. Jacques rappelle qu'il justifia et prouva sa foi par ses œuvres, et il lui donne le titre unique et admirable d'ami de Dieu². Ce n'est pas tout encore. Dans une de ces très rares occasions où Jésus soulève le voile qui nous cache les réalités de la vie future, lorsqu'il veut désigner d'un trait le séjour du ciel et décrire cette demeure où le pauvre Lazare a été recueilli après sa mort, il l'appelle le sein d'Abraham. – « Le pauvre mourut et fut porté... » où ? Dans le paradis ? Au pied du trône de Dieu ? Non : « dans le sein d'Abraham³. » Comme si le cœur du patriarche fût devenu assez vaste, par delà le sépulcre, pour embrasser tous les bienheureux !

Si donc on ne parle pas de l'œuvre d'Abraham comme on parle de celle de Moïse ou d'Esdras, on parle, on parlera toujours de sa piété au sens original de ce mot, c'est-à-dire de son amour pour Dieu. Tout, dans son histoire, part de la foi et aboutit à la foi ; or qu'est-ce que c'est que cette foi, sinon une série d'œuvres dont quelques-unes sont triomphales et ont laissé

1. Jean 8.56

2. Jacques 2.20-24

3. Luc 16.2

une empreinte ineffaçable dans le cours des siècles.

L'époque où nous voyons paraître Abraham, caractérisée fort justement par le titre de patriarcale, signale une troisième forme de l'intervention de Dieu dans la marche de l'humanité. Deux fois, il avait voulu contracter avec l'homme une alliance ; en Éden d'abord, puis sur la terre que les eaux du déluge venaient d'abandonner. Deux fois le péché avait paru le plus fort, et l'homme avait répondu : Non ! aux prévenances de l'Éternel. Que faire ? Une promesse a été donnée ; elle subsiste ; Dieu ne l'a point reprise. Il reste certain que la postérité de la femme écrasera la tête du serpent. Quand ? Comment ? Qui sera ce vainqueur prédestiné ? Abel est mort, Noé est mort, les châtiments n'ont pas empêché les impies d'avoir, en apparence au moins, le dessus sur les hommes justes et intègres qui marchaient encore avec Dieu. Il n'est plus possible de détruire à nouveau tous les vivants en ne laissant échapper qu'une seule famille : l'Éternel s'est engagé à ne plus envoyer de déluge sur la terre. Il est possible, en revanche, de prendre une seule famille et de se servir d'elle pour sauver tous les vivants. C'est ce que Dieu va faire. La vocation l'Abraham n'a pas d'autre but.

Comprenez-le bien, mes amis, et sachez répondre à ceux qui prétendraient vous montrer ici de la partialité en Dieu, par conséquent de l'injustice. Il n'est animé que par une pensée d'amour et de miséricorde, et cette pensée même est pleine de justice. Il a promis, il tient sa parole. Il n'est pas partial, le père mourant qui confie à l'un de ses fils le soin de sa mère et de ses frères, avec la tâche de leur conserver intacts son héritage et ses leçons. Dieu n'est point partial non plus quand, pour assurer le salut de tous les peuples, il fait choix d'Abraham et par lui du peuple hébreu qui est encore à naître, afin de conserver sûrement en lui l'héritage qui, en d'autres mains, se serait perdu. C'est un privilège pour ce peuple, assurément. Mais c'est une charge aussi, une responsabilité. La tâche énorme lui est imposée désormais, et dès avant sa naissance, de devenir pour toutes les familles de

la terre une source de bénédictions⁴.

Cela dit, transportons-nous pour quelques instants dans la patrie d'Abraham⁵, et recueillons ce que nous pouvons savoir du foyer où ses premières années se sont écoulées.

Au chapitre onzième de la Genèse, nous le voyons originaire de Ur, en Chaldée.

Au témoignage des plus anciens géographes, cette ville doit avoir été passablement rapprochée du golfe Persique ; il ne serait point extraordinaire qu'elle eût été pour un temps port de mer. L'abondance des alluvions apportées par l'Euphrate expliquerait suffisamment que plus tard elle ait été reléguée dans l'intérieur des terres. On n'est pas très d'accord sur le sens à donner au nom de cette capitale. Il paraîtrait que *Ur* signifiait *cit*é dans la langue la plus ancienne de la Mésopotamie. En hébreu, ce terme veut dire lumière. Y aurait-il à combiner ces deux explications et à faire de Ur la « ville lumière » du vingtième siècle avant notre ère ? Cela n'aurait rien d'impossible. En tout cas, cette cité doit avoir été, comme la Chaldée d'alors, vouée au culte des astres, de la lune surtout, donc de la lumière. Abram, dans son enfance, aura sans doute entendu souvent les hymnes qui se chantaient, sur la terrasse de quelque temple, à la déesse de la nuit. Et il n'est pas moins probable qu'il ait assisté à plus d'un sacrifice humain, offert sur cette même terrasse à Baal ou à Astarté ; sous ses yeux plus d'un chef de famille, peut-être, a conduit son enfant à l'autel pour l'immoler à quelque divinité sanguinaire. L'impression profonde laissée alors dans l'âme du jeune homme nous expliquera plus tard en partie ce qui se passa chez le père quand il dut gravir Morijah.

Nous aimons mieux, du reste, nous représenter son regard et sa pensée

4. Genèse 12.3

5. Nous l'appellerons dès maintenant Abram, son premier nom, jusqu'à la scène du chapitre 17 de la Genèse, où le patriarche reçoit de Dieu le nom d'Abraham.

errant sur les plaines fertiles qui s'étendaient fort loin autour de la capitale. Fertilité d'autant plus remarquable qu'elle était acquise. Le sol par lui-même était ingrat. Mais Hérodote nous apprend que, dès une haute antiquité, un ingénieux système d'irrigation l'avait fort heureusement amendé⁶. Aussi l'agriculture s'y était-elle développée, en même temps que l'élevage du bétail. L'ensemble du pays, d'une étendue à peu près égale à celle de l'Ecosse, jouissait d'une civilisation qu'on peut qualifier d'avancée pour l'époque.

C'est dans cette contrée qu'Abram naquit aux environs de l'an deux mille avant Jésus-Christ. Fils de Térach (d'après nos anciennes versions : Taré), il descendait en ligne directe de Sem.

Il est fort naturel de se demander ici comment une famille sémitique, au sein de laquelle le culte du vrai Dieu n'était point perdu, avait pu s'égarer de la sorte dans une capitale idolâtre et y demeurer. Or, il faut bien avouer que nous ne possédons aucune réponse précise à cette question. Pas plus du reste sur la date que sur le mode de cet établissement. On a supposé que la migration remontait au temps de Héber, arrière-petit-fils de Sem. Le nom de Héber qui veut dire « le passant » aurait été donné à ce patriarche du fait qu'il aurait passé l'Euphrate ou le Tigre, avec ses gens et ses troupeaux, pour se fixer en Chaldée. Pour séduisante qu'elle puisse être, cette hypothèse n'a point les caractères de la certitude. Il est plus sûr et plus loyal d'avouer que nous ne savons pas. Peut-être est-ce seulement au temps de Térach que la famille prit ses quartiers à Ur ; c'est en tout cas seulement à son occasion que nous rencontrons la première mention de la capitale de la Chaldée.

De même que nous ne savons rien de certain sur ces circonstances, nous ne savons rien non plus, ou presque rien, sur les parents de notre Abram. Le nom même de sa mère nous est inconnu ; de Térach nous ne savons que son départ de Ur pour Charan et sa mort dans cette dernière ville. Le texte

6. « Ici l'on n'arrose qu'à force de bras et de machines. La terre de Babylone est comme celle d'Egypte, toute coupée de canaux ; le plus grand de ces canaux est navigable. » (Hérod. I, 193 ; trad. de E.-A. Bétant).

biblique lui donne trois fils : Abram, Nacor et Haran.

A lire tel quel le verset d'où nous tirons ce renseignement, il semblerait qu'Abram ait été l'aîné. Nous croyons cependant que ce rang appartenait à Haran, dont la fille épousa Nacor, son oncle. Cela ne peut guère avoir eu lieu que s'il existait entre ces deux frères une différence d'âge considérable, faisant de Haran l'aîné des trois⁷. Abram aurait été nommé le premier à cause de son importance hors ligne comme chef du peuple de la promesse.

L'historien sacré reste muet encore sur l'enfance et sur la jeunesse d'Abram. Les Arabes et le Talmud ont essayé de suppléer à ce silence, en nous racontant quelques traits dont le caractère légendaire est le plus souvent évident. Tous à peu près nous représentent Térach comme très attaché au culte des idoles. Suivant les uns, il aurait confié à son fils un commerce de statues des faux dieux. Abram, éclairé sur la fausseté du paganisme, aurait découragé les acheteurs d'acquiescer ces représentations, parlé à leur conscience, empêché la vente... et fortement mécontenté son père. D'après une autre version, le jeune homme n'aurait pas été mis à cette épreuve ; tout simplement il aurait découvert, par une sorte de révélation, la vanité de l'idolâtrie et, malgré des essais de pression de la part de son père, il aurait obtenu du Créateur la grâce d'être tenu à l'écart des pratiques païennes.

Deux récits méritent peut-être d'être reproduits, parce qu'il pourrait bien s'y trouver quelques éléments historiques. L'un d'eux est d'origine musulmane. Abram ayant détruit de sa main soixante et douze idoles (pas une de plus, pas une de moins !), le fait fut rapporté avec grand scandale à Nemrod. Le monarque ordonna alors de jeter le jeune iconoclaste dans

7. Ajoutons qu'Isaac, fils d'Abram, ayant épousé Rébecca, petite-fille de Nacor, donc petite-nièce d'Abram, si ce dernier avait été l'aîné des trois frères, il y aurait eu probablement une énorme différence d'âge entre Isaac et sa femme.

En outre encore, si Abram est l'aîné, il naît lorsque son père a 70 ans (v. 26). D'autre part, Térach vit 205 ans, et Abram a 75 ans lors du départ de Charan. Donc Térach aurait encore vécu à Charan : $205 - (70 + 75) = 60$ ans. Or, d'après Actes 7.4, Abraham n'est parti de Charan qu'après la mort de son père.

une fournaise, où il demeura sept jours entiers sans que le feu lui fît aucun mal. En récompense de sa fidélité, l'ange Gabriel en personne avait enlevé toute chaleur à la flamme. – N'y a-t-il pas là une vague réminiscence, un souvenir lointain de l'héroïsme des trois amis de Daniel ? Nébuchadnetsar est devenu Nemrod, les trois jeunes gens ne sont plus qu'une seule victime ; la fournaise chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire est une fournaise où l'on reste sept jours ; l'idée commune aux deux drames est celle de la résistance invincible d'une conscience, appuyée sur la loi de l'Éternel.

La dernière tradition que nous voulions encore mentionner est d'un caractère plus poétique, et il se pourrait aussi que la vérité y eût laissé quelques traces. Les astres, avant même la naissance d'Abram, auraient annoncé qu'il s'élèverait contre le culte de la nature. Nemrod, ayant eu connaissance de cet oracle, aurait exigé que l'enfant fût mis à mort en venant au monde. Ses parents – est-ce un reste inconscient de l'histoire de Moïse ? – auraient naturellement résisté à cet ordre. Abram, caché par eux dans une caverne, en serait sorti seulement à l'âge de l'adolescence. Alors, placé soudain en face du soleil qui dardait sur la capitale ses rayons étincelants, il se serait écrié avec enthousiasme : C'est toi qui es mon Dieu ! Et puis, le soir était venu, le soleil avait disparu... Non, murmura le jeune adorateur trompé ; tu ne peux pas être mon dieu. La lune à ce moment se levait. Ravi par ce spectacle majestueux et doux... C'est toi, crie le Sémite troublé, c'est toi que je veux adorer. Mais la lune aussi disparaît. Un autre astre moins brillant et pourtant splendide aussi, la remplace... C'est toi !... Mais il s'éteint. Et tous les autres s'éteignent tour à tour ; et pas un ne peut être le dieu du jeune homme. – Il est dès lors amené à prendre pour objet de son culte le Créateur des astres, et non ces globes eux-mêmes. Avec toute l'ardeur du néophyte, il proclame sa nouvelle croyance. Nemrod s'émeut ; il suscite maint embarras au prédicateur, l'expose à des persécutions. Ce sont peines perdues. Abram échappe miraculeusement à toutes les attaques dirigées contre lui ; il finit même par amener son roi à l'adoration du vrai

Dieu.

Légendes, je le répète. Et pourtant légendes instructives, où deux points doivent être relevés comme dignes de foi. Ésaïe, d'abord, dit quelque part que l'Éternel « a racheté Abraham ⁸. » Ce verbe « racheter » que nous ne saurions interpréter au sens chrétien que lui donnent les épîtres de saint Paul, et qui signifie plutôt délivrer, ne suppose-t-il pas que le fils de Térach a couru plus d'un danger, que plus d'un piège a été tendu sous ses pas ? Ensuite, il est bien certain qu'il avait acquis – à un âge d'ailleurs indéterminé – une connaissance quelconque du vrai Dieu ; une assez grande habitude de sa voix, de ses leçons pour pouvoir les discerner lorsqu'elles s'adressaient à lui. A l'inverse des données de la légende, les termes scripturaires semblent nous faire entendre que Térach n'était point resté étranger à ces révélations, et qu'il en admettait assez la valeur pour n'y pas résister.

Au surplus, serait-il bien extraordinaire que le deuil eût contribué pour sa large part à cette éducation spirituelle du père et du fils ? Tout au début de la vie d'Abraham, avant même qu'il eût reçu l'appel qui devait faire de lui le prince des croyants, nous le voyons appelé à pleurer un de ses frères. « Haran, nous est-il dit, mourut en présence de Térach son père » (v. 28). Ce n'est certainement pas en vain que ce trait nous est raconté, du reste sans aucun détail. C'est le premier cas à nous connu de la mort naturelle d'un enfant avant son père. Comme Adam auprès du cadavre d'Abel, Térach s'est trouvé un jour à côté du corps de son fils : « l'appelant, point de réponse ; le secouant, point de réveil ⁹ » et constatant avec larmes que toute la tendresse d'un père ne peut ni conserver ni rendre la vie à son enfant. Rien ne nous dit que la famille n'ait pas été bien unie. Abram aussi aura pleuré ; ce n'est pas la déesse de la nuit qui l'aura consolé, ni les astres non plus. Serait-il impossible que l'Éternel, alors déjà comme il l'a toujours été depuis, « le Dieu de toute consolation ¹⁰ » se soit approché du frère qui

8. Ésaïe 29.22

9. Monod

10. 2 Corinthiens 1.3

pleurait et lui ait fait connaître quelque chose au moins de la puissance qu'il sait déployer dans nos afflictions ?

Quoi qu'il en soit de cette supposition, un moment est venu où Abram et Térach eurent du vrai Dieu une connaissance suffisante pour discerner ses ordres et pour lui obéir. C'est à ce moment précis que les ordres divins se firent entendre.

Dans quelles circonstances, et sous quelle forme ?

Si nous ne possédions que le récit de la Genèse, nous serions probablement disposés à croire que le départ de Térach et de sa famille pour le pays de Canaan fut le résultat ou bien de sa libre volonté, ou bien de circonstances extérieures qui le poussèrent impérieusement à s'expatrier. Ce serait, en ce cas, une simple migration de tribu comme l'antiquité et même les temps modernes nous en fournissent de nombreux exemples. Peut-être aussi serions-nous tentés de suivre l'indication d'anciennes versions qui lisent un *plus-que-parfait* au premier verbe du chapitre douzième et qui traduisent : « L'Éternel avait dit à Abram : Sors de ton pays... » Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, c'est l'Écriture qui se charge de compléter et d'expliquer l'Écriture. Le discours d'Étienne, au chapitre 7¹¹ du livre des Actes, nous apprend qu'il y eut deux vocations adressées par l'Éternel et toutes deux à Abram : l'une dans la ville d'Ur, l'autre dans celle de Charan. La première est racontée en ces mots : « Le Dieu de gloire apparut à Abram notre père lorsqu'il était en Mésopotamie. » La seconde vient se placer plusieurs années plus tard, « après que son père fut mort. »

Il y eut donc dans la migration des Térachites deux phases bien distinctes, deux étapes si vous voulez : d'Ur à Charan, d'abord ; ensuite de Charan en Canaan. Chacune a pour cause déterminante un ordre de l'Éternel. Quant à la manière dont cet ordre fut exprimé, elle peut avoir varié.

11. Comparez Actes 7.2,4

Dans Ur, Abram eut une vision : Dieu lui apparut ou, plus littéralement « fut vu de lui. » Sachant, comme des textes postérieurs nous l'apprennent, que nul ne peut voir Dieu et vivre, nous ne faisons aucune difficulté d'admettre que la figure alors aperçue par le fils de Térach fut l'ange de la face de l'Éternel. Peut-être, par une magnifique nuit étoilée, une lumière plus éclatante et plus pure que toutes les autres éblouit les regards du jeune Sémite. Peut-être, au travers des harmonies du soir qui emplissaient les campagnes de la Chaldée, une voix plus directe, plus précise, plus impérieuse aussi que celles qui montaient vers le ciel, en descendit alors pour lui commander un départ difficile et douloureux. Était-ce une réponse à bien des questions pressantes que sa conscience s'était posées, une solution à des problèmes qui agitaient son âme ? Il se pourrait. Nos missionnaires voient souvent de nos jours des païens qui, la veille encore, leur étaient parfaitement inconnus, venir leur confesser qu'ils sont las des faux dieux et prêts à tout quitter pour apprendre la vérité. De quel droit affirmerons-nous que des phénomènes de ce genre ne se sont point passés vingt siècles avant Jésus-Christ ? Si le Dieu de gloire « fut vu d'Abram, » apparemment qu'Abram le cherchait et lui criait à sa façon : Mon âme a soif de toi !

On s'est demandé si la vision et l'appel se sont répétés quelquefois avant que l'obéissance fût obtenue. Nous n'en savons rien, n'est-ce pas ? Que cela soit possible, probable même, c'est ce qu'on peut conclure de l'histoire de Gédéon. Mais ce qui est certain, et ce qui nous importe beaucoup plus, c'est qu'Abram céda, et que son influence et ses paroles déterminèrent aussi Térach. Or, sur ce point, une remarque s'impose involontairement au lecteur qui réfléchit.

Une antique légende juive, en nous racontant le départ d'Ur, l'embellit – ou le gâte, comme on voudra – par une scène assez aventurée. Elle prétend qu'Abram, bouillant de zèle pour ses nouvelles croyances, aurait mis le feu à un temple d'idoles de sa ville natale. Haran son frère, indigné, se serait jeté dans l'incendie pour sauver ses dieux, et y aurait trouvé la mort. Cette

catastrophe, jointe à une certaine malveillance qui s'était manifestée contre lui, aurait déterminé Térach à quitter le pays. Eh bien ! cette tradition aux contours dramatiques, où je ne sais s'il y a quelque part de vérité, ne vaut assurément pas le simple mais profond enseignement enfermé dans cette phrase de notre verset 31 : « *Térach prit Abram son fils.* »

Car enfin, n'oubliez pas ce que nous venons de constater. C'est au fils que la vision principale et l'ordre décisif ont été envoyés, ce n'est pas au père. Et ce fils, jeune j'en conviens pour l'époque, n'en est pas moins un homme marié : il a déjà épousé Saraï. Ce n'était donc plus un enfant, et la révélation dont il venait d'être honoré faisait de lui, dans la famille, le personnage principal. N'importe. Ce n'est pas Abram qui prend Térach et qui part : c'est Térach qui prend Abram et qui l'emmène. L'autorité reste au père ; la direction de la caravane lui appartient, il la garde. C'est à lui de commander, à Abram d'obéir. Le fils, dites-vous, était plus éclairé que le père ? Je le crois. Il se peut qu'il ait été plus pieux, plus croyant. Aussi le premier usage qu'il fait de ses lumières, la première application de sa foi, c'est de rester à la place qui lui est assignée. Il n'intervient pas les rôles. Il accomplit, avant qu'il ait été promulgué, le 5^e commandement du décalogue : « Honore ton père. » Il attend le signal, il ne le donne pas : Térach prit Abram son fils. . .

Mes amis, avez-vous compris ? Vous aussi, probablement, vous êtes plus éclairés que vos pères ; plus instruits, du moins en beaucoup de choses. Vous apprenez des sciences qu'on ne nous enseignait point ; vous voyez des merveilles dont notre enfance ne se doutait pas. Il vous est possible, j'en suis sûr, de passer des examens où nous n'oserions pas nous présenter ; vous recevez des diplômes auxquels nous n'aurions aucun droit. C'est bien. Continuez ; je suis pour le progrès des études ; je désire que vos connaissances augmentent et que votre savoir dépasse de beaucoup celui de notre génération. Laissez-moi pourtant vous le dire avec une pleine conviction. Si votre science aboutit à vous faire mépriser vos parents ; si

vous vous croyez le droit, parce que vous êtes bacheliers et que vous possédez des certificats, de tout mener dans la maison, d'imposer à un père, à une mère, vos convenances et vos caprices, si vous renversez les rôles, si vous aspirez à commander sans vouloir apprendre à obéir, alors l'œuvre que vous faites est mauvaise, et la lumière dont vous croyez briller s'appelle de son vrai nom : ténèbres.

Eh ! je vous prie, à qui donc les devez-vous ces connaissances dont vous êtes si fiers ? Dites, si ce n'est pas aux sacrifices de ce père dont vous prenez en pitié l'ignorance. Il sait une chose, lui, c'est qu'il ne sait pas ; et par cela seul il vous est supérieur à vous qui vous glorifiez de vos succès. Il gémit de savoir si peu ; vous vous vantez de tout savoir ; la différence est tout à son avantage. C'est avec la modestie de votre père que l'on fait quelque bien dans le monde ; c'est avec votre fanfaronnade qu'on prépare les grosses déceptions pour soi-même et pour les autres. Croyez-moi ! vos parents sont encore mieux faits que vous pour diriger et pour conduire. Abram aurait pu être votre grand-père quand il se mit humblement sous les ordres de Térach. Si vous voulez devenir grands, je vous engage de tout mon cœur à faire comme lui.

Après cela, prenez dans le sein de la famille une part active à la vie commune : rien de mieux ; ou plutôt, c'est votre premier devoir. Communiquez ce que vous avez reçu. Apportez au trésor commun toutes les pièces d'or ou d'argent, de cuivre même, dont vous aurez été faits dépositaires : c'est excellent. Et si, parmi les instructions qu'on vous a confiées, il en est qui ressemblent plus particulièrement à celles dont l'Éternel enrichit l'esprit d'Abram. c'est mieux encore. Vous êtes familiarisés avec la Bible plus que vos parents ne l'étaient à votre âge ? Votre école du dimanche, votre instruction religieuse vous ont appris beaucoup de faits, présenté beaucoup de pensées dont on parlait à peine de leur temps. Bien : déposez tout ce savoir à leurs pieds, ou plutôt sur leur cœur. Et quand il sera nécessaire qu'une décision intervienne à votre foyer, qu'on puisse toujours la résumer en ces

mots : Térach prit Abram son fils... non l'inverse !

Trois cent cinquante ou quatre cents kilomètres séparent Ur de Charan. Nous n'avons sur les étapes parcourues par les Térachites le long de cette route aucun renseignement quelconque. Au fond, nous ne savons même pas qu'elle route les pèlerins ont suivie. Ont-ils pris par la rive gauche de l'Euphrate ou par la rive droite ? Ont-ils traversé successivement Warka, Calneh, Babylone et Sépharvajim ? Questions probablement insolubles et d'ailleurs d'une importance très secondaire. C'est peut-être pendant cette marche qu'Abram fit pour la première fois connaissance avec ce désert dont M. Ernest Renan dit qu' « il est monothéiste. » Si cette phrase signifie quelque chose – ce qui n'est pas certain – elle est de nulle application pour le père du peuple hébreu. Le Dieu de gloire lui était apparu en Chaldée avant qu'il fût dans le désert.

Quant à la ville de Charan, des voyageurs modernes croient en avoir déterminé la place. Située à l'extrême limite du royaume de Babylone, elle commandait la grande route des caravanes qui tend de Syrie en Palestine. D'autres voies commerciales encore rayonnaient de ce centre, se dirigeant vers les principaux passages de l'Euphrate et du Tigre. La contrée qui l'entourait doit avoir été bien arrosée, et un passage du prophète Ézéchiel ¹² qui nous montre Charan au nombre des pourvoyeurs de Tyr, donne à penser que le territoire était fertile et la ville industrielle. L'air était pur, le climat salubre ; les pâturages assez abondants facilitaient l'élève des troupeaux. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir Nacor, frère d'Abram, rejoindre à Charan les émigrés. Il est probable que les rapports qu'il reçut d'eux l'encouragèrent à s'expatrier comme eux ; il se peut aussi que son père l'ait appelé à venir auprès de lui. Ce qui est sûr, c'est que, bien des années plus tard, Charan est appelée couramment la ville de Nacor ¹³. Les deux frères y

12. Ezéchiel 27.23

13. Comparez Genèse 24.10 et 29.4-5

auront sans doute soigné ensemble leur père jusqu'à sa mort.

La présence de Nacor dans la maison de qui nous retrouvons plus loin des traces d'idolâtrie¹⁴ constituait-elle un danger pour la foi naissante d'Abram ? Nous n'oserions l'affirmer. En revanche, nous signalons un péril beaucoup plus grand dans la facilité même de la vie qu'il s'était faite à Charan. Ses affaires y avaient prospéré admirablement. Nous le verrons un jour armer 318 de ses plus braves serviteurs et courir avec eux à la poursuite de Kédor-Laomer qui emmenait Lot en captivité. Compter une telle armée parmi les gens de sa maison c'est, vous en conviendrez, la preuve d'une situation puissante et d'une fort grande aisance. Où l'avait-il acquise, cette fortune, sinon pendant son séjour à Charan ? Là, ses troupeaux s'étaient extraordinairement multipliés : là aussi, pour les surveiller et les garder, il avait fallu que le patriarche augmentât dans une forte proportion le nombre de ses gens. Bref ; il était en passe de devenir riche, très riche : et là était la tentation. Sa foi n'était pas encore assez sûre pour résister aux séductions du bien-être ; une nouvelle épreuve lui était donc nécessaire, et elle lui vint sous la forme d'une seconde vocation.

Térach était mort. Aucun devoir filial ne retenait plus Abram à Charan. C'est alors, mais alors seulement que l'Éternel lui commande d'en partir, après un séjour dont il nous est impossible de préciser la durée. Nous n'essayerons pas davantage de deviner comment le Seigneur apparut à celui qu'il voulait conduire en Canaan. La vision fut-elle de même nature que la première ? Fut-elle plus répétée et plus pressante ? La Bible n'en dit rien ; ne discutons pas et ne supposons pas. Relevons plutôt, dans les termes de cet appel qui nous ont été conservés, trois ordres et trois promesses, dont le patriarche a dû promptement mesurer la valeur.

Trois ordres d'abord. Le premier a pour objet les localités en général où l'émigré s'était habitué : « Va-t-en de ton pays. » Le second est déjà plus

14. Voir la mention des idoles de Laban, Genèse 31.19.

sévère ; il vise des relations plus intimes, plus chères au cœur : « Va-t-en de ta patrie ! » Car enfin, pour être sur les confins de Chaldée, Charan en faisait bien partie. En la quittant, il ne faudra pas aller chercher d'autres capitales ou d'autres pâturages chaldéens ; il s'agit de se rendre dans une autre nation. Le troisième ordre, enfin, est le plus dur ; il va rompre les liens sacrés de la famille : « Va-t-en de la maison de ton père ! » A l'exception de Lot et de Saraï, il s'agira de dire adieu à tout ce qui reste de la maison de Térach, à Nacor en particulier et à ses enfants. Les liens anciens doivent être brisés ; ce n'est pas un éloignement momentané ; c'est bien un départ définitif. Et cette progression dans des commandements qui sont des déchirements, nous la retrouverons, vous savez, quand l'Éternel dira à l'heureux père : « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac... et offre-le en holocauste ¹⁵. »

Mais à cette triple exigence correspond aussitôt une triple promesse. Écoutez. « Je ferai de toi une grande nation. » Quel avenir ouvert soudain aux yeux de ce nomade sans enfants, âgé de 75 ans, séparé de toute sa famille, lancé bientôt dans un voyage qui ne s'arrêtera qu'au milieu d'étrangers et d'inconnus ! Il y a, toutefois, bien des moyens de devenir grand : les conquêtes, c'est-à-dire la force ; les alliances, c'est-à-dire l'habileté, la diplomatie et peut-être la ruse ; les marchés, c'est-à-dire la fortune et souvent les tromperies. Est-ce par un de ces moyens qu'Abram deviendra une grande nation ? Nullement ; écoutez encore. « Je te bénirai. » C'est par pure grâce divine que la grandeur deviendra le partage d'Abram et de ses descendants. Il y aura entre son Dieu et lui des rapports continuels ; confiance, obéissance d'une part ; bénédiction de l'autre. Y aura-t-il des épreuves, aussi ? Assurément ; mais elles seront une des voies par lesquelles le Père s'approchera de son enfant pour le bénir tout à nouveau.

Et pourtant ce n'est pas encore la promesse la plus haute que le Seigneur puisse faire à une de ses créatures humaines. Être béni, c'est beaucoup, c'est tout, semble-t-il. Non ! ce n'est pas tout. Il y a quelque chose de plus grand,

15. Genèse 22.2

de plus doux ; c'est de procurer à d'autres les bénédictions reçues. Or c'est précisément la troisième promesse que Dieu fait à son serviteur après lui avoir donné son troisième ordre : « Tu seras une source de bénédictions. . . Toutes les familles de la terre seront bénies en toi. » – Laissez-moi vous demander, mes chers amis, si vous pouvez concevoir un sort plus enviable que celui-là ? Jouir, c'est délicieux, sans doute ; faire jouir n'est-ce pas sublime, presque céleste ? Qu'est-ce donc quand la jouissance est une bénédiction ? Croyez-vous qu'un être humain puisse rêver une gloire plus haute que celle de devenir pour quelques-uns de ses semblables une occasion, une source de bénédictions : « Je serais heureux, m'écrivait dernièrement un jeune pasteur, de pouvoir vous rendre les impressions que vous avez maintes fois éveillées dans mon cœur d'étudiant, aux beaux jours déjà si éloignés, hélas ! des unions chrétiennes et des études. » Eh bien ! voilà les véritables joies et les véritables bénédictions, et je ne saurais trop vous le répéter, mes amis, elles ne sont pas, elles ne doivent point être l'apanage exclusif des pasteurs ou des professeurs d'aujourd'hui, pas plus que des patriarches de l'ancienne alliance. Il faut qu'elles soient aussi le vôtre. Voyons. Cherchez autour de vous ; il ne doit pas être si difficile de rencontrer un camarade, un ami, un frère peut-être à qui vous pourriez communiquer quelque chose des grâces qui vous ont été faites, des dons qui vous sont accordés en plus grand nombre qu'à eux. Cherchez bien, vous dis-je. Je suis sûr que vous trouverez. Si vous n'osez rien faire de mieux, vous qui savez prier, essayez d'une prière avec ce jeune homme ou ce malade qui ne sait pas, qui n'ose pas encore. Vous avez été bénis en priant ? Vous le serez dix fois, quand, vous adressant au Père avec un autre de ses enfants, vous serez, pour ce dernier, devenu bénédiction.

Avec les perspectives qui lui étaient montrées, Abram pouvait quitter presque aisément son pays, sa patrie, sa famille ; ce qu'il perdait était plus que compensé par ce qu'il allait gagner. Désormais tous les peuples de la terre allaient hériter quelque chose de ses richesses, les uns plus, les

autres moins, en raison de la foi qu'ils déploieraient. Partout celui qui est justifié par sa foi devient, de ce seul fait, un descendant d'Abram. Les empires s'écroulent, les républiques disparaissent : des nations vont rejoindre d'autres nations dans l'abîme de l'oubli, et, en face de cette universelle déchéance, le peuple des héritiers d'Abram ne cesse de grandir, constituant cet Israël selon l'Esprit en qui les promesses faites au père des croyants ne cessent de se vérifier.

Il me faut, au surplus, vous le faire encore observer : dans les premiers ordres de l'Éternel à Abram, une promesse est déjà renfermée. « Va, disait Dieu, dans le pays que je te montrerai. » Le pays n'est pas désigné, c'est vrai. Mais c'est Dieu qui se charge de le montrer. Est-ce que cela ne suffit pas ? Dieu est un bon guide. Si c'est lui qui prend la direction du voyage, Abram n'a qu'à partir ; il ne s'égarrera pas ; il ne périra point dans le désert ; Dieu lui montrera un pays. Dès lors aussi, ce pays pourra être le sien ; il y retrouvera une patrie et une famille, car son Dieu y sera avec lui.

Que d'entreprises aux débuts généreux et pleins d'enthousiasme ont échoué misérablement, parce que Dieu ne les avait point commandées et n'avait point dit à celui qui les conduisait : Je te montrerai ! Que de voyages dans la vie où l'on va comme le cœur mène, en attendant qu'il se dégoûte et se lasse, et que l'on tombe lourdement en chemin. Quelquefois on ne se relève plus. On n'a point voulu de guide ; ou celui qu'on a choisi était mauvais, on s'est perdu avec lui.

Êtes-vous, au contraire, mes jeunes amis, de ceux auxquels le Seigneur a dit : Allez ; je vous montrerai ! Alors qu'attendez-vous encore ? Calculez-vous, hésitez-vous toujours ? Vous n'en avez plus le droit, pas plus qu'Abram. Partez comme lui. Vous ne savez pas où vous allez ? Il ne le savait pas davantage. Il lui suffisait que Dieu se fût engagé à lui montrer le terme. Que cela vous suffise aussi : partez ! Laissez, non pas au figuré seulement, mais dans une douloureuse réalité – car toute séparation est une douleur – laissez pays, patrie ; vous, missionnaire, pour une contrée inconnue, peut-

être redoutable ; vous, diaconesse, pour vous enfermer dans un hôpital en temps d'épidémie, dans une chambre où le malade est atteint d'une fièvre contagieuse ; vous encore enfants, appelés par le Père à sacrifier une position brillante, des projets longtemps caressés, des perspectives à la fois honnêtes et charmantes, afin de vous asseoir humblement au bureau paternel ou de tenir le ménage d'une mère devenue infirme. Allez, partez ! Je ne sais pas du tout si Dieu veut faire de vous une grande nation. Je sais seulement pour certain qu'il a l'intention de vous bénir et de vous accorder le privilège sans égal d'être pour d'autres une bénédiction. Voudriez-vous vous en priver, en restant où vous êtes ?

Abram est parti, lui. Avant d'avoir compris, je le pense, toute la portée des promesses qu'il avait entendues, il s'est mis en chemin. Il a secoué pour la seconde fois des liens qui lui étaient chers. Plus seul qu'à sa première migration, car il n'a plus son père avec lui, il a repris le bâton du pèlerin, emmenant tout ce qui lui appartenait, et ne comptant que sur Dieu pour n'être pas dépouillé dans la route semée de périls qui s'ouvrait devant lui. Nous ignorons si Saraï sa femme, Lot son neveu, tout en devant être du voyage, n'ont pas essayé quelque temps de l'empêcher. Pour Lot du moins, à juger par ce que nous verrons de lui plus tard, la question peut assurément se poser. Quoi qu'il en soit, il est parti, lui aussi. Ne les accusons pas s'il ont jeté quelques regards de tristesse et de regret sur Charan : nous aurions fait comme eux, et le Seigneur ne nous eût pas condamnés pour cela. Le chef de la caravane était un homme comme nous ; il a connu les angoisses du départ. Seulement, il a savouré en même temps des joies austères auxquelles notre siècle de plaisir est en train de devenir étranger : les joies de l'obéissance. Il emportait dans son cœur la foi mûrie par l'épreuve. Disant adieu à la ville frontière de la Chaldée, il s'est mis en quête de « la cité qui a de solides fondements, celle dont Dieu est l'architecte et le constructeur¹⁶. »

16. Hébreux 11.10

Pour ce second voyage comme pour le premier, nous en sommes réduits à des conjectures au sujet de l'itinéraire suivi. Il est probable que les débuts ont été rudes. Il fallait côtoyer le désert, souvent même y pénétrer pour plus d'une journée. Une tradition fort ancienne, reproduite par Josèphe, veut qu'Abram se soit dirigé sur Damas, y ait fait un séjour prolongé, et même y ait régné quelque temps¹⁷. Il est permis de douter de cette royauté du patriarche en Syrie. Rien, en revanche, ne s'oppose à ce qu'il ait passé par Damas ; un mot de la Genèse rend même la chose assez probable. Quand Abram nomme pour la première fois son intendant Éliézer, il l'appelle « Daméscek, » ce qui ne paraît pas pouvoir se traduire autrement que par Damascénien, habitant de Damas¹⁸. Si donc Éliézer est un citoyen de cette ville, il est fort admissible que la caravane sémite y ait fait quelque séjour : pour une raison ou pour une autre, peut-être comme portion d'un cadeau offert par quelque chef, Éliézer aura passé au service d'Abram.

Descendant vers le sud, le patriarche aura vraisemblablement longé ces eaux de Mérom que devait illustrer un jour une brillante victoire remportée par Josué¹⁹ ; plus bas encore le lac de Génézareth sur les bords duquel le fils d'Abraham et de David devait prêcher l'Évangile du Royaume et faire entendre cette parole : « Cherchez et vous trouverez²⁰ » Abram cherchait toujours. Ni voix ni vision ne lui avaient dit qu'il dût s'arrêter. Il marche : Voici l'étroite vallée du Jourdain, voici, à l'horizon, les coteaux fertiles de Basçan ; voici le Mont Hébal et le mont Guarizim, Sichem enfin où le puits

17. Citant, sans exprimer son opinion personnelle, un auteur ancien, Josèphe écrit (*Antiq.* I, 7, 2) : « Nicolas de Damas s'exprime ainsi au 4^e livre de ses histoires : *Abram a régné à Damas, après y être arrivé comme étranger, avec une armée, du pays qui est situé plus haut que Babylone ; au bout de peu de temps, il partit, etc.* » etc. – Un très simple calcul montre que le temps, en effet, a dû être très court et bien peu favorable à un règne. Agé de 75 ans quand il quitta Charan, Abram en a 86 à la naissance d'Ismaël, et cet événement a lieu plus de dix ans après l'arrivée en Canaan. Abram donc a 76 ans au plus quand il entre dans la Terre promise, et moins d'un an s'est écoulé depuis le départ de Charan (comparez Genèse 16.3,16).

18. Genèse 15.2

19. Josué 11.7-9

20. Matthieu 7.11

de Jacob sera creusé et recevra la visite du Christ et de la Samaritaine. Au moment où la caravane se dispose à camper sous les chênes de Moré, l'Éternel se fait entendre de nouveau. C'est là. On peut dresser des tentes et se reposer ; le but du voyage est atteint : « Je donnerai, dit Dieu, ce pays à ta postérité. » Remarquez, je vous prie, la différence. Non plus : Je te montrerai un pays, mais : Je te donnerai celui où tu te trouves maintenant. Tu n'y es aujourd'hui qu'en nomade ; tes descendants le posséderont. C'en est assez pour qu'Abram témoigne tout ensemble de sa reconnaissance et de sa foi en élevant un autel à celui qui lui parlait de la sorte. D'où nous avons je pense le droit de conclure qu'il a offert un sacrifice.

Noé, à la sortie de l'arche avait aussi bâti un autel, comme pour prendre solennellement possession de la terre qui lui était rendue. C'est de même un droit de propriété qu'Abram constate par cet acte. Les Cananéens laissent faire. Ils ne se doutent pas de la signification de ce symbole. Ils ne comprennent pas non plus la prédication qui leur est adressée par ces quelques pierres ; ils ne savent pas y découvrir un avertissement que la miséricorde de Dieu leur envoie avant que leur iniquité ait comblé la mesure.

Au surplus, les nouveaux arrivés ne demeurent pas très longtemps à Sichem. Poussé très probablement par la nécessité de procurer à ses troupeaux de nouveaux pâturages, Abram se rapprocha des montagnes. Il vint camper, dit le récit, entre Béthel et Ai, deux localités plus tard fort connues de l'histoire d'Israël. C'est par ce même pays que le petit-fils de notre patriarche, Jacob, s'enfuit un jour de la maison paternelle pour sauver sa vie, quand Ésaü le menaçait de mort. Nouvelle localité, nouvel autel. Abram n'est pas de ceux qui se contentent d'un témoignage rendu une fois pour toutes, trouvant que c'est déjà beaucoup, presque trop. A Béthel comme à Sichem, il rend publiquement son culte au Dieu qui l'a conduit. N'est-ce pas son Eben-Ezer, à lui, et ne peut-il pas dire, ne dit-il pas de lieu en lieu : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus ? Quand le culte du veau d'or viendra, au temps de Jéroboam, s'installer à cette place, il sera doublement



sacrilège, car il profanera une place déjà sanctifiée avant qu'il y eût un peuple d'Israël.

On aime, n'est-ce pas ? à s'arrêter sur ces débuts du patriarche dans la terre promise. Il remplit vraiment, comme avait fait Noé pour la génération du déluge, les fonctions de prédicateur de la justice²¹. Missionnaire par ses actes autant que par ses paroles, il marque ses étapes par les monuments de sa foi. Nous sommes à l'heure pure et radieuse de l'aurore. Pourquoi n'y pouvons-nous pas rester ? Pourquoi, du moins, le jour qui va la suivre sera-t-il tout d'abord couvert d'un gros nuage ? Il en est souvent ainsi dans le monde visible : le plus beau lever de soleil introduit plus d'une fois une sombre matinée. De même dans la vie spirituelle. Et l'Écriture qui veut être vraie avant tout, et qui n'écrit pas la biographie des anges, nous laisse voir chez ses plus grand héros la tache du péché. Il n'en va pas pour Abram autrement que pour Moïse ou pour Élie.

21. 2 Pierre 2.5

En Égypte

Genèse 12.9-20

Que celui qui croit être debout prenne garde
de tomber !

(1 Corinthiens 10.12)

Abram, en s'établissant dans le pays que Dieu lui avait montré, ne l'a point trouvé inhabité. Nous avons nommé déjà les Cananéens, dont il est dit expressément qu'ils l'occupaient.

Cette population n'était pas aborigène. Venue du pays de Cham, son ancêtre, elle s'était avancée peu à peu vers le nord et vers le nord-ouest, jusqu'à la Méditerranée, tantôt chassant les tribus qu'elle rencontrait, tantôt se mêlant à elles, prenant de leurs usages et de leurs dialectes, leur communiquant aussi des siens. La langue qu'elle avait fini par adopter semble avoir été très analogue, sinon identique, à l'hébreu. Jamais, par exemple, nous ne voyons les patriarches obligés de recourir à un interprète dans les tractations qu'ils conduisent avec les Cananéens. Nous rencontrons, en particulier, plus ou moins fondus avec eux, tout en ayant conservé leurs noms propres et peut-être leurs mœurs, les Amorrhéens et les Hittites ou

Héthiens. On admet ordinairement que ces derniers sont de la race de ces *Keta* qui furent en guerre avec l’Égypte sous Rhamsès II ; l’une de leurs cités, Hébron, est mentionnée comme antérieure de sept ans à Tsoan, ou Tanis, ville antique du Delta¹. Abram fut en rapport avec les uns et avec les autres ; il le fut aussi avec les Philistins, alors peuple pasteur, en attendant qu’ils devinssent ces batailleurs infatigables qui seront constamment en lutte avec les Israélites.

La religion des Cananéens doit avoir été le culte de Baal, adoré sous les différentes formes de El, Moloch, Adoni. Nous savons, de plus, qu’Astarté et ses autels paraissaient partout où l’on invoquait Baal. Il suit de là que la débauche et les sacrifices humains étaient pratiqués chez les Cananéens. Tout pourtant, n’était pas païen. L’histoire de Melchisédec nous montrera bientôt, au sein de ce paganisme brutal et sensuel, les restes d’une religion monothéiste. Rien ne prouve qu’Abram ait jamais été molesté dans les manifestations de sa foi : on le respectait, ou bien on le craignait assez pour ne pas oser l’attaquer. Et sans doute, la noblesse de sa vie d’une part, les preuves de sa fortune de l’autre, devaient imposer à ces idolâtres. Le nouveau venu possédait assez de serviteurs et de troupeaux pour qu’il fût considéré à peu près comme un scheik par ces paysans, dont la condition présentait peut-être plus d’une analogie avec celle des fellahs de nos jours.

Quant à la fertilité du sol, il est difficile de dire avec certitude ce qu’elle fut autrefois en Canaan. Les restes de la culture de jadis sont trop rares pour nous renseigner. Tout donne à croire que les terres rapportaient dans le nord plus que dans le midi. Mais ce n’était pas le nord que l’Éternel avait assigné à son serviteur ; c’était bien la portion méridionale de la Palestine. Le patriarche nomade s’y enfonce toujours plus avant, au fur et à mesure que les besoins de son bétail l’exigent. Un temps vient même où il est obligé de quitter le territoire qui lui avait été assigné. La famine a éclaté dans Canaan.

1. Nombres 13.22

Nous en rencontrons beaucoup, de ces famines, dans l'histoire des Israélites. Leur pays, bien souvent, n'a pu nourrir ses habitants. Aux jours de Jacob, à l'époque d'Élie et d'Elisée, la disette des vivres s'est fait sentir d'une façon effrayante². Le prophète Amos nous invite à voir dans ces souffrances un châtement que Dieu emploie pour ramener à lui son peuple³. Ces malheurs, du reste, ne sont point réservés exclusivement à l'orient. L'Europe en a connu de tout aussi redoutables que ceux dont la Terre-Sainte fut affligée. « Pendant tout le dix-huitième siècle, écrit M. Maxime Ducamp, l'histoire de l'alimentation du peuple se résume dans une série de disettes. Notre pays a souffert de la faim jusqu'au commencement du XIX^{me} siècle⁴. »

Au temps d'Abram, avec des moyens de communication plus que primitifs, quelquefois nuls, toujours fort lents, faut-il s'étonner si des récoltes surabondantes se perdaient, faute de commerce, à côté d'une contrée où les champs n'avaient rien rapporté. Cela s'est vu en France il y a cent ans à peine ; on comprendra sans peine que cela se soit vu sur les bords du Jourdain près de 2000 ans avant Jésus-Christ.

Ce qui vous surprendra plus que l'explosion de la famine c'est que, dans cette calamité, Abram n'ait pas été miraculeusement épargné. Car enfin, ce n'est point lui qui a demandé à venir en Canaan ; c'est bien Dieu qui l'y a conduit. Alors pourquoi l'y menacer de mourir de faim ? Il y avait du blé en abondance dans les campagnes d'Ur et dans celles de Charan ; le pain n'y était pas cher. Abram a quitté tout cela uniquement pour obéir à Dieu ; c'est une singulière manière de l'en récompenser que de l'exposer à périr faute de nourriture lui et tous les siens !

Singulière, dites-vous ? Si vous voulez. Pourtant, avez-vous remarqué quelque part que Dieu ait promis à ses enfants de les mettre à tout jamais

2. 1 Rois 17 ; 2 Rois 8.1,6

3. Amos 4.6-7

4. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1889, p. 57.

à l'abri de l'épreuve ? Il me semble au contraire que Jésus disait un jour à ses disciples : « Vous aurez des afflictions dans le monde. » Je sais bien qu'il ajouta aussitôt : « Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. » Deux affirmations vraies pour toutes les époques et pour tous les croyants. L'Éternel s'est engagé à faire d'Abram une source de bénédictions pour toutes les familles de la terre. Rien de plus. Qui sait si la manière dont il supportera l'épreuve ne devrait pas contribuer, pour une très large part, à alimenter cette source ? Jamais peut-être, quand la famine les a visités, les Cananéens n'ont pu voir comment un croyant supporte les privations qu'elle entraîne. Le moment ne serait-il pas venu pour eux de recevoir cet enseignement, et, s'il est bien donné, ne sera-t-il pas, au moins pour quelques-uns, une bénédiction ?

Que va faire le patriarche ? Au nord, nous l'avons dit, il échapperait très probablement à la disette. Il pourrait retourner, non pas jusqu'à Ur, sans doute, non pas même jusqu'à Charan, mais au moins jusqu'aux environs de Damas. Il ne le fait point ; il n'y a probablement point songé. Il savait bien que là n'était pas le pays dont Dieu avait dit : « Je le donnerai à ta postérité. » En revanche, le midi lui reste ouvert ; il s'y trouve déjà : pourquoi ne pas descendre plus bas ? Voici les frontières de l'Égypte. Dès une très haute antiquité, la vallée du Nil a été le grenier des contrées affamées. Il n'y a vraiment pas de question à se poser : c'est en Égypte qu'il faut aller.

En apparence, oui. Il ne saurait y avoir de parti plus raisonnable. Abram n'est pas à proprement parler un citoyen de Canaan ; il y habite, rien de plus, et n'y possède pas un pouce de terrain. Aucun lien patriotique ne le retient. Son devoir le plus pressant n'est-il donc pas de sauver ses gens et ses troupeaux, tout en se sauvant lui-même ?

Je ne sais. Avant de répondre affirmativement, il me semble qu'il y aurait eu un conseil à demander. C'est l'Éternel qui a ordonné le départ d'Ur et celui de Charan. A-t-il aussi commandé celui de Canaan ? Ah ! s'il a dit : « Pars ! » il n'y a plus à discuter. En restant, Abram aurait désobéi ; les

maux qu'il aurait alors pu souffrir, c'est lui qui les aurait cherchés. Dans une circonstance tout analogue, lorsque la famine règne en Canaan de nouveau, lorsque Joseph appelle à lui son vieux père afin d'avoir l'immense joie de le nourrir, Jacob entend une parole très précise de son Dieu : « Ne crains point de descendre en Egypte. . . Moi-même je descendrai avec toi en Egypte, et moi-même je t'en ferai remonter⁵. » Abram a-t-il reçu quelque révélation de ce genre ? Pas que nous sachions. Il est dès lors permis de douter qu'il ait agi dans cette circonstance en pleine conformité avec les vues de l'Éternel.

Cela posé, je me hâte de convenir que rien n'est plus facile que de donner aux autres de bons avis quand on ne passe pas du tout par les mêmes circonstances. A la place d'Abram, qui nous dit que nous n'eussions pas agi exactement comme lui ? La famine était là, vous savez. Ce n'est pas si facile pour un homme seul de se trouver aux prises avec un pareil ennemi. Quand cet homme est responsable de beaucoup d'autres vies que la sienne propre, il court au plus pressé ; il entre, pour échapper, dans la première voie ouverte devant lui. S'il parvient de la sorte à sauver les siens, sans avoir commis du reste ni délit ni malhonnêteté, il faudrait être un puritain bien morose, ou bien dur, pour lui lancer des reproches.

Nous n'en adressons point au patriarche. Nous devons seulement nous borner à constater un fait. Lui qui n'avait pas encore entrepris un voyage sans un ordre positif de Dieu, en commence un aujourd'hui sans qu'un ordre de ce genre ait été formulé. Or Dieu, s'il voulait qu'il restât en Canaan, avait les moyens de l'empêcher d'y mourir de faim. Si notre pèlerin se rend de son propre chef en Egypte, il s'expose à y être moins directement, moins consciemment sous la conduite de son Père céleste. il y sera plus livré à lui-même ; autant dire plus exposé aux erreurs, aux chutes. C'est tout ce qu'il nous importait de relever.

5. Genèse 46.3-4

Voilà donc, de nouveau, sa caravane en route. Une fois qu'il se décidait à quitter Canaan, il semble bien qu'il ne pouvait pas faire un choix plus judicieux que celui de l'Égypte. La marche à faire n'était ni longue ni particulièrement pénible. La population égyptienne avait dès longtemps l'habitude de nourrir des étrangers, soit en leur envoyant, même à de très grandes distances, le trop plein de son blé ; soit en les recevant momentanément sur son territoire et en leur vendant du grain à des prix très abordables. Grâce aux crues annuelles du Nil, l'Égypte ne dépendait pas pour la richesse de ses récoltes de pluies plus ou moins régulières, comme c'était le cas en Palestine et en Syrie. Aussi a-t-elle à plusieurs reprises sauvé ces deux pays... et bien d'autres. Ces avantages matériels très appréciables ne compensaient pourtant pas de graves dangers au point de vue spirituel. On admet généralement que les Hicsos étaient établis en Égypte au moment où Abram y arriva. Sémites ainsi que lui, ils n'avaient pas conservé le culte, à peine le souvenir de Jéhovah. Les quelques progrès qu'ils avaient introduits dans le gouvernement, leurs connaissances relativement avancées dans les arts et dans la civilisation, ne compensaient pas, il s'en faut, l'influence délétère que les mœurs et la religion du pays avaient exercée sur eux. La polygamie régnait ouvertement. Les grands personnages entretenaient des harems qu'on remplissait pour eux par les procédés les plus violents. Ébers raconte même à ce propos un trait qui est une singulière confirmation du récit de la Genèse. Une tresse de cheveux entrevue par quelques courtisans avait fait supposer, tant elle était merveilleuse, que celle qui la portait devait être fille des dieux. On avait recherché cette femme, et on l'avait enlevée de force pour la conduire dans le palais d'un Pharaon⁶. Si tous les détails de ces mœurs n'étaient pas connus d'Abram, il en savait assez cependant pour n'avoir point de confiance en la moralité des Égyptiens. L'accord qu'il va faire avec sa femme le prouvera

6. Nous ne pouvons fixer avec précision ni la date de l'arrivée d'Abram en Égypte, ni le nom du Pharaon qui régnait alors. Josèphe lui donne deux noms différents, dans ses « Antiquités » et dans sa « Guerre des Juifs. »

suffisamment. . . Non vraiment, le choix qu'il fait n'est pas si sage qu'il paraissait d'abord : mieux eût valu consulter l'Éternel ; il eût certainement répondu.

Comme il ne lui a pas demandé conseil, et qu'il entrevoit un péril, il en est réduit à faire seul ses plans, à ne compter que sur son habileté pour les précautions à prendre. Au fait, il avait déjà pourvu à ces mesures. Lorsqu'il s'était éloigné de Charan, il était convenu avec Saraï, son épouse, que celle-ci le ferait passer pour son frère dans tous les voyages qu'ils allaient entreprendre⁷. Alors au moins, si quelque chef se propose de faire enlever Saraï, au lieu de voir en Abram un mari dont il faut se débarrasser par le meurtre, il le traitera comme un frère qu'il importe de gagner par des présents, puisque la main de sa sœur dépend de son bon plaisir. Il n'y avait pas eu lieu jusqu'ici de faire usage de cette convention, autant du moins que nous pouvons le conjecturer. Au moment d'entrer en Egypte, elle paraît tout particulièrement nécessaire. Abram la rappelle à sa femme avec une crudité d'égoïsme dont il est difficile de ne pas être révolté – et Saraï n'objecte rien. En tout cas, elle cède.

Nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter un instant ici. Les questions se pressent. Où est la foi d'Abram ? Où est sa justice ? Où est son amour ? Quel nom mérite sa conduite ?

Quel nom ? Mais il n'y a pas à chercher bien loin. C'est une lâcheté doublée d'un mensonge. Un mari qui ne pense qu'à sa vie qu'il veut sauver, et fait bon marché pour y parvenir de l'honneur de sa femme, c'est lâche ! Un mari qui fait passer sa femme pour sa sœur, c'est faux !

Oh ! je sais bien qu'il y avait dans cette façon de mentir un élément de vérité. Abram et Saraï étaient frère et sœur par leur père, s'ils ne l'étaient pas par leur mère. Le droit d'alors permettait de pareilles unions, prohibées depuis par la loi de Moïse. Lors donc que le patriarche dit de Saraï : Elle

7. Genèse 20.12-13

est ma sœur, il dit une chose vraie. Mais voyons : ne comprenez-vous pas que cette déclaration emporte immédiatement celle-ci : Elle n'est pas ma femme ? Et n'est-ce pas exclusivement en vue de celle-ci, qui est fausse, qu'il a prononcé la première, qui était vraie ? Les demi-vérités sont le plus souvent des mensonges qu'on n'ose pas préférer ouvertement. Il n'est pas possible de laver Abram d'un double péché. Et si l'on essaie de le disculper, en avançant qu'il comptait sur le secours de Dieu pour tirer Sarai de l'effrayant danger où lui-même la jetait, on n'aboutit guère qu'à rendre sa faute plus grave. Ce n'est pas de la foi que de tenter Dieu en abandonnant son devoir.

Cela dit, parce qu'il fallait le dire, trois remarques, trois questions veulent être présentées.

En premier lieu, nous est-il loyalement permis de juger Abram à la lumière de nos principes chrétiens ? Né, élevé, grandi dans un entourage où la morale élémentaire n'était aucunement ce qu'elle est devenue depuis Jésus-Christ – ou déjà depuis Moïse, – il ne pouvait avoir tous les scrupules que la loi et l'Évangile nous ont donnés. Nous avons admiré la foi qui l'a fait sortir d'Ur et de Charan sur un simple ordre de l'Éternel. Peut-être que nous ne l'admirerons jamais assez. Mais cette foi n'était pourtant pas encore complète ; elle ne savait pas tout ce qu'elle devait savoir plus tard. Grande, héroïque dans son principe, il lui restait beaucoup à apprendre quant aux applications diverses de ce principe à la morale de tous les jours. Qui sait ? Les promesses si vastes qui lui ont été faites pouvaient, par certains côtés, lui avoir inspiré un égoïsme que la foi essayait de se justifier à elle-même. S'il était destiné à un avenir aussi élevé que celui dont sa deuxième vocation lui avait tracé les vastes horizons, il pouvait se figurer que son premier devoir était de conserver sa vie, à quel prix que ce fût, jusqu'à ce qu'il eût un fils. Les épreuves, d'ailleurs, lui avaient tenu compagnie à peu près autant que les bénédictions dans sa vie de nomade. Qui soutiendra, même parmi les chrétiens avancés, que les épreuves ne troublent jamais la foi et

ne la font en rien dévier ?

Nous demandons, en second lieu, si nous sommes, nous, assez décidés dans l'obéissance, assez ancrés dans la droiture et dans la vérité, pour nous sentir autorisés à condamner sans rémission le patriarche ? Notre désintéressement est-il si entier que ce soit à nous de juger son égoïsme ? N'est-ce pas la société contemporaine qui excuse, encourage presque le mensonge, pourvu qu'il réussisse, qui prône comme habileté méritoire des réserves, des sous-entendus, des subtilités jésuitiques pour le moins aussi condamnables que celles dont elle se montre indignée quand elle les surprend chez un patriarche ? N'est-ce pas elle encore qui soutient avec toutes sortes de sourires, en guise d'arguments, que « charité bien ordonnée commence par soi-même ? » Où donc alors prend-elle le droit de monter sur un tribunal pour lancer une sentence de condamnation contre celui qui n'a fait qu'appliquer son principe ? Un peu d'équité serait pourtant ici de mise. Quand notre âge, qui en sait beaucoup plus long qu'Abram sur les exigences de la morale, sera net des souillures qu'il lui reproche à grand bruit, il aura plus d'autorité pour le juger. Présentement, chacun de ses verdicts retombe d'aplomb sur lui-même, c'est-à-dire sur nous.

Troisièmement, enfin, à qui devons-nous ces réclamations de la morale ? Vous le savez ; osez donc le dire. Nous les devons précisément à ce livre qui a poussé la loyauté jusqu'à nous raconter la défaillance d'un Abram, et l'outrage fait par lui aux lois morales. Sans ce livre, nous en serions au même point que l'époux de Saraï durant son séjour en Egypte. Les mêmes faiblesses nous paraîtraient naturelles ; les mêmes taches nous sembleraient excusables. Bien plus : ce ne seraient à nos yeux ni des taches, ni des faiblesses, pas seulement des peccadilles. Il suffit de voir ce qui se passe là où la Bible n'a pas pénétré. Si les mœurs privées et les mœurs publiques nous paraissent plus pures en Ecosse – au moins dans leur ensemble – qu'au milieu des républiques de l'Amérique du Sud, ignorez-vous la raison de ce contraste ? Là, la Bible mise à la place d'honneur, étudiée dès l'enfance,

formant l'esprit, inspirant le cœur, dirigeant la conscience au foyer de la famille comme dans une partie de la législation. Ici, les Écritures ignorées, fermées, ou ce qui revient au même, traduites dans une langue étrangère que personne ne lit excepté quelques prêtres. Soyons donc justes, nous qui prétendons juger. La seule chose, dans le sujet qui nous occupe, que nous ayons à demander au texte sacré, c'est de ne pas approuver la conduite coupable du patriarche. Est-ce là ce qu'il fait ? Examinons.

Les choses se passent en Égypte exactement comme Abram les avait prévues. Bien vite on est frappé de la beauté de Sarai. Il fallait, en effet, qu'elle fût exceptionnelle, car, de dix années plus jeune que son mari, Sarai devait avoir alors pour le moins soixante-six printemps. Il est vrai que ce n'était guère que la moitié de sa vie, puisqu'elle atteignit l'âge de 127 ans⁸ Elle arrivait à peine à son plein épanouissement. Et comme la beauté est une œuvre et un don de Dieu, nous ne sommes point surpris de voir relevée celle de Sarai, comme le sera aussi celle de Moïse⁹. Les courtisans de Pharaon en ont parlé devant leur maître avec admiration ; le monarque a donné l'ordre de faire enlever cette femme ; cela ne paraît à personne un crime ; n'est-ce pas ce qui se passe tous les jours, dans la capitale et ailleurs ? Persuadé, au surplus, que le riche étranger n'est que le frère de cette belle personne. Pharaon se fait un plaisir, ou même un devoir, de le traiter avec distinction. Des bœufs, des ânes, des brebis, des ânesses, des chameaux, avec des serviteurs et des servantes, lui sont envoyés à titre de présents ; et Abram accepte ce prix de sa honte.

Là-dessus, « l'Éternel frappe de grandes plaies Pharaon et sa maison. » Cela vous irrite ? C'est contraire à vos notions de l'équité ? Pourquoi, s'il vous plaît ? Est-ce qu'à votre sens Pharaon a bien agi ? Est-ce que sa conduite est de celles qu'on peut approuver ? Mais le châtement de ce prince est au

8. Genèse 17.17 ; 23.1

9. Exode 2.2

contraire un des éléments de la justice de Dieu. C'est aussi une marque de sa miséricorde, une preuve qu'il ne repousse pas les païens. S'il avait laissé passer cet adultère, dans une occasion aussi éclatante, ne l'auriez-vous point accusé de partialité, et avec quelque apparence de raison ?

Oui, le roi d'Égypte devait être puni. Seulement Abram devait l'être au moins autant, et le récit ne nous montre guère qu'il l'ait été.

En êtes-vous bien sûrs ? Voici ce que le récit nous apprend. Averti par quelque remords de sa conscience qui rapproche l'acte commis des coups reçus¹⁰, Pharaon fait appeler le voyageur : « Pourquoi, lui dit-il en lui montrant Sarai, ne m'as-tu pas déclaré que c'est ta femme ? » Voilà donc ouvertement publié devant une cour païenne précisément ce qu'Abram avait voulu taire : la réalité de ses relations avec Sarai, et par conséquent toute la lâcheté de son mensonge. Si la cour le sait, le peuple ne tardera guère à en être informé. Dès lors, l'homme de Dieu, le croyant, le fidèle, celui qui remplissait naguère en Canaan un office de missionnaire en élevant de place en place des autels à Jéhovah, est publiquement convaincu d'imposture. Il a trompé un Pharaon, le roi d'un peuple chez qui le mensonge était généralement condamné comme infamant. Il n'a pas eu le courage de prendre la défense de son épouse ; il a trahi, il a menti, et nul désormais n'en ignore dans le royaume païen. . .

Vous trouvez qu'il n'est pas châtié ? Que cette punition soit d'un caractère essentiellement moral. j'en conviens sans peine. Mais ce sont pour certaines natures les plus douloureuses.

D'ailleurs ce n'est pas tout. Après la révélation, l'expulsion : « Va-t-en ! » dit le monarque irrité ; et il donne l'ordre à ses gens de renvoyer Abram. Encore une humiliation, n'est-ce pas ? De plus, des souffrances nouvelles en

10. D'après Josèphe, le roi dut consulter les prêtres pour savoir la vérité : « Comme il se demandait ce qu'il devait faire pour échapper à ces maux, les prêtres lui révélèrent que c'était un effet de la colère de Dieu, parce qu'il avait projeté de faire du tort à l'épouse d'un étranger. » (Antiq. I, 8, 1).

perspective. Adieu l’Égypte et ses greniers bien fournis. Il faut reprendre, avec cette épouse qu’il a si mal gardée, une marche d’autant plus pénible qu’il ne rencontrera plus l’estime dont il fut entouré au début. La famine n’est peut-être pas terminée en Canaan. Tous les plans avaient été formés en vue d’un séjour beaucoup plus prolongé. C’est égal ; il faut partir... Voyons, la main sur la conscience, trouvez-vous qu’Abram n’a pas été châtié ?

Fidèle à elle-même, fidèle au but qu’elle n’a pas cessé de poursuivre, la Bible est demeurée vraie et morale en racontant la chute d’un de ses plus nobles héros. Nous conservons le droit d’appeler histoire sainte l’histoire qu’elle nous raconte, car ce n’est pas celle des hommes pécheurs, mais celle du Dieu saint au travers de toutes les souillures de l’humanité. Ne vous inquiétez pas, du reste. Les nuages ne voileront pas toujours les purs rayons du soleil. Bien petit quand il a cherché à sauver sa vie, Abram va bientôt redevenir grand quand il s’oubliera lui-même, pour sauver la paix de sa famille. Au moment où il repasse les frontières de ce pays qui a failli lui devenir funeste, il peut murmurer les paroles qu’un prophète a mises dans la bouche de la fille de son peuple : « Ne te réjouis pas à mon sujet, mon ennemie ! car si je suis tombée, je me relèverai ¹¹. »

11. Michée 7.8

Oncle et neveu

Genèse 13

Heureux les pacifiques !

(Matthieu 5.9)

L'historien Josèphe relate, au premier livre de ses antiquités¹ qu'Abram a profité de son séjour en Egypte pour s'instruire dans la religion des habitants, et pour leur faire connaître le vrai Dieu en même temps que quelques sciences qu'il avait apprises en Chaldée.

Il est fort difficile, assurément, de contrôler ces assertions. J'avoue, toutefois, que la seconde me paraît bien douteuse. Entré en Egypte sous le couvert d'un mensonge, Abram y aurait été singulièrement mal placé pour y prêcher le Dieu de vérité. Celui qui a enseigné, pendant le temps probablement restreint que ce séjour a duré, ce n'est pas le patriarche, c'est l'Éternel. Le fils de Térach avait trop grand besoin d'être instruit pour être en mesure d'instruire les autres.

Nous devons, après cela, nous empresser de le reconnaître : les leçons qu'il a reçues ont porté leurs fruits ; la scène entière qui vient de s'ouvrir

1. Chap. VIII, §1 et 2

devant nous en est la preuve. Ce n'est pas sans intention que le texte nous montre Abram, chassé par Pharaon, « diriger ses marches jusqu'à Béthel, jusqu'au lieu où était sa tente au commencement, entre Béthel et Ai, au lieu où était l'autel qu'il avait fait précédemment. » Pourquoi tant d'insistance, tant de précision dans les détails ? Le but n'en est pas malaisé à saisir ; l'auteur nous apprend par là qu'Abram fait amende honorable, en termes plus exacts : s'humilie et se repent. Son retour aux lieux d'où il était parti renferme un aveu implicite qu'il s'était trompé, en les quittant sans un ordre de Dieu. Aveu d'autant plus significatif qu'il a pour témoins tous ceux qui avaient fait le voyage avec lui : sa femme, si directement offensée ; son neveu, ses domestiques, jusqu'au plus petit berger. S'il ne s'arrête qu'auprès de l'autel qu'il avait construit, c'est qu'il entend revenir à l'obéissance dont il s'était momentanément détourné. Car que sont des autels, qu'est un culte qui n'amène pas à obéir ? Maintenant le patriarche invoque le nom de l'Éternel, et son invocation sera plus efficace parce qu'elle s'élèvera des ruines de son orgueil et de son égoïsme.

Ainsi Élie, qui a quitté sans ordre précis la terre de Canaan pour se retirer au mont Horeb, doit tout d'abord s'entendre dire : « Reprends ton chemin par le désert jusqu'à Damas². » C'est après cela seulement que son ministère glorieux lui sera rendu et qu'il aura l'honneur d'oindre Hazaël, Jéhu, Elisée. Le prophète pourtant avait cherché Dieu, en se rendant sur la montagne sainte. Il ne s'y était point abaissé jusqu'aux péchés du patriarche. S'il n'en a pas moins fallu qu'il acceptât l'humiliation de refaire la route parcourue, à combien plus forte raison un retour pareil devait-il être imposé au mari coupable de Saraï. Et si nous y réfléchissons un instant, nous verrons qu'il n'en faudrait pas plus à beaucoup d'âmes pour retrouver leur communion avec Dieu, compromise pendant un temps. Elles étaient descendues en Egypte, elles y ont péché. Qu'elles reviennent, avant qu'il soit trop tard, à leur premier autel, au foyer où l'on priait, au culte domestique, à la

2. 1 Rois 19.15

confession du nom de Jésus !

Observons-le maintenant : ce n'est pas la paix qu'Abram retrouve à Béthel ; du moins pas la paix extérieure. Des querelles y éclatent bientôt, et les plus pénibles de toutes, car ce sont des querelles de famille. Les dangers communs avaient sans doute uni l'oncle et le neveu, Abram et Lot, ainsi que leurs très nombreux serviteurs, pendant le long trajet de Charan à Sichem. La situation, maintenant, paraît assurée ; c'est le moment où les jalousies peuvent se donner carrière. Elles éclatent, pour une cause plus sérieuse que nous ne le croyons peut-être à première lecture. L'accroissement de la prospérité commençait à rendre très difficile la vie en commun.

Abram, en effet, n'était pas seul à posséder des troupeaux fort nombreux. Lot en avait aussi : « des brebis, des bœufs et des tentes. » Leurs biens étaient devenus si considérables qu'ils ne pouvaient plus demeurer ensemble : les pâturages s'épuisaient trop vite ; on ne savait où en trouver de suffisants. Cette gêne naissante, la crainte d'embarras qui ne pouvaient aller qu'en augmentant, amenaient une tension pénible entre les bergers de l'oncle et ceux du neveu. Les uns faisaient volontiers sentir aux autres qu'ils étaient de trop. Aux paroles vives succédèrent, on peut se le représenter, les paroles grossières ; peut-être les coups, compagnons assez habituels des querelles. La situation devenait d'autant plus grave que ces nomades sémites n'étaient point seuls dans le pays. Les Cananéens et les Phérésiens³ y demeuraient aussi (v. 7), et sans doute bon nombre d'autres y faisaient paître leurs troupeaux. Plus anciens habitants, ils avaient eu le temps de s'établir dans les portions les plus fertiles. Ce qui restait aux nouveaux venus n'était probablement ni très vaste ni très bien fourni. Bref, la disette commençait à se montrer dans un avenir peu lointain.

Abram n'en paraît pas particulièrement effrayé. Ce qui le préoccupe

3. Mentionnés ici pour la première fois comme établis en Canaan, les Phérésiens reparaissent encore 34.30, à côté des Cananéens de la contrée de Sichem.

beaucoup c'est, d'une part, la crainte d'une hostilité permanente entre membres d'une même famille, de l'autre l'exemple lamentable que des disputes entre serviteurs de l'Éternel donneraient aux « Cananéens et aux Phérésiens qui habitent dans le pays. » Il ne faut pas que cela soit ; à aucun prix. Ah ! c'est assez, c'est trop d'avoir fourni aux Égyptiens une occasion de se moquer de Dieu en la personne des croyants. Ce scandale ne doit pas se reproduire en Canaan. Pour l'éviter, il n'y a pas de sacrifice trop cher. La leçon reçue a décidément été comprise. Abram, que l'Éternel a humilié devant un monarque païen, va s'humilier de lui-même devant son propre neveu. C'est lui qui fera la première proposition de paix ; c'est lui qui la rendra acceptable par son abnégation.

Un sentiment bien délicat s'exprime dans la première parole de l'oncle : « Qu'il n'y ait point, je te prie, de discussion entre moi et toi ! » Il n'y en avait certainement point eu ; les bergers seuls s'étaient querellés, chaque bande réclamant pour ses propres troupeaux l'herbe la plus riche et les puits les plus frais. Sans doute. Mais Abram sait avec quelle facilité les discussions remontent des domestiques aux maîtres. Ces derniers, d'ailleurs, ne sont-ils pas, en une forte mesure, responsables de la conduite de leurs subordonnés ? Oui, ils le sont. Abram en est persuadé, et il serait à souhaiter que beaucoup de maîtres de nos jours en fussent convaincus comme lui. La paix, dans nos maisons, s'en trouverait mieux. Puisque Lot ignore ces délicatesses, puisque, du moins, il ne témoigne pas un grand empressement à rétablir la bonne harmonie, c'est le plus âgé qui donnera l'exemple. Je vous demande un peu s'il y a là l'ombre d'une faiblesse ? S'abaisser volontairement pour prévenir des éclats fâcheux, faire les premiers pas quand on n'est pas coupable et qu'on est résolu à ne pas le devenir, mais c'est être grand, cela, et c'est être fort. Le patriarche a cette grandeur. Lot ne lui dit rien du tout ; c'est lui qui parle à Lot. « Point de dispute entre nous, je te prie, nous sommes frères. »

Et comme il y a une progression dans la voie du mal, il y en a une aussi. Dieu soit loué, dans la voie du bien. La charité de l'oncle ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Elle va rendre impossible à Lot toute objection, à ses bergers toute prolongation des débats. Abram aurait tous les droits⁴ de choisir : il ne choisira pas. Que le choix vienne de Lot ; cela vaudra beaucoup mieux comme cela. L'autorité que donne l'abnégation est quelquefois la plus haute... Voyons Lot. Il n'est malheureusement plus possible que nous restions ensemble. L'espace nous manque et nous sommes trop riches... Peut-être, avec un peu de bonne volonté ; en se serrant, en se gênant... Je ne dis pas... On aurait pu... Mais enfin, il aurait toujours fallu en venir à une séparation. Autant se séparer aujourd'hui, avant qu'il y ait de l'amertume entre nous... Tu vois, le pays entier est devant toi, à ta disposition. Où veux-tu aller ? Si tu vas à gauche, j'irai adroite ; si tu vas à droite, j'irai à gauche...

Admirez, mes amis ; admirez et imitez, je ne vous dis que cela. Saint Paul écrivait aux Philippiens : « Que nul n'ait en vue ses propres intérêts, mais que chacun ait aussi égard à ceux des autres⁵. »

Là, par exemple, où je ne vous recommande plus d'imiter, c'est dans l'emploi que fait Lot de l'étonnante liberté qui vient de lui être laissée. « Il leva les yeux. » nous dit le texte. Ce peut être très bien, cela ; le tout est de savoir dans quelle direction il les leva. S'il avait regardé en haut, il aurait peut-être, voyant le ciel, songé à prier. Une bonne réponse lui serait venue alors ; il aurait compris la volonté de Dieu. Je ne sais pas ce qu'il aurait fait ; mais je doute fort qu'il fût allé à Sodome. Il aurait pu même, sans regarder si loin, arrêter ses yeux tout simplement sur son oncle. Il aurait vu ce visage plein d'amour, cette bienveillance touchante, ce désir de lui complaire, ce besoin de paix qui ont inspiré les paroles prononcées. Et il aurait fallu qu'il

4. Parmi ces droits, relevons non seulement le privilège de l'âge et de la position, mais le fait que les appels comme les promesses n'ont été adressés par Dieu jusqu'ici qu'à Abram, nullement à Lot. Abram seul était le chef.

5. Philippiens 2.4

fût bien dur ou bien égoïste (cela revient à peu près au même), pour ne pas s'écrier aussitôt : Mon oncle, c'est à toi de choisir ; ce que tu ne prendras pas me restera ; c'est déjà beaucoup.

Le regard de Lot, voyez-vous, a suivi une autre direction. Ni le ciel, ni Abram ; mais la magnifique vallée du Jourdain alors entièrement arrosée ; les plaines luxuriantes qui aboutissaient à Sodome et à Gomorrhe, dans un temps où la mer Morte n'existait pas ; un pays aussi séduisant que l'Égypte, un jardin de l'Éternel !⁶ Comment résister à la tentation de dresser là-bas ses tentes ? Au nord les montagnes de Samarie, à l'ouest et dans une partie du midi les collines assez arides qui furent plus tard celles de Juda et de Benjamin n'offrent vraiment pas grand attrait. A l'est au contraire et au sud-est quelle merveilleuse végétation ! Que de vertes prairies maintenues fraîches par de nombreux cours d'eau ! Et puis des villes aussi, des villes surtout, dont l'attrait est une fascination ! Lot, à ce moment, paraît lassé de la vie nomade. Il désire se rapprocher des cités. Savait-il ce que celles de Siddim, Sodome en particulier, renfermaient alors déjà d'iniquités et d'horreurs ? Qu'il ne sût pas tout, c'est admissible. Qu'il ignorât complètement, ce serait bien étrange

Il y avait assez longtemps que Lot se trouvait dans le pays pour avoir rencontré quelqu'une des caravanes qui, passant d'Égypte en Orient, avaient traversé Sodome : c'était une de leurs routes les plus directes. Ce qu'il avait appris de ces voyageurs ne l'avait certainement pas édifié sur les mœurs des habitants... Eh ! sans doute. Mais le pays est si beau, si riche ! Il y a tant d'avantages pour le commerce aussi bien que pour l'élève du bétail ! D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de s'établir dans Sodome même... Lot n'eut d'abord d'autre pensée que de dresser ses tentes aux environs de la ville (verset 12). Ce qui n'empêche pas que, peu d'années plus tard, nous le trouvons assis, comme un citoyen, à la porte de la cité, où il possède non

6. Suivant Delitzsch, cette expression « jardin de l'Éternel » désignerait une terre plantée par Dieu même, ou encore une contrée où tout est d'une beauté presque céleste.

plus des tentes, mais une maison⁷

Pour le moment, son choix est fait. Il a dit adieu à son oncle ; il n'a pas l'air d'en éprouver un regret bien amer ; et il s'enfonce dans la vallée.

Sur quoi, quelques remarques s'imposent à nous.

D'abord, comme l'ingratitude est mauvaise conseillère ! En usant d'une liberté qu'il ne doit qu'à une pure prévenance, Lot a fait complète abstraction du droit de son oncle et de ses propres devoirs envers lui. Le sens du désintéressement lui fait défaut aussi bien que celui de la reconnaissance. Un peu d'affection pour son oncle, et il eût évité les pièges terribles dans lesquels il va bientôt être pris.

Ensuite, comme l'amour du bien-être et de l'argent est une dangereuse séduction ! Ce n'est pas la richesse en elle-même qui perd. Abram était très riche et ne s'est pas perdu. Le richissime Peabody qui a laissé deux millions aux pauvres de Londres n'a pas renoncé à la foi parce qu'il était millionnaire. Mais l'amour des richesses, voilà ce qui tue la piété et sépare l'âme de son Sauveur, aussi sûrement que la première philosophie rationaliste qu'il nous plaira d'inventer. C'est cet amour qui a jeté Lot dans un abîme d'où la charité de son Dieu a seul pu le tirer – et encore malgré lui. Pour assurer, pensait-il, ses avantages matériels ou ceux de ses enfants, il n'a pas eu peur de s'associer à la pire société qui fût au monde. Il a perdu tout son avoir — ce n'est rien. — mais sa femme, ses gendres, l'âme de ses deux filles, et qui sait s'il n'y a pas laissé quelque chose des vertus que la sienne avait autrefois ?... « Ceux qui veulent devenir riches, tombent dans une foule de désirs insensés et pernicieux⁸. »

Il est vrai – c'est notre troisième remarque – que le neveu d'Abram a essayé de réagir contre l'influence abominable qu'il était venu follement cher-

7. Genèse 19.2-3

8. 1 Timothée 6.9

cher. Il a tâché de corriger la société dépravée dont il avait pour un temps fait la sienne. Ici, ce n'est pas une conjecture de notre part. La deuxième épître de Pierre raconte que Lot, « profondément attristé de la conduite de ces hommes sans frein, » « avait journellement son âme tourmentée par leurs œuvres criminelles⁹. » De tels tourments se laissent voir, sur le visage au moins si ce n'est dans les paroles de celui qui les ressent. Je crois seulement qu'ils ont été stériles. D'autant plus frappés d'impuissance, que l'étranger a poussé la complaisance pour les habitants de Sodome jusqu'à choisir deux gendres parmi eux. Espérait-il par là changer quelque chose à la vie de la population ? Pensait-il qu'à défaut de conversion, on enrayerait un peu les vices et les crimes par déférence pour le nouveau venu ? Pauvre Lot ! Pour sincères qu'aient été ses efforts, ils ont misérablement échoué. Il avait, par sa faiblesse, brisé dans ses mains les seules armes dont il eût pu se servir. Le moyen de déraciner un arbre, ce n'est pas de s'y greffer. . . « Monsieur, me disait un jour une ancienne catéchumène, je suis recherchée en mariage par un homme sans foi. Je ne peux pas dire non ; nous nous aimons. Mais je l'aime tant, que je finirai bien par lui enlever son incrédulité ! – Vous n'en ferez rien, répondis-je. « En l'acceptant malgré son éloignement de Dieu, vous vous serez fermé la route pour le ramener au Père céleste. Ce n'est pas vous qui le convertirez ; c'est lui qui refroidira votre piété. »

Il en fut comme je l'avais prévu ; il n'y avait pas besoin d'être prophète pour l'annoncer.

Dernière observation. Le regret de ce qu'il avait perdu a sans doute saisi Lot plus d'une fois, et d'une manière poignante. Il a dû soupirer après ces entretiens bienfaisants, le soir, devant la tente de son oncle, quand il rappelait avec lui les souvenirs de Charan, ceux du voyage et de l'arrivée, ceux de l'Égypte même, car Abram n'avait point oublié la leçon reçue de Dieu, et c'était peut-être en en parlant qu'il était le plus touchant ou le plus éloquent. Le temps de ces conversations est passé, bien passé ! Maintenant

9. 2 Pierre 2.7-8

un réseau dont les mailles seront toujours plus étroites enserrant Lot et le retiennent dans Sodome. Il voudrait s'en échapper ; il ne peut plus. Autant que nous le savons par la Genèse, il n'a revu Abram qu'au moment où il a été délivré par lui des mains de Kédor-Laomer. Or, même à cette heure, si puissantes étaient les chaînes qui le rivaient à Sodome, c'est là qu'il est revenu et non sous les arbres de Mamré. Il est resté dans la ville maudite jusqu'au jour où le feu du ciel l'a dévorée. C'est qu'il y a des péchés d'où l'on ne sait littéralement plus comment sortir, lorsqu'on s'y est engagé. Véritables pieuvres à cent bras, ils se jettent sur vous de tous les côtés à la fois, vous enlacent, vous dévorent. C'est bien alors, si vous avez le malheur de vous y laisser prendre, que vous êtes morts en vivant. Lot n'a jamais secoué complètement son esclavage : en quittant Abram pour la plaine du Jourdain, il avait consommé une séparation définitive d'avec le père des croyants.

Si rien ne nous est dit des sentiments personnels du patriarche à l'occasion du départ de son neveu, nous n'en sommes pas moins certains que son cœur fut navré. Il avait l'âme assez aimante pour sentir douloureusement les places vides. Il était inquiet d'ailleurs. Le choix même que Lot venait de faire mettait au grand jour certaines faiblesses de son caractère dont son oncle avait eu plus d'une occasion de se douter. Qu'allait devenir sa foi, peu solide encore, au sein des tentations constantes qui ne manqueraient pas de l'assaillir ? Cette pensée angoissante, j'ose l'affirmer, lui faisait plus de mal que l'isolement, relatif du reste, où il allait se trouver. . . Toujours point d'enfant au foyer. L'absence du neveu se fera sentir. N'arrive-t-il pas qu'un neveu fidèle, aimé, peut être substitué à un fils absent ou mort ? Mais si les promesses faites à la postérité d'Abram avaient pu, dans sa pensée, se reporter sur la tête de Lot, maintenant qu'il s'en allait à Sodome, il n'y fallait plus songer. Alors que devenaient les promesses elles-mêmes ? A quoi bon la sortie d'Ur et de Charan si c'est pour aboutir à une telle défection ?

Au moment où ces questions s'agitaient dans l'esprit de l'époux de Saraï, à l'heure peut-être où la caravane de Lot achevait de disparaître à l'horizon, l'Éternel se montre à son serviteur. Il veut relever son courage, renouveler les engagements déjà pris. C'est la troisième fois que sa voix se fait directement entendre au patriarche, la deuxième depuis qu'il est entré en Canaan. Et, comme toujours quand le Seigneur renouvelle ses dons ou ses promesses, il y joint un éclat et une ampleur admirables. Comme nous voilà transportés à mille lieues de Sodome ! Lot a choisi les vallons fertiles, oui ; mais combien plus vastes sont les limites du territoire assigné maintenant à Abram. « Du lieu où tu es regarde vers le nord et le midi, vers l'orient et l'occident. Tout le pays que tu vois, je le donnerai à toi et à ta postérité pour toujours. » Pour Abram, il n'est plus question de choisir : il s'agit seulement de prendre, au moins par la foi. Et il faudra bien que la terre donnée soit immense, car la postérité destinée à l'habiter sera aussi nombreuse que les grains de la poussière.

Lève-toi donc, ô patriarche. Parcours le pays dans sa longueur et dans sa largeur ; il est à toi ; Dieu te l'a donné. Tu entends encore quelques murmures parmi tes bergers ; ils se plaignent que tu as été trop débonnaire avec ton neveu, ils trouvent que tu les as sacrifiés. Ne les écoute pas. Regarde ces vallons et ces collines qui s'étendent à perte de vue : ils t'appartiennent. Aperçois-tu là-bas, perdus dans la brume, ces sommets qui deviendront fameux un jour comme les plus fertiles portions de toute la Terre Sainte, ces coteaux de Basçan découlant de lait et de miel ? Tes descendants y feront paître leurs troupeaux. Rentré dans ta tente après le départ de Lot, tu l'as trouvée triste, solitaire ; un voile d'ingratitude s'y était posé. C'est vrai ; et le fils attendu n'a pas encore pris la place du neveu infidèle. Mais si tes yeux ne voient pas, tes oreilles, ton cœur n'ont-ils pas compris ? Dieu s'est engagé vis-à-vis de toi. As-tu peur qu'il ne t'oublie ? Tu as entendu, n'est-ce pas ? Ce n'est pas pour ta vie seulement ni pour les premières années qui suivront ta mort, c'est pour toujours que ta postérité héritera

ces domaines... Et peut-être, franchissant l'histoire, dépassant les siècles, la pensée du patriarche s'est un instant arrêtée sur Celui que toutes ces promesses annonçaient. Peut-être le regard illuminé de sa foi a-t-il commencé, vaguement, à entrevoir Celui dont il a salué le jour, Celui qui reçut en héritage les nations et pour sa possession les bouts de la terre¹⁰. Celui dont les disciples devaient être et seront jusqu'à la fin des temps des enfants d'Abram : Notre Seigneur Jésus-Christ.

Pour le moment, ce conquérant n'est qu'un nomade. Il lève ses tentes comme il les a déjà levées si souvent, non pas pour aller s'emparer de son héritage, mais tout simplement pour aller camper dans la chênaie de Mamré. C'était aux environs de Hébron, l'antique Kirjath-Arba, bientôt un des centres les plus connus de l'histoire des patriarches. Ce Mamré que nous rencontrons ici n'est pas une localité, c'est un nom d'homme, celui d'un chef que nous verrons sous peu avec ses deux frères Aner et Eschol au nombre des alliés d'Abram¹¹. Ces trois hommes auront estimé qu'il était très conforme à leurs intérêts de les associer à ceux d'un scheick aussi puissant, aussi honorable que notre héros. Quant à lui, nous ne serons pas surpris de lui voir construire un autel à l'Éternel. C'est le troisième à nous connu depuis qu'il est entré en Canaan. L'entretien qu'il avait eu avec son Dieu avant de quitter son précédent campement avait augmenté son besoin de continuer une mission de témoin de Jéhovah. C'était sa manière de remercier ; à coup sûr c'était la bonne. Et si quelque inscription avait dû être gravée sur l'autel qu'il dressa dans la chênaie, ne pensez-vous pas qu'on aurait pu la restreindre à ces deux béatitudes du sermon sur la montagne :

Heureux ceux qui sont doux, car ils hériteront la terre !

Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !

10. Psaumes 2.8

11. Genèse 14.13. Dans Nombres 13.23, le nom d'Eschol est donné à une localité. Sur l'emplacement de l'autel qu'Abram a dressé ici, l'empereur Constantin fit élever une grande église commémorative. On en montre encore les ruines.



Melchisédec

Genèse 14

... Prêtre pour toujours à la manière de
Melchisédec.

(Psaume 90.4)

L'Écriture est un bien grand peintre. Elle entend la loi des contrastes avec un art admirable, et dans ses tableaux les ombres alternent avec les lumières, les idylles avec les mêlées, d'une façon qu'on n'a jamais égalée.

La page que nous venons de tourner était une scène champêtre. Dans les lointains seulement, nous avons entrevu, comme un nuage noir et gros de tempêtes, la ville de Sodome avec ses habitants qui étaient « méchants et grands pécheurs devant l'Éternel. » Nous voici maintenant en pleine scène guerrière. Des armées nombreuses marchent les unes contre les autres, des chocs terribles se produisent, il y a des vainqueurs et des vaincus, des morts et des captifs ; Abram, à l'improviste, se trouve entraîné dans cette campagne ; c'est lui qui remporte, avec les moyens les moins considérables, le succès le plus éclatant ; il semble que l'art militaire lui soit familier, qu'un stratège distingué se soit révélé en lui et que le berger fasse bientôt place

au soldat. Puis, tout ce mouvement se calme, toute cette ardeur et tout ce bruit retombent. Un étranger paraît soudain, sans que son nom ait jamais été prononcé auparavant. Abram s'incline devant lui, reçoit sa bénédiction, lui donne la dîme de son butin, et se hâte de rentrer dans son campement de pasteur. Le récit avait commencé au son du clairon, il s'achève dans un hymne de paix.

Vous demanderez, mes amis, le but de cette histoire. Que peut donc nous faire la rencontre d'une dizaine de petits rois de l'antiquité, aujourd'hui parfaitement oubliés ? L'emplacement même où la bataille s'est livrée n'est plus reconnaissable, et nous ne voyons pas trop quelle trace Kédor-Laomer ni ses ennemis ont marquée dans les annales du monde.

Il ne suffit pas de répondre qu'Abram s'étant trouvé mêlé à leur incursion en Canaan, leurs noms et leurs hauts faits devaient être mentionnés ici. L'événement a encore une autre portée. Il y a eu, dans la vallée de Siddim, bien plus qu'un conflit accidentel entre quelques chefs orientaux jaloux les uns des autres. Kédor-Laomer et ses alliés ne se proposaient pas moins que de maintenir ouverte la grande voie commerciale qui mettait en communication la plaine du Tigre et de l'Euphrate avec la vallée du Nil, la Mésopotamie avec l'Égypte. Cette route fermée, c'était la disette sur une foule de marchés ; ce pouvait être, si cela se prolongeait, une catastrophe dans les États des quatre rois confédérés. On sait par l'histoire profane, et nous avons déjà vu par la Genèse, que les récoltes n'étaient pas toujours abondantes dans ces pays ; si les moyens manquaient pour parvenir jusqu'en Égypte, ce grenier presque toujours bien fourni de blé, de véritables désastres en pouvaient résulter.

Kédor-Laomer avait donc très bien su ce qu'il faisait quand il s'était rendu tributaires les monarques de la Pentapole du midi. Il n'agissait pas moins dans son intérêt et dans celui de ses peuples quand il concentrait son armée, pour réprimer sans retard une tentative d'émancipation de ces vassaux. Que le roi de Sodome et ceux des villes voisines reprissent leur in-

dépendance ; ils pouvaient arrêter à leur gré les caravanes qui descendaient en Egypte, ou piller celles qui en remontaient chargées de vivres. Il fallait à tout prix prévenir ces malheurs. Un seul moyen se présentait : réduire par la force ceux qui avaient osé relever la tête. Les isoler d'abord des voisins nombreux qui, par attachement ou par nécessité, s'étaient placés dans leur sphère d'influence ; fondre ensuite sur eux-mêmes dans des conditions d'autant plus favorables qu'ils seraient plus dépourvus d'auxiliaires, c'était, pour les rois du nord, une combinaison tout indiquée. Ils n'en ont pas suivi d'autre ; elle leur a réussi. Les branches de l'arbre qu'ils attaquaient : – Rephaïm, Zuzim, Émim, Horiens ; puis Amalécites et Amoréens – tombèrent successivement. Vint enfin le tour du tronc, il succomba également. Le but de la campagne était donc atteint ; la route des caravanes dégagée, la liberté du commerce rétablie. Si Abram ne s'était pas trouvé là, peut-être que de longtemps il n'aurait plus été question de rois de Sodome, et que Lot eût fini sa vie en prisonnier de guerre dans quelque cité de la Bactriane ou de la Babylonie : il semble que cela eût mieux valu pour lui.

Le chapitre quatorzième de la Genèse, au moins dans ses seize premiers versets, raconte à grands traits ces événements. Mais il y a un autre livre aussi qui les raconte, du moins en partie : ce sont les briques assyriennes déposées dans le British Museum et dans quelques autres collections ; ce sont les inscriptions, aujourd'hui déchiffrées, qui couvrent ces restes depuis des siècles, les noms propres ou les signes convenus que les chroniqueurs du temps y ont patiemment gravés. Le document primitif et complet où l'épopée qui nous occupe fut écrite, nous ne le possédons pas ; nous ne le posséderons probablement jamais. Nous ignorons qui en fut l'auteur ; mais nous n'avons pas lieu de l'attribuer à Abram, puisqu'il y est désigné comme étranger par les mots « Abram l'Hébreu » (v. 13). En revanche, nous pouvons relire sur les briques les noms que l'auteur de la Genèse nous a transmis.

C'est d'abord Kudur-Lagamar – le serviteur ou le fils du dieu Lagamar qui règne à Élam, c'est-à-dire sur la Suzianne, à l'est de la Babylonie. Ce pays était peuplé par une race touranienne qui fut longtemps plus puissante que les Babyloniens eux-mêmes. Puis, autour de ce chef généralement accepté et qui paraît bien avoir été l'instigateur comme le chef de l'expédition, trois autres personnages princiers :

1. Amraphel, roi de Schinear¹, c'est-à-dire de la Babylonie méridionale, peut-être un des successeurs de Nemrod.
2. Arjoc, roi d'Ellasar ou, comme on l'a semble-t-il établi, de Larsa sur la rive droite de l'Euphrate. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que cet Arjoc fut Eri-Aker, précisément mentionné dans les inscriptions assyriennes du British Museum². On a supposé qu'il était fils d'un certain Kudur-Mabuc, frère de Kédor-Laomer ou Kudur-Lagamar. Simple hypothèse.
3. Tidéal, enfin, qu'on a identifié soit avec Targal, synonyme de « grand juge, » soit avec Turgal, qui voudrait dire « puissant héros. » et qui est introduit ici comme « roi de Gojim. » Ce mot est le pluriel du substantif qui, en hébreu, veut dire nation ou tribu.

Mais on a proposé de lire au lieu de ce terme celui de Gotim, dans lequel il serait permis de voir Gotium au nord de la Babylonie, du côté des montagnes du Kourdistan.

Réunissez ces diverses données, vous verrez que la confédération des quatre rois du nord a pour caractère essentiel de former ou d'entourer la Babylonie d'autrefois, pays déjà vaste à cette époque, mais plus vaguement défini et d'une puissance moindre qu'à l'époque où Nébucadnetsar la transforma en empire chaldéen.

Ceux de leurs ennemis que ces princes tiennent le plus à conserver sous leur dépendance, ce sont les rois de Sodome et des quatre villes qui en

1. Comparez Josué 7.21

2. Comparez aussi le nom babylonien d'Arjoc dans Daniel 2.14.

dépendent : Gomorrhe, Adama, Tseboïm et Tsoar. Nous avons expliqué quel intérêt capital ils avaient à les maîtriser. Or treize ans avant l'époque où nous sommes parvenus, ils avaient réussi à les réduire en vasselage. Puis l'indépendance s'était redressée ; la Pentapole du midi s'était soulevée contre ceux qu'elle appelait ses oppresseurs. . . et qui l'étaient peut-être.

C'est à ce moment que débute le récit biblique. Après avoir très sommairement annoncé la rencontre à main armée qui allait se produire, l'auteur en décrit, brièvement aussi, tant les causes que les préparatifs ; puis il en fait le narré court et précis dans les versets 5 à 12. Rappelons seulement, avant de poursuivre, que des expéditions de ce genre ne sont point chose inouïe dans l'antiquité. On avait beau avoir devant soi des distances énormes et souvent dangereuses à franchir, avec des moyens de transport plus que primitifs, on partait, confiant dans les masses d'hommes dont on disposait. C'était une sorte de force aveugle, encombrante, difficile à manier ; par moments, elle déployait une énergie irrésistible. Bien avant Kédor-Laomer, Sargon I^{er} avait poussé une invasion de ce genre jusque dans l'île de Chypre. Mais reprenons notre récit.

La route qu'ont suivie les confédérés du nord ne doit pas avoir été fort distante de celle où s'avavançait naguère Abram, arrivant de Charan. L'armée envahissante, bien équipée probablement, bien conduite en tout cas, ne perd pas son temps en tâtonnements. Elle commence par faire le vide autour de ceux qu'elle veut réduire. Il y a, en effet, soit au sud soit à l'orient des rois qu'elle vient attaquer, un certain nombre de véritables bédouins, qui, sans être des auxiliaires très utiles, peuvent devenir à l'occasion des pillards assez redoutables, et harceler longtemps des troupes en marche. Sans leur permettre de se reconnaître, Kédor-Laomer se débarrasse coup sur coup d'abord des Rephaïm, tribu aborigène célèbre par la grande taille de ses hommes, ensuite des peuplades qui ont précédé dans ces territoires les Amonites, les Moabites et les Édomites ; enfin des Amorrhéens et des Amalécites. Les bataillons de la Pentapole s'étaient, durant ces opérations,

groupés dans la plaine de Siddim, attendant l'assaut. Leur position n'était pas mal choisie. Précédés, entourés peut-être des puits d'asphalte dont une grande partie de la vallée était semée, ils comptaient sur ces obstacles naturels pour amortir le choc des cavaliers et des chars. Ces précautions devaient tourner contre eux. Kédor-Laomer avait bien fait de commencer par les combats les plus faciles. Ses soldats y avaient gagné beaucoup de confiance en eux-mêmes. Habités à la victoire, ils abordent l'ennemi avec un élan tellement invincible, que l'historien ne voit pas même dans cette rencontre une bataille à raconter : il ne se souvient que d'une fuite générale, d'une déroute sans pareille. Deux rois, celui de Sodome et celui de Gomorrhe tombent dans ces trous de bitume dont ils croyaient s'être faits des remparts. En quelques moments leur armée n'est plus ; elle s'est fondue ; elle a disparu du côté des montagnes. Les deux villes privées de leurs rois sont aussitôt mises au pillage ; et, dans le riche butin que les vainqueurs emmènent, figure Lot avec ses gens et ses biens. Tout paraît avoir été conduit avec une extrême rapidité. Kédor-Laomer ne s'était point proposé une conquête, mais un châtement. Une fois les rebelles mis à la raison, il reprend en hâte le chemin de ses États. Il a obtenu ce qu'il voulait ; la route du commerce est de nouveau libre pour ses caravanes.

Tandis que son armée avait passé de Kadès à Hatsatson-Thamar (v. 7), elle avait côtoyé d'assez près le plus récent campement d'Abram. Il est fort possible que le patriarche et ses bergers aient aperçu, le soir, les feux du bivouac, et vu resplendir aux rayons du soleil les lances qui défilaient en bon ordre dans le lointain. Comme cette expédition après tout, ne le regardait point, il est bien peu probable qu'il s'en soit occupé, à moins que des nouvelles ne lui soient parvenues de Sodome, lui parlant des préparatifs qui se faisaient dans cette capitale. Alors il aura pensé à Lot ; et quelque pressentiment peut-être aura donné de l'inquiétude à son cœur toujours vigilant.

Un jour en effet – la bataille était déjà perdue et les hommes du nord en

route pour leur patrie – un jour un messenger accourt auprès du patriarche. Est-ce Lot qui, à l’heure du sac de Sodome, a trouvé moyen de l’envoyer ? Il se pourrait. Le neveu égoïste et lâche savait bien qu’il ne ferait point appel en vain au dévouement de son oncle. Le messenger raconte l’émouvante histoire. Il n’en faut pas davantage. Abram ne délibère pas un instant. . . Qu’importe l’ingratitude de Lot ? Il méritait un châtement ? Eh ! n’en voilà-t-il pas un suffisamment dur ? Est-ce pour aller mourir en Elam que l’Éternel l’a fait sortir avec moi d’Ur et de Charan ? Non, non ! Il faut le délivrer, le ramener, car il est mon frère. Les vainqueurs sont plus puissants que jamais ? Oui, mais mon Dieu est beaucoup plus puissant. En avant ! . . . La foi ne sert pas seulement à faire de longs voyages dans l’inconnu ; elle peut servir à combattre et à remporter d’admirables succès.

Seulement, il ne fallait pas perdre une minute. Abram n’en perd point. L’homme de paix, le vieillard tranquille, connaît le prix du temps. Il arme trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs. Il appelle à lui ses trois alliés qui lui amènent sans discuter, tous les hommes dont ils peuvent disposer³. La troupe à peine formée, on part. On marche, on court presque. Il faut atteindre Kédor-Laomer avant qu’il soit rentré dans sa capitale ; un siège serait impossible. Les étapes sont doublées ; il s’agit de franchir plus de 150 kilomètres. Voici les frontières septentrionales de la Palestine : voici le territoire où nous retrouverons un jour la tribu de Dan ; voici les eaux de Mérom. Plus de doute : les vainqueurs sont là ! Voici leur camp très mal établi et très mal gardé : qui pourrait, parmi eux, se préparer à une surprise ? Ils mangent et boivent sans doute ; ils s’amuse avec leurs prisonniers, les insultent, les maltraitent pour varier leurs plaisirs, et s’enivrent de ces vins capiteux qu’ils ont rapportés de Sodome et de Gomorrhe. La nuit est tombée. Plus de clarté au ciel. Kédor-Laomer, quoique bon général, partage l’imprudence de ses hommes ; tout dort bientôt dans les rangs de son armée. Abram veille, lui ; ses soldats aussi ; il les a partagés en quelques

3. Comparez verset 24.

bandes pour multiplier les points d'attaque et redoubler la panique. Le signal est donné. Ces gardiens de troupeaux fondent comme des lions sur les guerriers éprouvés. Leurs cris sèment partout l'épouvante ; on se réveille pour mourir ou pour jeter ses armes et s'enfuir. Sans laisser aux fuyards le temps de se remettre, Abram les poursuit, l'épée dans les reins, jusqu'au village de Choba, au nord⁴ de Damas. Là, inutile de continuer. Les prisonniers sont délivrés, Lot est repris ; Abram peut faire sonner la retraite.

Une légende juive raconte que, pour favoriser le patriarche dans son attaque audacieuse, « toute la poussière du sol s'est transformée en épées et tous les brins de paille en javelots, contre les soldats de Kédor-Laomer. » Nous avons, par cette tradition naïve, la trace indéniable du souvenir qu'une victoire pareille a laissé dans l'imagination du peuple. Il est certain que jamais campagne ne fut mieux conduite, avec plus d'audace et plus de prudence, plus de célérité et plus d'intelligence. Un commentateur allemand assure que Cromwell – aussi versé dans la lecture de la Bible que dans les manœuvres des armées – avait été si frappé par le quatorzième chapitre de la Genèse, qu'il adopta maintes fois dans ses luttes contre les troupes royales la tactique suivie par Abram. On sait, d'autre part, que Cromwell, en tant que stratège, eut en Napoléon I^{er} un fervent admirateur. En sorte que l'humble berger de la chênaie de Mamré, l'homme débonnaire qui avait tout cédé à son neveu plutôt que d'avoir une querelle avec lui, aurait servi de modèle à l'un des plus grands capitaines des temps modernes⁵ !

Mais, je n'ai pas besoin de le rappeler : ce n'est point une gloire militaire qu'Abram recherchait. Sauver Lot avait été son seul objectif. Il ne courait point après les lauriers. Ou bien, si quelque fumée d'ambition commençait

4. Dans le texte : « à gauche ; » donc au nord, puisqu'on se représente toujours l'orient en face.

5. V. Lange, *Bibelwerk*, Genesis, p. 216, b. Observons d'ailleurs que la même tactique a été employée par Gédéon, Juges 7.16 ; par Saül, 1 Samuel 11.11.

à se former au fond de son cœur – car enfin il était un homme de même nature que nous – Dieu avait déjà pris soin de la dissiper, avant qu'elle eût obscurci sa foi. Nous allons le voir tout à l'heure.

Et Lot ? direz-vous. Je ne sais rien de plus instructif ni de plus triste que le silence de l'historien en ce qui le concerne. C'est à croire que le neveu n'a pas même eu la force de remercier son oncle, auquel il devait la liberté et la vie. Le texte, en tout cas, ne renferme nulle trace de sa reconnaissance. Pas davantage de son repentir pour le peu de déférence qu'il avait témoigné à Abram, ni pour le choix plus qu'imprudent qu'il avait fait en s'établissant à Sodome. Il en a si peu de honte, que c'est bien là qu'il entend retourner. Il y a encore un roi de Sodome : soit que le vaincu ait pu sortir vivant de son trou de bitume, soit qu'il s'agisse ici de son successeur (v. 17). Il n'en faut pas plus au pauvre Lot : il aime mieux redevenir sujet de ce roi que commensal de son oncle. Il ne faudra pas moins que le feu du ciel pour le décider à sortir des villes de la plaine. Point de caractère et l'amour du bien-être : voilà Lot en deux mots. Il a, malheureusement, un nombre infini de descendants ; plutôt que de dire : J'ai eu tort, ils préfèrent s'enfoncer dans la ruine, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour les en retirer.

Affligé sans doute, mais s'abstenant, je pense, de reproches qui n'eussent servi de rien, Abram se rapprochait lentement des chênes de Mamré quand deux rencontres viennent l'arrêter un moment⁶.

Celle, d'abord, du roi de Sodome. Ce prince païen témoigne beaucoup plus de reconnaissance que Lot : il est vrai que ce n'était pas fort difficile. Un service inappréciable vient de lui être rendu, et, bien que les monarques

6. Ces deux rencontres ont lieu, dit le récit, « dans la vallée de Schavé » qui est « la vallée du Roi. » Il y a grande apparence qu'il faut entendre par là la partie nord de la vallée du Cédron. On y montre encore aujourd'hui les sépulcres des rois et la place où Absalom fit dresser un monument pour rappeler sa mémoire : 2 Samuel 18.18. Il n'est pas impossible que le nom ancien de cette vallée vienne de la rencontre d'Abram avec le roi de Salem.

sachent être, à l'occasion, aussi ingrats que les républiques, celui-ci, pourtant veut remercier l'Hébreu auquel il doit tant. Il lui propose un partage du butin qui serait, au fond, à l'avantage d'Abram : toutes les richesses pour ce dernier, toutes les personnes pour le roi de Sodome. A vrai dire, et d'après les lois de la guerre, le patriarche avait le droit de tout prendre : or et gens. Ne les avait-il pas conquis de vive force, sans que personne lui ait disputé ces trophées ? D'autre part, qu'est-ce qu'il ferait des personnes ? Ne seraient-elles pas dans son camp un encombrement et un danger ? Le prince le comprend, et l'arrangement qu'il propose paraît équitable autant qu'habile.

Abram, néanmoins, le repousse d'emblée, de façon à rendre impossible tout renouvellement de ces offres. Il s'engage par un serment, et par serment à main levée⁷, au nom du Dieu Très-Haut, à ne prendre rien, mais rien du tout, des mains du roi païen : pas même un fil ni un cordon de soulier. L'équivalent des vivres consommés par ses soldats, la part que ses alliés ont droit de réclamer, à la bonne heure ! De tout le reste rien ! rien !

Voilà, dira-t-on, qui n'est pas très politique. Un tel refus à un tel personnage ne manquera pas de refroidir les rapports. C'est comme cela que les dissensions commencent ; on a vu des luttes sanglantes n'avoir pas d'autre origine. Et quel avantage trouverait Abram à se faire un ennemi d'un prince puissant encore, assez rapproché de son établissement actuel ? Admettons même qu'il ne sentît aucun désir de s'allier avec lui, était-il sage de repousser des trésors qui pouvaient assurer à la famille sémite une influence considérable dans la contrée d'alentour ? Joindre à la réputation que sa brillante campagne lui valait, l'autorité que la fortune confère, mais c'était presque à devenir un roi dans Canaan, et pas le moins respecté de tous. Quel avantage, dès lors, pour la mission spirituelle qui lui avait été confiée ! Quel terrain favorable pour l'accomplissement des promesses ! Ainsi pourrait se réaliser tout de suite la possession du pays, solennellement annoncée

7. Première mention dans l'A. T. d'un serment de cette sorte.

à Abram et à sa postérité.

C'est vrai. Mais à quel prix ? Vous n'y avez pas pensé, peut-être ? Abram y a songé, dès qu'il a entendu les propositions du païen. Il a deviné qu'il payerait les richesses proposées, s'il les acceptait, de son honneur et de sa foi. Qu'un autre prince puisse dire : « J'ai enrichi Abram, » encore passe. Mais le roi de Sodome, jamais ! Le père des croyants devoir quoi que ce soit de sa fortune à la ville la plus corrompue qui s'étale sous le ciel ? Non ! Quoi donc ? on aurait le droit de penser, en admirant ma position supérieure, en l'enviant aussi, sans doute, qu'elle avait pour origine des cadeaux venus de Sodome ? Car enfin c'est ce qu'on dirait. On ne se rappellerait pas que ces trésors c'est moi qui les avais reconquis sur les guerriers du nord. On ne m'excuserait point par la considération qu'ils m'appartenaient légitimement de par ma victoire. On les verrait dans mes mains, et cela suffirait pour que mes mains et ma réputation en fussent à toujours souillées. Cela ne sera pas ! – Et cela ne fut pas. en effet. Le roi de Sodome n'insista pas ; il remporta son butin.

Mes amis, je sais peu d'exemples plus nécessaires à rappeler dans notre époque. Vous vous laissez volontiers répéter que l'argent n'a pas de couleur. Cela n'est pas si vrai. Il porte parfois avec lui les taches de la honte et de l'impureté, et ces taches, malgré l'usage, ne disparaissent pas plus que celles du sang sur la main de lady Macbeth. Oui, certes, le péché peut enrichir ; mais malheur à celui qui acquiert par ce moyen ! N'acceptez pas une offre par cela seul qu'elle est avantageuse ; voyez d'où viennent et voyez où vous conduiraient les revenus qu'on fait miroiter sous vos yeux. Dussiez-vous, en les refusant, entrer ou demeurer dans la pauvreté, apprenez à lever vous aussi les mains vers votre Dieu, en lui disant : « Préserve-moi ! »

Mais venons-en à la seconde rencontre d'Abram le victorieux, celle qu'il eut avec Melchisédec.

C'est bien une des plus extraordinaires apparitions des temps anciens que celle de ce roi de Salem, dans la vallée de Schavé ! Rien de lui n'a précédé ni annoncé sa venue ; rien ne suit son départ ; on dirait d'un météore qui traverse pour un instant le ciel du patriarche. La trace qu'il a laissée est profonde, pourtant. Dix siècles s'écoulaient, et nous entendons prononcer de nouveau son nom, dans ce Psaume classique où le roi-prophète introduit le Messie dans le monde comme sacrificateur et comme roi : « Tu es prêtre pour toujours à la manière de Melchisédec⁸. » Puis, dix siècles encore, et le silence est rompu pour la dernière fois à son sujet dans notre recueil inspiré ; c'est aux chapitres 5, 6 et 7 de l'Épître aux Hébreux, au septième surtout, où l'auteur insiste sur le caractère étrange, presque miraculeux de cette figure du passé : « Sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement de jours ni fin de vie⁹. » A trois reprises donc, mais à de très longs intervalles, à l'époque patriarcale, à l'époque royale et à l'époque apostolique, Melchisédec se présente à nous comme un personnage d'une rare importance, en même temps qu'entouré de mystère.

Recueillons, d'après ces trois sources, tout ce que nous savons sur sa personne ; nous verrons ensuite ce qu'il semble permis d'en conclure.

En premier lieu, son nom. Il est symbolique, et signifie « roi de justice », ou « roi juste, » suivant une appellation hébraïque bien connue. De même « la montagne de ma sainteté » veut dire : ma sainte montagne.

Sa capitale ensuite. C'est Salem, par où nous devons très probablement entendre non pas Salim où le précurseur a baptisé¹⁰, mais plutôt Jébus ou Jérusalem. C'est ce que donne à entendre le Psaume 76, quand il dit de l'Éternel : « Sa tente est à Salem et sa demeure à Sion.¹¹ » Salem voulant dire paix, Melchisédec était symboliquement roi de justice et roi de paix, juste et pacifique.

8. Psaumes 110.4

9. Hébreux 7.3

10. Jean 3.28

11. v. 3

Troisièmement, sa famille. Bien qu'elle ne soit indiquée par aucun nom propre, l'auteur des Hébreux¹² insiste sur le fait que Melchisédec n'appartenait pas à la tribu de Lévi ; il a dû ressortir à une famille pré-israélite, antérieure à la formation même des douze tribus.

Puis, ses fonctions. En même temps qu'il était roi, il était aussi prêtre, au service du Dieu vivant. Il y a lieu de croire que son sacerdoce était analogue à celui que nous voyons exercé successivement par Abel, lors du premier sacrifice, par Noé à sa sortie de l'arche, par Abram dès son arrivée en Canaan. Sacerdoce de famille, par conséquent, mais qui, par son association à la royauté en une seule personne, présente un caractère absolument unique dans l'histoire sainte.

En quatrième lieu, la foi de Melchisédec. Elle nous est indiquée tant par sa qualité de prêtre du Dieu très haut, que par les paroles de la bénédiction qu'il prononce sur Abram. S'il n'invoque pas Dieu par son nom de Jéhovah, il le loue cependant comme « Maître du ciel et de la terre, » c'est-à-dire avec les termes mêmes que Jésus emploiera dans une de ses prières¹³. D'où nous sommes tout naturellement conduits à voir en ce monarque un des derniers représentants de l'époque religieuse primitive, un sectateur conscient de ce monothéisme antique dont les traces, longtemps conservées en dehors du peuple israélite, se retrouvent en particulier, sous des aspects bien opposés, chez Job et chez Balaam.

Ses actions, enfin. Celles qui nous sont racontées de lui ne sont pas nombreuses ; elles n'en ont peut-être que plus d'intérêt. Il vient, d'abord, au-devant d'Abram. Il ne l'a pas attendu dans sa capitale ; il ne lui a pas enjoint de se détourner de sa route pour passer par Salem ; non, c'est lui-même qui se dérange et vient à sa rencontre ; il le jugeait digne, sans doute, d'un pareil honneur. Prince pacifique, il est heureux de témoigner son estime, son affection peut-être, à celui qui n'a fait la guerre, un instant,

12. 7.3

13. Matthieu 11.25

que pour assurer la paix et qui déjà se hâte de déposer les armes. Il ne vient pas sans présent : il apporte du pain et du vin. Dans quel but ? Pour restaurer les hommes fatigués qui accompagnent le patriarche ? C'est très probable. Mais aussi pour autre chose, il est permis de le supposer. Le pain et le vin sont les plus anciens éléments de sacrifices non sanglants qui nous soient connus : ils représentent en même temps, sous une forme simple et concrète, les prémices des récoltes dans un pays cultivé. Ce sont les emblèmes de la richesse du sol ; ce sont aussi les seuls symboles que Jésus ait admis dans la sainte Cène. Et si nous avons le droit devoir, dans ces offrandes apportées au vainqueur, le type de ces produits de Canaan qui appartiendront un jour aux fils d'Abram, nous ne pensons pas nous tromper beaucoup en y découvrant les rudiments d'un culte à l'Éternel, prophétisant la communion de la nouvelle Alliance.

Ce n'est, au reste, pas tout. Melchisédec, l'étranger, l'inconnu, bénit Abram. Devant ce prince qu'il paraît n'avoir jamais rencontré auparavant, le patriarche incline sa tête glorieuse, sur laquelle une couronne aussi n'aurait point été déplacée. Ce n'est pas lui qui bénit : il reçoit la bénédiction, et il ne lui semble point que les rôles soient renversés, ni qu'un tort quelconque lui ait été fait. Il se sent au contraire si honoré, qu'il s'empresse de donner à Melchisédec la plus haute marque de respect qui soit en son pouvoir : il lui paye la dîme de tout le butin qu'il a conquis. Lui qui ne veut rien devoir au roi de Sodome, il estime qu'il doit au roi de Salem ce tribut prélevé sur sa propriété. Et qui sait si ce n'est pas après cet acte de générosité et de déférence que le roi de Sodome a voulu, pour n'être en reste ni sur Melchisédec ni sur Abram, faire à ce dernier ses offres séduisantes ?

Poursuivons ; nous ne sommes pas au bout de l'œuvre accomplie par le roi de justice. Sa visite a été pour le patriarche une prédication, un appel à la joie et à l'humilité. A la joie : Abram découvre soudain qu'il n'est pas seul, dans ce pays où il vit toujours en nomade, à connaître, à servir le vrai Dieu ; séparé de Lot, il trouve Melchisédec ; découverte bienfaisante,

pareille à celle que nous faisons quelquefois dans nos voyages, lorsqu'un frère en la foi se montre à nous soudain, là où nous croyions ne croiser que des inconnus. A l'humilité : le fils de Térach avait pu contempler avec un sentiment de pitié protectrice tous les idolâtres qui l'entouraient, et se vouloir quelque bien à lui-même d'être le seul à maintenir en Canaan la connaissance du Dieu Souverain qui a fait les cieux et la terre. Eh bien ! non, il n'est pas le seul. Pas plus qu'Élie, qui le croyait aussi, et qui ne savait rien des sept mille qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal. Abram n'a pas rencontré sept mille croyants, il est vrai. Il n'en rencontre qu'un, et c'est déjà beaucoup. C'est beaucoup quand ce croyant est tout ensemble un roi et un prêtre fidèle ; beaucoup quand il bénit et qu'il apporte à son hôte d'une heure le pain et le vin, pour rendre avec lui un culte au Seigneur. Qu'après cela Melchisédec disparaisse de l'histoire, il n'en aura pas moins rempli sa tâche ; il aura donné au père des croyants des leçons qui ne devaient pas être perdues.

Mais il ne disparaît pas, nous l'avons dit. Sa personne vivante, oui ; son influence et son souvenir, non ! Nous le voyons, nous l'entendons encore dans les chants du Psalmiste, dans une page du Nouveau Testament. Qu'est-il donc, et quelle idée nous devons-nous faire de ce personnage enveloppé de mystère ?

La légende et la théologie n'ont pas manqué de nous proposer leurs réponses.

Melchisédec est pour les uns le patriarche Sem, que les rabbins font vivre jusqu'aux jours d'Isaac ; pour les autres un ange, ou le Saint-Esprit personnifié, ou notre Seigneur Jésus-Christ. Autant de suppositions qui nous paraissent contredites par l'affirmation précise de l'Épître aux Hébreux que Melchisédec a été fait semblable au Fils de Dieu ¹⁴ ? Peut-on

14. Hébreux 7.3

dire cela de Sem, d'un ange, du Saint Esprit ? Peut-on même le soutenir de Jésus-Christ ? Si notre Sauveur a été rendu semblable au Fils de Dieu, alors il ne l'était pas par lui-même, ce qui serait la négation de tout le Nouveau Testament. Peut-on, quand deux Évangiles renferment une généalogie du Christ, prétendre qu'il était comme Melchisédec, sans généalogie ? Est-ce donc vrai qu'il était sans mère, quand l'histoire évangélique s'ouvre par le portrait de Marie, et que l'une des dernières paroles du Crucifié est adressée à sa mère qui se tenait au pied de la croix ¹⁵ ?

Laissons ces hypothèses ; tâchons de nous en tenir aux termes mêmes de l'Écriture. Si brefs qu'ils soient, ils nous disent pourtant quelque chose.

Melchisédec est pour nous un personnage historique, parfaitement réel. Il a été roi et prêtre à Salem, cette même cité qui devait être plus tard Jébus, et plus tard encore Jérusalem. Mais s'il est le premier roi connu de cette cité, il se présente à nous dans des conditions absolument exceptionnelles. Tous les princes que nous verrons successivement s'asseoir sur le trône de Jérusalem seront introduits, par le chroniqueur, avec le nom de leur père et le nom de leur mère. Cette circonstance est instructive, et n'a pas manqué de vous frapper si vous avez lu avec quelque attention les livres des Rois et des Chroniques. Rien de pareil pour Melchisédec : point de nom de père, point de nom de mère, dès lors aussi point de généalogie. A son règne ne se rattache pas même ce qui ne fait défaut dans aucune histoire complète : la mention de son âge quand il ceignit la couronne et quand la mort le saisit. Ces indications ne manquent pour aucun des rois de Juda ni d'Israël à partir de David. Nous n'en trouvons pas trace pour Melchisédec ; « ni commencement de jours ni fin de vie. » Ce monarque donc, et c'est là ce qui le caractérise extra-ordinairement, entre dans l'histoire sans y avoir été introduit par la marche ordinaire des événements et des récits. On ne sait de qui il descend, on ignore qui est sorti de lui. Il est séparé de la race humaine, telle que nous la connaissons dans la presque totalité de ses représentants.

15. Jean 19.25-27

Néanmoins il en fait partie par des traits évidents et nombreux. Qu'est-il alors ? Exactement ce que l'Épître aux Hébreux nous indique : un type de Jésus-Christ, le plus parfait de ces types dans l'Ancienne Alliance, supérieur même sous ce rapport à Joseph dont il n'est dit nulle part qu'il a été rendu semblable au Fils de Dieu.

Faut-il entrer dans les détails ? Jésus n'est-il pas roi, et sa royauté n'a-t-elle pas pour caractères distinctifs la justice et la paix, comme celle de Melchisédec ?

Jésus n'est-il pas sacrificateur, prêtre du Dieu vivant qu'il nous a seul complètement révélé, semblable à nous en toutes choses, y compris les tentations, les souffrances, les tristesses et la mort ? Son sacerdoce n'est-il pas, dans toutes ces circonstances, le dispensateur des bénédictions – comme celui de Melchisédec ? Et, comme ce monarque aussi, n'a-t-il pas apporté aux fils d'Abraham du pain et du vin, pour les restaurer dans leurs fatigues, pour offrir avec ces symboles le culte en esprit et en vérité ? Seulement, c'est lui seul qui a pu dire : Ce pain est mon corps ; ce vin est mon sang.

Jésus enfin, tout en ayant sa généalogie, sa mère, ses ancêtres, n'a-t-il pas ses origines dans l'éternité ? S'il est membre de notre humanité, n'est-il pas aussi au-dessus d'elle et en dehors d'elle ? Connaissez-vous son « commencement de jours et sa fin de vie ? » N'est-ce pas lui qui a dit : « avant qu'Abraham fût, je suis ¹⁶ ? »

A lui, mes amis, votre adoration. Comme le patriarche, inclinez votre tête devant ce roi de gloire qui veut vous bénir. Laissez ses mains reposer sur vous, ses leçons pénétrer dans votre âme. Apprenez et recevez auprès de lui la justice et la paix. Il est plus grand encore que Melchisédec.

16. Jean 7.58

Visions de nuit

Genèse 15

Étant justifiés par la foi, nous avons la paix
avec Dieu.

(Romains 5.1)

La victoire qu'Abram avait remportée sur les rois du nord laissait après elle, comme toute victoire, ses inquiétudes et ses périls. Avant que le vainqueur en soit ébranlé, la parole de Dieu lui est adressée pour le rassurer.

Abram, lui dit-elle, ne crains point ! Je suis ton bouclier. – Les monarques vaincus avaient bien pu garder une rancune profonde au patriarche. Si quelque occasion favorable se présente, il est probable qu'ils la saisiront avec empressement pour lui faire un mauvais parti. Ils n'entreprendront pas une campagne comme la première ; mais ils tâcheront de soulever contre lui des bandes cananéennes, et ses 318 serviteurs seront une pauvre force pour le garder des surprises et des embuscades. D'autre part, il avait négligé de se faire un allié du roi de Sodome ; il l'avait plutôt indisposé contre lui. Si quelque attaque le menace, ce n'est certainement pas de ce

côté qu'il trouvera de l'appui. En vérité sa position n'est nullement rassurante. Son âme ferme serait agitée par quelque terreur, que cela n'aurait rien d'extraordinaire. Aussi, rompant le silence, la voix de l'Éternel se fait entendre au milieu d'une vision et crie au patriarche : Ne crains point ! C'est la première fois que ces mots sont prononcés dans l'Écriture. Vous savez avec quelle fréquence bienfaisante ils y retentiront plus tard, surtout à l'heure bénie où les anges de Noël les chanteront au-dessus des plaines de Bethléhem.

« Je suis ton bouclier, » continue la voix. Que les traits dirigés contre toi viennent du nord ou du midi, ils ne t'atteindront pas. Ni l'épée de Kédor-Laomer, ni celle du roi de Sodome. Un bouclier impénétrable t'environne : c'est moi-même. Non seulement tu seras défendu ; tu seras aussi enrichi : « Ta récompense sera très grande¹. » Tu as vaillamment refusé celles qu'on t'offrait naguère dans la vallée de Shavé. Tu n'as rien voulu avoir à faire avec l'argent des impies. Il n'est pas étonnant que ta conduite ait paru plus que bizarre à tout ton monde : ne l'ayant point comprise, on aura murmuré contre toi. Eh bien ! je te prouverai et je leur prouverai à tous que tu n'as rien perdu en refusant un argent souillé... Ta récompense sera très grande.

Ces promesses n'amènent pas la joie sur le front soucieux du patriarche. Voilà longtemps qu'il vit de ces mêmes espérances, et pas une encore ne s'est réalisée. L'épreuve est dure. L'avenir est magnifique, soit ! Mais qui donc garantit que ce ne soit pas un mirage ? Il s'éloigne chaque année un peu plus. En attendant le présent est triste. Pas de fils ! Que faire d'une récompense qui serait pour moi seul et que je ne pourrais pas laisser à mes enfants après moi ? Je veux bien qu'elle soit aussi grande que mes rêves les plus ambitieux l'ont jamais souhaitée : tant que le foyer est désert, mon cœur demeure vide et mon horizon sombre... « Seigneur Éternel que me

1. Traduction préférable à : Je suis ta très grande récompense.
Dans Deutéronome 33.29, l'Éternel est appelé le bouclier de tout le peuple.

donneras-tu ? Je m'en vais sans enfants. »

Il y a dans cette plainte je ne sais quoi de poignant qui nous inspire une profonde sympathie. Nous souffrons vraiment avec Abram. Et quand il concentre tout son espoir sur Éliézer son serviteur, l'homme de Damas, nous le comprenons, sans nous sentir le courage de le blâmer. L'époux de Saraï s'est demandé sérieusement si les engagements pris par l'Éternel envers lui n'auraient pas cet Éliézer pour but et pour objet. On a vu, même là où des enfants vivaient, des domestiques hériter de leurs maîtres. A combien plus forte raison cela peut-il arriver là où il n'y a point d'enfants, et en faveur d'un serviteur tel qu'Éliézer. Si c'est là le plan de Dieu, autant vaudrait peut-être le mettre tout de suite à exécution, constituer l'intendant dès à présent successeur du patriarche dans tous ses privilèges – en courant le risque qu'un jour ou l'autre il transporte à Damas tout l'héritage, spirituel autant que temporel.

Heureuse, n'hésitons pas à le dire, l'âme qui, traversant de pareils doutes et de pareilles détresses, ose tout simplement les exposer à son Dieu. Elle peut se tenir assurée que la délivrance n'est pas loin. Abram a prolongé en quelque sorte sa question : « Que me donneras-tu ? » par un exposé des plans qu'il a formés : « Celui qui est né dans ma maison sera mon héritier. » A cela, Dieu, dont les projets sont différents, répond d'une façon absolument splendide. Des actes et des paroles vont lui servir à jeter dans le cœur inquiet, avec le calme pour le moment présent, les germes indestructibles de la foi qui justifie.

La réponse se fit en deux jours, plus exactement en deux nuits. Dans chaque occasion, la vue vint se mêler à la promesse pour la confirmer. Tâchons de nous bien rendre compte de cette double vision.

Dieu commence par réfuter directement la supposition de son serviteur. Non ! dit-il ; ce n'est pas Éliézer qui sera ton héritier. A ton fils seul appar-

tiendra cet honneur ; tu auras un fils. – Là-dessus, l'obscurité s'est faite sur la terre. La voûte du ciel resplendit des mille feux des astres. C'est une de ces nuits sans égales, telles que l'orient seul en connaît. Le patriarche allait rentrer dans sa tente et se livrer au repos. Dieu l'appelle ; Dieu le conduit hors du camp ; et quand il est, avec son guide invisible, en pleine campagne : « Regarde, » reprend la voix ; « lève les yeux vers le firmament ; essaye de compter les étoiles. Si tu y parviens, il sera possible aussi de compter ta postérité. »

Quel progrès sur la déclaration du chapitre 13 ! Là, c'est à la poussière de la terre que cette postérité avait été comparée. Ici, c'est à celle dont notre cantique a chanté :

Et, des astres radieux,
Sa main sème dans les cieux
La poussière étincelante.

Elle ne sera donc pas seulement nombreuse, innombrable, la postérité du patriarche ; elle sera lumineuse. Elle répandra, au sein de la longue nuit païenne, la clarté des cieux ; chacun des grains qui la composaient, le voilà devenu un monde. Et là-bas, au fond de la voûte qui se perd dans l'immensité, peux-tu voir, ô fils de Térach, cette étoile à peine perceptible qui se dérobe presque aux regards mortels ?... Un jour elle grandira au point de dépasser toutes les autres en éclat ; un jour des sages d'orient la contempleront avec admiration ; un jour, guidés par elle, quittant comme toi leur patrie, ils la suivront sans se lasser jusqu'à ce qu'elle luise sur Bethléhem. Alors, ils s'arrêteront. Ils ouvriront leurs trésors, ils les déposeront avec adoration aux pieds d'un petit enfant... ton fils, ô patriarche, celui que tu as vu sans le voir et salué sans le connaître... Quelle promenade que celle d'Abram dans cette nuit historique, sous la conduite de son Dieu !

Sur ces simples mots : Telle sera ta postérité, Abram a cru. D'une foi que nous devons appeler incomplète, c'est évident, et qui manquait de maint article de nos symboles ; mais d'une foi vraie, pourtant, puisqu'elle suffit

pour lui être imputée à justice. En d'autres termes, à cette foi naissante, don de l'enfant à son père, Dieu répond par le don de sa justice à lui, qu'il communique à son serviteur. Que cette justice encore fût incomplète comme la foi elle-même, il n'est pas besoin de le démontrer. Elle subsistait, cependant ; assez ferme pour être signalée à cette place par l'historien sacré, assez pure pour être présentée en modèle aux générations qui vont suivre. C'est dans cette nuit silencieuse que la justification par la foi est apparue dans le monde des esprits : c'est là sa date. C'est ici, sous les chênes de Mamré, qu'est née l'Épître aux Romains. C'est de là qu'est sortie la Réformation. C'est le berceau de tous les réveils dans les églises endormies. Supprimez cette causerie sublime entre l'Éternel et le premier croyant, il n'y a plus de Luther ni de Calvin, plus de Spener ni d'Adolphe Monod, plus de Spurgeon ni de Moody. Nos chaires ne sont plus que des tribunes, nos cathédrales peuvent se fermer, et la voix de nos cantiques n'est plus qu'une amère ironie. . . Mais voici : Abram crut à l'Éternel qui le lui imputa à justice².

L'Écriture, pour le moment, n'en dit pas plus long. Nous pouvons cependant deviner ce que fut le changement opéré dans la vie du patriarche. L'attente n'est point encore arrivée à son terme. L'enfant promis n'est pas donné ; mais la foi s'est enracinée dans le cœur de l'époux, il sait qu'il sera père. Aussi n'avons-nous pas besoin de demander comment l'historien sacré put avoir connaissance de cette scène. Elle avait fait sur l'esprit du patriarche une impression assez profonde pour qu'elle soit devenue le sujet constant de ses entretiens : avec Saraï d'abord, puis avec Isaac, et avec tous les siens, jusqu'à sa mort.

Sa foi, disions-nous, était loin d'être déjà parfaite. La preuve nous en est

2. « Abram renonce entièrement à soi-même, ne s'en tient plus au présent, contraint au silence toutes les objections de la raison, désespère de lui sans permettre au péché de lui ôter l'espérance, s'abandonne à l'Éternel, tient ferme la promesse. Parce qu'il croit de la sorte, le salut de l'Éternel, qui est le salut en Christ devient sa propriété ; cette foi devient sa justice devant Dieu. » (*Delitzsch. Comment in. d. Genes. P. 369*).

tout de suite donnée. Nous voilà au lendemain de la première vision, peut-être au matin qui l'a suivie. Dieu est encore là ; il continue à parler. Après la promesse relative à l'héritier, il veut faire entendre celle qui concerne l'héritage. La voici : « Je t'ai fait sortir d'Ur en Chaldée pour te donner en possession ce pays. » Là-dessus, sans nier, sans douter positivement, Abram demande un signe : « A quoi connaîtrai-je que je le posséderai ? » Est-ce un péché qu'une pareille demande ?

Cela dépend. Zacharie, père de J.-Baptiste, a certainement péché quand il a demandé un signe que ses prières seraient exaucées, au moment même où l'ange venait de lui dire : Elles le sont. Marie de Nazareth, six mois plus tard, n'a point péché quand elle a dit au même ange : « Comment ces choses peuvent-elles se faire ? » Gédéon n'avait pas péché non plus quand il avait, par trois fois, demandé un signe, pour être tout à fait certain qu'il ne s'était pas trompé, et que c'était bien lui qui devait débarrasser le pays des Madianites. Une prière de ce genre, provenant de la défiance quant à la parole entendue, c'est offense à Dieu, n'est-ce pas ? donc une faute, et Dieu punit : il l'a fait pour Zacharie. Cette même prière provenant de l'humilité, du besoin d'être rassuré et affermi, c'est obéissance, c'est fidélité, et Dieu exauce : il l'a fait pour Marie, pour Gédéon et pour bien d'autres. Il le fait maintenant pour Abram. Sans un mot de reproche, il charge Abram lui-même de préparer le signe demandé.

Car c'est sous forme d'alliance que le Seigneur va envoyer au patriarche l'explication et la confirmation dont il a besoin. Abram avait dit : « A quoi connaîtrai-je ? » Dieu répond : Tu connaîtras à ceci, savoir que je m'en vais me lier avec toi par un traité solennel ; nous serons désormais deux parties contractantes d'un même pacte. Il faudrait donc après cela, pour que tu ne possédasses pas ce pays, que moi j'en vinsse à manquer à la foi jurée. – Trouvez-vous, mes amis, que le signe soit suffisant ?

Le mode choisi pour sceller ce pacte est un des plus solennels dont l'antiquité nous ait transmis le souvenir. Des victimes, choisies d'un com-

mun accord parmi les plus, pures sont immolées, mais non immédiatement offertes en sacrifice. On les partage par égales moitiés. On place ensuite ces moitiés les unes vis-à-vis des autres, laissant entre elles un espace suffisant pour que quelques personnes puissent y marcher. Les parties contractantes passent alors solennellement par ce chemin de sang. Deux sens peuvent être donnés à cette action. Ou bien la dualité des alliés, exprimée par les victimes partagées, est ramenée à l'unité, à l'union, par leur passage au travers de ces moitiés. Ou bien, ce qui me paraît plus probable, les contractants protestent qu'ils appellent sur eux un sort égal à celui des victimes entre lesquelles ils s'avancent ; ils reconnaissent qu'ils méritent d'être coupés en deux, massacrés, s'ils sont infidèles à leur parole. L'expression hébraïque par laquelle on désigne le fait de sceller une alliance renferme une allusion évidente à cet usage, car elle signifie littéralement : couper (tailler) une alliance. Jérémie, en son trente-quatrième chapitre, s'y réfère non moins clairement : « Je livrerai, dit Dieu, les hommes qui ont violé mon alliance, qui n'ont pas observé les conditions du pacte qu'ils avaient fait devant moi en coupant un veau en deux et en passant entre les morceaux ³.

Tel est bien l'acte que nous rencontrons ici. L'Éternel désigne lui-même les victimes à partager : une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et une jeune colombe, ces deux oiseaux resteront entiers et se feront vis-à-vis. Vous aurez, je pense, reconnu précisément les animaux qui seront employés le plus souvent dans les sacrifices lévitiqes ⁴. Abram obéit sans observation, immole ces victimes, sépare et place les moitiés. Puis il attend, occupé seulement à chasser les oiseaux de proie qui s'abattent sur cette chair. Une tradition, qui n'aurait après tout rien d'impossible, veut qu'il ait passé la journée entière à préserver ainsi

3. Jérémie 34.18-19. – Hérodote III, 8 nous raconte un usage analogue qu'il aurait noté chez les Arabes : quand deux d'entre eux veulent se lier par un contrat, un troisième se met au milieu d'eux et fait une incision dans la main de chacun.

4. Saint-Augustin admet que la génisse pourrait signifier, « le peuple soumis au joug de la loi ; la chèvre, le peuple pécheur ; le bélier ce même peuple souverain ; la tourterelle et la colombe les hommes spirituels, » etc. (!) (Cité de Dieu. XVI, 24.)

les signes de l'alliance de tout contact impur, jusqu'à ce qu'il ait reçu de Dieu une révélation précise sur ce qu'il avait à faire. Quant à donner une interprétation symbolique à ces oiseaux chassés par le patriarche, prenons garde. On a vu en eux l'image des nations ennemies d'Israël, qui voudraient l'empêcher de recevoir et de transmettre les promesses de Dieu : c'est plus ingénieux que certain.

Il est fort possible que, pendant la journée, Abram se soit avancé au moins une fois entre les fragments des victimes. S'il l'a fait, cela ne suffisait point pour que l'alliance fût conclue. Il fallait que le second allié passât aussi : or, c'était Dieu lui-même. Il va passer, en effet. Le soir est venu ; le soleil s'est couché ; l'obscurité envahit de nouveau le ciel. Fatigué d'avoir veillé toute la nuit précédente et toute cette journée, Abram cède au sommeil. C'est le moment où la seconde vision de ces deux nuits extraordinaires va lui être accordée. « Une fournaise fumante, » dit notre texte, et des flammes traversent la voie laissée entre les animaux partagés. Pas de doute : c'est la colonne de feu, c'est la nuée épaisse qui, cinq siècles plus tard, guideront les Hébreux par le désert. C'est donc le symbole visible de la présence de Jéhovah. Il ne peut pas être vu lui-même. Mais il est un feu consumant ; ce sont des flammes qui annoncent sa présence. Quand ce feu a disparu, l'Éternel a passé à son tour entre les moitiés des victimes. L'alliance est maintenant scellée ; les deux parties sont engagées l'une vis-à-vis de l'autre. Il ne semble pas du reste, que ces flammes ait consumé les corps des animaux. Il en est d'elles comme de celles que Moïse a contemplées dans le buisson ardent : elles illuminent et ne brûlent pas.

Ce n'est là encore que la première partie de la vision. Après le signe, la parole. La prophétie que Dieu prononce alors n'est pas claire pour nous dans toutes ses parties ; elle ne le fut peut-être pas beaucoup plus pour le patriarche. Sans nous lancer dans des discussions compliquées, et parfois hasardées, relevons-en seulement les principaux traits.

Abram est averti que ses descendants commenceront par être étrangers, voire même asservis et opprimés, dans un pays où ils devront demeurer pendant au moins quatre siècles⁵. Le nom de leurs oppresseurs n'est pas prononcé ; mais ce qui nous est dit d'eux et de leurs rapports avec Israël désigne clairement les Égyptiens. A la quatrième génération, soit au bout des 400 ans, les opprimés reprendront le chemin de Canaan. Pourquoi pas plus, tôt ? Pourquoi ne pas assurer dès maintenant le pays à la famille d'Abram, sans qu'il soit nécessaire de passer par une telle épreuve ? Pour une raison qui ne nous révèle pas moins que les conseils de la justice et de la miséricorde de Dieu : « Parce que l'iniquité des Amoréens n'est pas encore à son comble. » S'il y a des fruits de piété auxquels il faut laisser le temps de mûrir, il en est de même pour certains fruits de révolte et d'endurcissement. Déposséder aujourd'hui les Amoréens des territoires où ils ont vécu jusqu'ici, ce serait presque de l'arbitraire, en tout cas pas de l'équité. Il est nécessaire d'attendre. Pendant plus de quatre siècles, ceux qui le voudront auront tout le temps de recourir aux compassions de l'Éternel⁶. Quant à ceux qui ne le voudront pas, la terre les rejettera de son sein, si l'armée de Josué ne vient pas les en arracher pour établir à leur place le peuple enfin sorti d'Égypte. Il n'est pas admissible que les descendants d'Abram laissent planer sur leur conquête l'ombre même d'un caprice. A l'heure fixée seulement, pas une minute plus tôt ni plus tard, quand l'ère de la patience sera fermée, quand il aura été ostensiblement prouvé que les Cananéens refusent de faire partie du peuple de Dieu, ce peuple recevra l'épouvantable mission de les exterminer. C'est ainsi qu'on fait périr sans pitié les animaux contaminés qui menacent tout un troupeau, ou qu'on extirpe un chancre, un membre même, dont le virus allait ronger un organisme entier. On ne fait pas d'arrangement avec la peste : Israël n'en

5. *Au moins*, disons-nous ; car si le texte parle de 400 ans d'oppression, cela peut laisser supposer un temps plus long de *séjour*. Exode 12.40 fixe à 430 ans la durée du séjour d'Israël en Égypte. – Voir la discussion de ces chiffres : *Deane, Abraham, his life and times*, p. 81-84.

6. L'exemple de Rahab le prouve avec évidence, même au terme de ces quatre siècles.



devra pas faire non plus avec Canaan. Si grands que soient les pardons de Dieu, il vient un moment où c'est trop tard pour être pardonné.

En ce qui concerne plus particulièrement le patriarche, une vieillesse heureuse et une mort paisible lui sont annoncées. Et la vision se termine par une dernière affirmation de l'Éternel : « Je donne ce pays à ta postérité. » Tes limites s'étendront du fleuve d'Égypte jusqu'à l'Euphrate. Ces frontières furent atteintes à une seule époque, sous le sceptre de Salomon. La gloire et la puissance incomparables de ce fils de David se sont trouvées ainsi un héritage de cette foi d'Abram qui lui avait été imputée à justice !

Agar

Genèse 16

« Vous, serviteurs, soyez soumis à vos maîtres. aussi à ceux qui sont d'une humeur difficile ! »

(1 Pierre 2.18)

Il faut vraiment que la Bible soit bien sûre d'elle-même, bien certaine d'être un livre divin, pour oser nous raconter de ses plus grands héros tant de péchés et tant de chutes. Elle nous présente David comme un roi selon le cœur de Dieu, et cependant elle le montre adultère et meurtrier. Elle appelle Abram le père des croyants, et elle n'a pas plutôt élevé sa foi sur la hauteur d'où procède la justification, qu'elle nous la fait voir descendue dans les bas-fonds de l'impatience et de la faiblesse. Si nous avions écrit ces pages, n'est-ce pas ? nous nous serions arrangés du moins à ce que le chapitre seizième ne vînt pas suivre immédiatement les scènes magnifiques du quinzième. Et puis, nous aurions voilé, atténué. – Atténué quoi ? La vérité ? L'Écriture ne connaît pas ces ménagements. Elle reste en tout fidèle au vrai. Elle est un livre d'histoire, et non de fantaisie. J.-J. Rousseau avait raison : Ce n'est pas ainsi qu'on invente.

Abordons notre récit, dans l'esprit qui nous a conduits lorsque nous avons accompagné le patriarche en Egypte. Nous aurons, n'en doutons pas, plus d'une instruction à recueillir.

Les promesses de Dieu ont été admirables. La confiance d'Abram a été grande. Mais l'attente durait toujours. Voici dix années que le patriarche habite en Canaan. Il a bâti des autels, exercé son ministère, maintenu parmi ces peuples idolâtres le drapeau d'un pur monothéisme. Avec cela, il est aussi étranger et aussi seul qu'au premier jour. Plus seul même, car Lot l'a bien définitivement quitté... L'enfant annoncé n'est pas né.

Un pas a été fait dans la clarté des prophéties. Abram a su que l'héritier sur lequel il compte ne sera pas Éliézer, son intendant. Non, ce sera, bien un fils, son fils. Remarquons-le pourtant, afin d'être absolument équitables. Jamais encore, lorsqu'il a été question de sa postérité. Sarai sa femme n'a été mentionnée expressément. Or, quand même toutes les vraisemblances aboutissaient à son nom, et quoi qu'il fût plus que probable qu'elle seule pourrait être la mère du fils de la promesse, cela n'avait pas été dit en propres termes, comme ce fut le cas treize ans plus tard, lors de la visite des trois anges¹. La précision intentionnelle avec laquelle nous la voyons nommée alors, nous rend d'autant plus sensible l'absence de son nom dans les révélations précédentes. Trouverons-nous maintenant si étrange que cette pensée ait pu se faire jour quelquefois dans l'esprit d'Abram : qui sait si le fils attendu doit m'être donné par Sarai ?

Une seconde remarque veut être faite. Si cette pensée a germé dans le cœur du patriarche, ce n'est pas lui qui l'exprime le premier, c'est sa femme. La foi du mari ne paraît pas avoir été celle de l'épouse. Chez elle, l'impatience était plus grande ; l'incertitude plus douloureuse. Elle ne comprenait plus. Dans des réflexions et des raisonnements où il entre plus d'abnéga-

1. Genèse 17.16

tion, peut-être, que nous ne savons en discerner au premier abord, elle commence à se demander si elle ne serait point un obstacle à l'accomplissement des promesses ; si elle n'avait pas la tâche, le devoir de se sacrifier pour faciliter la réalisation des plans de Dieu. Aberration, direz-vous ? Sans aucun doute. Mais aberration accompagnée de beaucoup d'humilité et d'oubli de soi-même. Car enfin, il n'est que juste de le reconnaître. Dans l'acte auquel nous la verrons se résoudre, après l'avoir sans doute repoussé bien longtemps, elle s'apprête à fouler sous ses pieds les plus chers et les plus nobles privilèges de la femme. Êtes-vous sûrs qu'il ne lui en a rien coûté ? Pour moi, j'ai besoin de me rappeler ce que dit ici l'Écriture. Je cherche le jugement porté par un critique dont le bon sens et l'équité dépassaient les nôtres, et je le lis, libellé en ces termes dans la première Épître de Pierre : « Sara obéissait à Abraham, l'appelant son Seigneur, elle dont vous êtes devenues les filles par votre bonne conduite, et par votre courage qui ne s'effraie de rien². » Admettez qu'à l'heure où nous arrivons, Saraï semble abandonner vis-à-vis de son époux la position dont l'apôtre lui fait gloire, qui vous dira ce qu'il se cachait dans sa résolution de renoncement et de souffrance ?

Un mot encore. Ce n'est pas à proprement parler un second mariage que Saraï propose à Abram ; ce n'est pas une seconde épouse que le patriarche prendra. D'après les idées généralement admises à cette époque, même dans des tribus monothéistes³ – pour ne rien dire des Cananéens – l'union projetée ne doit être qu'une autre face ou un complément de celle qui a été contractée avec Saraï. Les enfants, s'il y en a, seront considérés comme enfants de Saraï, enlevant pour elle l'opprobre de la stérilité. Et de même que l'époux avait eu un moment la pensée de faire de son serviteur son héritier universel, de même l'épouse imagine qu'une de ses servantes pourrait être un instrument agréé de Dieu pour amener à son foyer cet héritier vainement attendu depuis dix années.

2. 1 Pierre 3.6

3. Voyez plus tard l'histoire de Jacob.

Pesons ces diverses considérations. Il est très facile de crier au scandale et de jeter des pierres sur une mémoire. Mais ce n'est pas toujours juste. Plaçons-nous dans l'époque où notre récit nous amène ; reconnaissons que l'Écriture n'adresse à Saraï aucun reproche direct, et se contente de nous montrer les conséquences de son action. Cette conduite, alors, nous l'appellerons bien une faute ; il nous est impossible d'y donner un autre nom. Nous déplorerons que celle qui savait si bien voir la cause de son malheur : – « l'Éternel m'a rendue stérile » – ne consente pas à laisser à Dieu seul le soin de la consoler et de la relever. Nous regretterons que la foi d'Abram n'ait pas été assez forte pour résister à ces conseils, pour déchirer cette trame, et pour demeurer inébranlable sur le terrain de l'attente et de l'obéissance.

Cela dit, plus vite nous suspendrons nos jugements mieux cela vaudra. Avons-nous bien le droit de condamner ? Les imitateurs de Saraï se comptent par milliers, dans une société qui se prétend beaucoup plus avancée que la sienne. Combien sont-ils, je vous prie, les hommes, les femmes, les jeunes gens de notre génération qui, ne voyant pas le succès venir assez vite à eux par les voies honnêtes, entrent, sans grands scrupules, dans les routes détournées où la morale à tout à perdre ? Où sont-ils, mes amis, ceux qui renoncent une fois, deux fois, toute leur vie, à faire appel pour réussir à des moyens que l'honneur réproouve, et que Saraï, probablement, ne se fût jamais permis ? Ah ! ceux-là seulement qui sont demeurés nets de toute compromission, fidèles au devoir même dans ce qu'il a de plus austère, respectueux des lois, même quand elles contrarient leurs intérêts, ceux-là, si vous voulez, ont le droit de juger le patriarche et sa compagne. Et ce seront ceux dont le verdict sera le moins dur. Ils savent ce qu'il en coûte de rester pur au sein des subtiles tentations qui les entourent ; ils se souviennent de leurs luttes ; ils ont pitié de ceux qui combattent, même de ceux qui succombent ; ils ne peuvent pas ramasser les débris de leur orgueil pour les en accabler.

Avant d'aller plus loin, quelques mots sur cette Agar qui nous est présentée ici pour la première fois. Son nom pourrait provenir d'un mot arabe qui signifie « fuite ; » d'autres le font venir d'une racine de même son et qui veut dire « beauté. » Elle serait ainsi « la fugitive » ou « la belle. » Peut-être était-elle l'une et l'autre, si son nom a dû rappeler qu'elle avait fui sa patrie. Le récit se contente de nous dire qu'elle était Égyptienne et au service personnel de Saraï. Il est très probable qu'elle avait fait partie de ce lot d'esclaves donné, quelque neuf ans plus tôt, à Abram par Pharaon, lorsque le patriarche s'était rendu en Égypte⁴. Nous ne mentionnons que pour mémoire une légende d'après laquelle Agar aurait été fille de Pharaon par une des femmes de son harem : le roi l'aurait engagée à quitter le palais pour s'attacher à la famille de « l'homme aimé de Dieu ! » Tout nous montre qu'elle fut d'abord honorée de l'affection et de la confiance de sa maîtresse. Quand Saraï elle-même lui fit connaître son plan, elle n'opposa naturellement aucune résistance. Esclave, elle n'avait ni conseil à donner, ni opinion à énoncer ; elle n'avait qu'à obéir. Elle se croyait assurément fort honorée, et sa maîtresse se doutait à peine qu'elle se créait une rivale. Combien vite la position allait changer entre ces deux femmes !

Agar n'a pas plus tôt la certitude d'être mère, qu'elle regarde de haut Saraï : c'était à peu près inévitable. A elle désormais les hommages et les privilèges, puisqu'elle donnera le jour à l'héritier, Saraï, de son côté, dès qu'elle est sûre de la réussite de ses projets, en veut mortellement à celle qui lui a valu ce succès. Car la voici placée, elle, dans une position inférieure. Elle ne serait donc plus la mère du peuple saint, de la postérité à qui les promesses ont été faites ! Comment tolérer qu'on se glorifie devant elle d'un résultat qui, tout ensemble, fait honneur à ses combinaisons et devient le tourment de son cœur, la honte de toutes ses journées, en mettant la servante au-dessus de la maîtresse ?

4. Genèse 12.16

Ce premier pas dans la voie du dépit est immédiatement suivi d'un autre. Il est nécessaire, de rendre Abram responsable d'une situation si pénible. Ce n'est pas lui, après tout, qui l'a créée ; il s'est contenté d'obtempérer au vœu de sa femme. Si maintenant cela devient intolérable, est-ce sa faute ? Oui, au moins au jugement de l'épouse irritée, et, il faut bien l'ajouter, au jugement de la morale. Car si la proposition est venue de Saraï, il dépendait d'Abram de n'y point accéder. Aussi, reprenant soudain tous ses droits de femme, et les relevant avec un accent indigné, elle proclame que les mépris dont elle est l'objet retombent directement sur son mari. C'était vrai : elle eût mieux fait, seulement, d'y penser plus tôt. Plus tôt également elle aurait dû s'en remettre aux directions de l'Éternel, et ne pas attendre que la faute eût été commise pour le prier d'intervenir et de juger.

Abram n'essaie pas de se débarrasser de sa responsabilité. Il est beaucoup plus généreux qu'Adam vis-à-vis d'Eve après le premier péché. Il ne laisse pas les deux femmes s'arranger entre elles comme elles l'entendront. Non : il rétablit à son foyer le respect dû à l'épouse. Il prend ouvertement son parti ; il sait, il proclame qu'elle est maîtresse ; Agar n'a pas cessé d'être esclave. N'est-ce pas la preuve qu'il n'a jamais songé à faire d'elle sa seconde femme ? Il ne lui en donne, dans tous les cas, ni les titres ni les droits. Il voit l'autorité de Saraï un instant ébranlée ; il la restaure sans hésitation.

Malheureusement, cela ne peut se faire qu'aux dépens d'Agar. Sa maîtresse est peu généreuse. Elle n'excuse pas volontiers. Et, sans se demander si le péché commis n'est pas avant tout le sien, elle use de sa liberté d'action pour maltraiter sa servante. Comment ? Je n'en sais rien. Il y a tant de manières de faire du mal aux gens, tant de coups d'épingle qui blessent plus que des coups d'épée ! Saraï a-t-elle usé de sévices ? Cela ne serait point impossible. Je crois qu'elle a surtout employé les mauvais procédés et les paroles aigres. Elle n'aura pas perdu une occasion de faire sentir à Agar qu'elle n'était qu'une esclave, une étrangère, une égyptienne ; elle l'aura quotidiennement abreuvée de ces mille petites amertumes qui ne

sont rien ou pas grand'chose, prises chacune à part, mais qui, accumulées, font déborder la coupe. Un jour, elle déborda. Agar ne put plus y tenir. Elle se sauva.

Le chemin de Schur, où nous allons la retrouver tout à l'heure, est la route de l'Égypte. Rien de plus naturel ; dans sa fuite, Agar ne peut guère penser qu'à sa patrie ; c'est là qu'elle veut retourner. Aujourd'hui encore, nous dit-on, les caravanes qui descendent d'Hébron en Égypte font volontiers une halte aux environs de Schur, au nord-ouest du désert de l'Arabie. La fugitive, sans doute fatiguée, s'est arrêtée là. La réflexion lui est venue ; avec elle les regrets et les appréhensions. A-t-elle vraiment bien fait de quitter Saraï ? L'Égypte lui apportera-t-elle cette liberté après laquelle elle croit courir ? La demeure d'un croyant, même avec un sort humiliant, n'est-elle pas préférable à celle des faux dieux, même avec une vie de plaisirs ?

Comme elle se livrait à ces pensées, auprès d'une source où elle a cherché un peu de fraîcheur, « l'ange de l'Éternel la trouva. » Quelle parole, mes amis ! Elle vaut la peine que nous nous arrêtions aussi pour l'écouter.

Et d'abord, l'ange de l'Éternel. C'est la première fois que nous le rencontrons dans l'Ancien Testament. Avant qu'il se montre au patriarche et à ses descendants – ce qu'il fera souvent – il apparaît à une pauvre esclave en fuite dont l'avenir semble bien précaire. Or, que cet ange de Dieu soit une manifestation de l'Éternel lui-même, c'est ce que nous pouvons conclure de la suite du récit : nous entendrons Agar appeler *Atta-El-Roï* « le nom de l'Éternel qui lui avait parlé. » (v. 13) La fugitive en a eu la conscience très nette ; Celui qui parlait avec elle n'était point un homme, mais le maître des hommes.

Ensuite, cet ange la trouva. Il est permis d'en conclure qu'il l'avait cherchée. Tandis qu'elle se sauvait, elle, et que ni son maître ni sa maîtresse

ne couraient après elle pour la faire revenir, le Dieu d'Abram, cet Être suprême dont elle avait si souvent entendu raconter la gloire et la bonté, et qu'elle commençait à adorer aussi, l'Éternel la poursuit, la cherche, et finalement la trouve. Quel encouragement ou quelle leçon pour ceux qui essaient de s'enfuir de devant lui ! Il les cherche, tantôt dans une tempête comme Jonas sur la Méditerranée ; tantôt dans un son pénétrant et doux comme Élie sur l'Horeb ; tantôt par des épreuves et tantôt par des joies. Mais il cherche ; il s'en donne la peine, et il trouve. Heureuse l'âme qui se laisse prendre et retenir par ce divin chercheur !

L'ange ne se contente pas de se montrer, il parle. Il a avant tout une question à adresser à l'Égyptienne ; il en a même deux. L'appelant tout ensemble par son nom et par sa qualité, comme pour lui rendre la conscience d'elle-même qu'elle avait un peu perdue, « Agar, lui dit-il, servante de Saraï, d'où viens-tu, et où vas-tu ? » Servante de Saraï, tu entends bien. Car aucun acte encore ne t'a enlevé cette qualité ; ta fuite n'est pas un affranchissement. Et si c'est dans la maison d'Abram que tu étais servante, agissais-tu selon ton intérêt, accomplissais-tu ton devoir en la quittant ? Voyons, réfléchis. D'où viens-tu ? Ensuite, où vas-tu ? En Egypte, tu trouveras la paix ! En es-tu sûre ? Le parti que tu as pris était-il le meilleur pour toi ? Et pour ton enfant ? Naître et grandir dans un milieu tout idolâtre, est-ce bien la meilleure part que tu aies pu choisir pour lui ? Réponds, Agar ! C'est le moment, et mes questions en valent la peine.

L'esclave sait d'où elle vient. C'est facile à dire ; elle ne cherche point de détour : « Je fuis loin de Saraï ma maîtresse. » Je viens donc du seul foyer qui, avec celui de Melchisédec, maintienne en Canaan la connaissance du vrai Dieu. Je viens d'une famille que l'Éternel s'est plu à bénir d'une façon absolument exceptionnelle. Les épreuves n'y manquent pas ; les joies y sont plus abondantes encore. Il y a eu des fautes, des péchés. Il y a eu des relèvements et des pardons, tels que je n'en ai jamais vu dans mon ancienne patrie. Voilà d'où je viens. Quant à savoir où je vais !... Agar n'en dit pas

un mot. Elle élude prudemment la réponse, car elle ne sait rien. Elle va en Egypte ? Eh ! qui lui dit qu'elle y sera reçue, qu'elle y trouvera seulement de quoi vivre, qu'elle ne devra pas reprendre ses courses vagabondes, et finir par se mettre au service de quelque maîtresse, dix fois pire que Saraï ? Non ! elle ne sait pas ; elle se tait. . .

L'un des souhaits les plus sincères que je forme pour vous, jeunes gens, c'est que vous rencontriez plus d'une fois sur votre chemin des amis fidèles qui vous adressent les deux questions de l'ange à Agar : D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Heureux ceux qui peuvent répondre le front haut, sans rougir et sans détourner les yeux ! Heureux qui n'a pas à cacher d'où il vient, et qui peut franchement avouer où il va ! Heureux encore, pourtant, celui dont ces questions réveillent la conscience, et qu'elles arrachent des routes du péché. Vous veniez, mon ami, d'une famille pieuse, semblable par bien des côtés à celle du patriarche. On y priait, on y chantait des cantiques, on y dressait des autels, on y aimait Dieu et l'on s'aimait les uns les autres. Vous l'avez quittée. Ce milieu était trop pieux pour vous ; vous y manquiez de liberté. Et maintenant vous allez. . . où ? Dans les réunions où le plaisir est facile ? Dans les sociétés qui laissent à la porte et les freins, et les lois, et les bienséances, et l'honneur et la religion ? Dans les cercles où l'on joue, en attendant que l'on trompe ; où l'on perd son argent pour apprendre à perdre sa vertu ? . . .

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée
Où vas-tu ? . . .

La feuille ne le savait pas ; Agar non plus ; le savez-vous ?

Un de mes collègues dans le saint ministère rencontre un jour un inconnu, dont la figure décomposée le frappe et l'effraye. Il l'aborde, l'interroge, veut savoir ce qu'il fait, où il va ? Le malheureux, accablé de dégoûts et ne croyant à rien, allait se jeter à l'eau. La question qu'il entend le trouble.

Il renonce à son projet. Peu à peu il revient à Dieu. Aujourd'hui, il remplit avec des succès marqués les fonctions d'un évangéliste. Il sauve des âmes après avoir été sur le point de perdre la sienne. Mais aussi, maintenant, il sait où il va.

A la réponse incomplète d'Agar, l'ange oppose un ordre : « Retourne vers ta maîtresse et humilie-toi sous sa main ! » Retourne ! C'est le même commandement que l'apôtre Paul donnera à Onésime quand il se sera enfui de chez son maître Philémon. Ta place est là-bas, désormais ; elle n'est plus en Egypte. Humilie-toi ! même si Saraï gronde, Remporte, frappe : elle est ta maîtresse. Plus de mépris ni de fiertés ; tu es esclave.

Puis, aussitôt après l'ordre, une promesse qui semble faite en deux fois, introduite qu'elle est à deux reprises par les mots : « L'ange de l'Éternel dit. » Agar a beau n'être qu'une esclave, elle est mère aussi. L'enfant d'Abram qu'elle doit mettre au monde ne saurait être abandonné au milieu des païens ; il faut qu'il naisse dans la maison paternelle et qu'il y passe au moins ses premières années. Son nom rappellera la pitié de Dieu pour sa mère : on le nommera « Ismaël, » ou : Dieu entend ! Il sera père, à son tour, d'une postérité si nombreuse qu'on ne pourra pas la compter. Son caractère fort peu sociable, sa passion farouche pour l'indépendance sont dépeints en quelques traits, aussi vrais aujourd'hui du Bédouin et de l'Arabe nomade qu'ils ont dû l'être d'Ismaël leur père : « Il sera comme un âne sauvage ; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui ; et il habitera en face de tous ses frères, » c'est-à-dire sans se confondre avec eux, assurant sa place au soleil et ne la laissant prendre par personne. L'Arabe a été conquérant et n'a jamais été conquis. Si ses tribus guerroyaient souvent les unes contre les autres, elles s'unissent toujours lorsqu'il s'agit de combattre

ou d'opprimer l'infidèle⁵. Et tandis que d'Abram est descendu par Isaac l'Israël spirituel, c'est-à-dire tout le peuple des croyants, à lui se rattache aussi, par Ismaël, toute la nation des sectateurs de Mahomet, c'est-à-dire des adversaires les plus acharnés des chrétiens. Voilà, historiquement, à quoi aboutit le plan de Saraï !

Agar ne songe plus à s'enfuir. Elle a reconnu dans la voix qui vient de lui parler celle de l'Éternel même, et elle proclame son nom dans le langage le plus propre à exprimer tout ensemble sa reconnaissance et sa soumission : « Tu es le Dieu qui me voit. » car, ajoute-t-elle aussitôt : « Ai-je rien vu ici après qu'il m'a vue ? » Naïve et touchante exclamation ! Non, après qu'elle a été vue par ce Dieu saint et compatissant, après qu'elle a été l'objet direct de son regard d'amour, elle n'a plus rien su voir. Les beautés du paysage, les scènes variées de la route, les perspectives multiples de l'avenir, tout, tout disparaît devant ce fait que sa mémoire ne cessera de lui répéter : Le Dieu d'Abram m'a vue ! – La source d'eau près de laquelle cette rencontre a eu lieu s'appellera désormais : « le puits du Vivant qui me voit. » On croit en avoir retrouvé les restes un peu au sud de Beer-Schéba.

Puis Agar rentre chez sa maîtresse. Elle y est, paraît-il, mieux accueillie qu'elle ne s'y fût attendue : On ne nous parle plus, pour un temps, de luttes intestines. Saraï a probablement aussi entendu et accepté sa leçon. Elle tâchera d'aimer cette esclave et l'enfant qu'elle va donner à son époux. Elle comprendra que, si le ménage est troublé, la faute en est à elle avant tout. Quant à la servante, si les occasions se présentent encore de prouver son dévouement et son support, elle essaiera aussi. Elle tâchera d'être soumise dans les heures difficiles, car elle peut dire à ses maîtres ce que les habitants de Sichem ont dit à la Samaritaine : Ce n'est plus à cause de ce que vous

5. C'était bien un descendant de « l'âne sauvage » cet Omar-Saleh, général du mahdi, qui écrivait en octobre 1888 à Émin-Pacha : « Tout le Soudan est soumis au mahdi. Qui-conque lui résiste meurt. La région entière est sous la puissance des défenseurs du Dieu du prophète. Toujours ceux-ci seront victorieux. ... Il est de ton devoir de te soumettre, toi et tes alliés. Les grands enseignements de la religion t'y forcent. » (*Wauters, Stanley au secours d'Émin-Pacha*, p. 375).



avez dit que je crois ; mais je l'ai entendu moi-même !

Alliance avec Dieu

Genèse 17

L'Éternel. se rappelle à toujours. l'alliance qu'il a traitée avec Abraham.

(Psaume 105.7-9)

Les dates et les chiffres n'abondent pas dans la vie des patriarches. Au point où nous sommes parvenus de l'histoire d'Abram, nous en rencontrons deux coup sur coup. Le chapitre seizième se termine par la mention qu'il était âgé de quatre-vingt-six ans à la naissance d'Ismaël ; le dix-septième s'ouvre par l'indication qu'il en avait quatre-vingt-dix-neuf au moment où Dieu lui apparut, pour renouveler et pour étendre son alliance avec lui. Qu'il y ait une intention dans le rapprochement de ces deux données, je n'en saurais douter. Il en résulte, en effet, que treize ans se sont écoulés dans la vie d'Abram sans qu'il ait reçu de son Dieu aucune révélation spéciale, au moins à nous connue. Dieu semble avoir gardé pendant tout ce temps le silence vis-à-vis de son serviteur.

C'est bien long, treize ans ! Dieu n'a pas imposé une telle attente au patriarche sans avoir un but certain et très arrêté. Je crois même qu'il en

poursuivait deux : l'un concernant Abram, l'autre qui nous regarde nous-mêmes.

Nous l'avons dit ; en cédant aux conseils de Sarai à propos d'Agar, Abram avait agi sans consulter l'Éternel. Il avait pris sur lui de devancer les temps, de faire intervenir ses plans et son programme dans les conseils de son Père céleste. Eh bien ! il a dû en être puni, comme l'ont été ou comme le seront tous ceux qui se permettent des entreprises de ce genre. Que de périodes de l'histoire – se chiffrant par des années ou par des siècles – ont pour origine première des impatiences analogues de l'homme qui veut forcer le Seigneur à se hâter. Adam et Eve, dans le jardin d'Éden, essaient de devenir comme Dieu. C'est bien le terme dernier proposé à l'humanité. Mais, à une époque et par une voie dont ils n'ont point le secret, nos premiers parents ont voulu atteindre d'un seul bond à cette destination suprême, sans travail, sans lutte, sans prières. Quarante siècles ont dû s'écouler dans l'attente et dans l'angoisse, jusqu'au jour où parut celui qui est la splendeur et le rayonnement de la gloire du Père. – Moïse, encore Égyptien d'éducation, mais portant au cœur l'amour de son peuple, se met en avant pour le délivrer sans y avoir été appelé : il tance, il frappe, il tue... et quarante années de retraite lui sont imposées à Madian, tandis que les Hébreux continuent à souffrir plus cruellement que jamais. – Pour Abram, le châtement a été de moindre durée ; mais il est permis de supposer que ces treize années d'attente eussent été fort réduites, s'il n'avait pas tenté de substituer son heure à celle que l'Éternel avait fixée. Comme les contemporains des apôtres, il a pour un moment cédé à la crainte que son Dieu ne tardât dans l'accomplissement de sa promesse¹.

La leçon qui lui est donnée dépasse assurément l'époque patriarcale pour arriver jusqu'à nous. Nous n'en avons pas un moins grand besoin que lui. Et, comme dans toutes les leçons qui nous viennent de Dieu, celle-ci a sa double face. Avertissement : ne consentons point à empiéter sur ses

1. 2 Pierre 3. 9

droits ni à mêler nos combinaisons aux siennes ; là où il nous dit : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments, » ne nous entêtons pas à les déterminer. Encouragement ; si l'attente se prolonge, si les années se passent sans rien amener, si la monotonie étend sur notre existence un voile presque lugubre, si l'exaucement de nos prières persiste à se cacher derrière des nuages impénétrables, ne murmurons pas et ne précipitons rien. Il n'y a pas lieu de croire tout perdu parce que nos calculs se sont trouvés faux. Nous avons toujours le droit d'espérer. Dans nos prières, il nous est permis de dire avec le psalmiste : « Jusques à quand, ô Éternel ? » Mais donner nous-mêmes la réponse à cette question quand nous trouvons qu'elle tarde trop longtemps, c'est nous arroger un droit qui ne nous appartient pas. C'est parfois tout compromettre, au moment où tout allait réussir. Il est possible que le patriarche eût vu naître Isaac dix ans plus tôt, s'il avait patienté seulement un an de plus.

Cet enseignement ressort avec une netteté particulière de la nouvelle apparition qui est accordée à Abram au bout de treize années. L'Éternel se donne à connaître par un nom jusqu'alors ignoré, en tout cas non employé dans les théophanies. « Je suis le Dieu tout-puissant, » (en hébreu : *El-schaddai*). Ah ! si Abram l'avait su, ou du moins y avait pensé plus tôt ! Les doutes qui ont fait quelque peu vaciller sa foi n'auraient pas osé lever la tête. Il aurait compris que ce Dieu peut, s'il le veut, accorder des grâces particulières à ses enfants en dehors du cours ordinaire de la nature. Heureusement, il n'est point trop tard pour l'apprendre. Et c'est en vertu de cette puissance révélée, tout d'un coup au patriarche, que le Seigneur lui donne successivement des ordres, des promesses et un signe. Examinons-les.

Les ordres commencent. C'est l'habitude de notre Dieu. Ils se résument pour Abram en ces deux mots : Marche devant ma face ! Sois intègre !

Marcher ! C'est un terme fréquemment employé dans l'Écriture, tantôt comme commandement, tantôt comme témoignage rendu. Il est dit d'Énoc et de Noé qu'ils marchaient avec Dieu, dans un temps où cela n'était vrai que d'un fort petit nombre d'hommes². Quand le peuple entier est pris entre Pharaon, dont l'armée va l'écraser, et la mer Rouge, dont les flots s'ouvrent pour l'engloutir, « pourquoi ces cris ? demande l'Éternel à Moïse. Parle aux enfants d'Israël et qu'ils marchent³ ! » « Lève-toi et marche » ordonnent Jésus au paralytique de Béthesda, Pierre à l'impotent qui mendie à la porte du temple⁴. C'est justement ce qu'il y a de plus impossible ? Oui ; et c'est justement aussi ce qu'il faut faire, parce que c'est acte de foi, et que la bénédiction de Dieu y est très certainement attachée. En sentant l'âge venir, les espérances perdre de leur vivacité, Abram pouvait être gravement tenté de se tenir tranquille, de se reposer. . . Marche ! lui crie l'Éternel. Et comme ce n'est pas tout d'avancer, comme il faut, pour éviter de se perdre, une direction et un but : « Marche devant ma face » conclut le Seigneur. Ne porte pas tes pas à l'aventure : Regarde où j'ai passé et suis-moi. Dès que tu ne peux plus me voir, c'est que tu as quitté la bonne route. C'était le cas il y a treize ans ; rappelle-toi ! Alors tu ne marchais pas devant ma face ; tu obéissais à Sarai, un peu aussi à tes caprices. Il n'en doit plus être de même. Courir ne servirait à rien, si ce n'était pas sous mon regard.

Puis, sois intègre ! Ce mot veut dire littéralement : « entier, » « parfait. » Il ne faut pas moins que cela pour être un enfant de Dieu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait⁵. » Rien de double, ni dans la pensée ni dans la conduite. Pas de programme humain venant se greffer sur les plans de Dieu. Pas d'impatience ni de colère d'homme – l'une conduit fort aisément à l'autre – essayant d'exécuter la justice de Dieu. Pas de demi-mesures, non plus ; pas de « cœur partagé, » pas de places réservées,

2. Genèse 5.22 ; 6.9

3. Exode 14.15

4. Jean 5.8 ; Actes 3.6

5. Matthieu 5.48

si petites soient-elles, mais où l'on se refuse à laisser pénétrer Dieu ; pas de marché avec le Seigneur ni de répartition entre lui et le monde. Pas d'obéissance calculée, comptée, qui se dérobe au moment le plus important ; pas de tentative de se reprendre après qu'on s'est donné... Sois intègre, entier ! – Quel besoin n'aurait pas notre société contemporaine – j'entends la société chrétienne – qu'une voix d'En-haut, aussi, lui criât cet avertissement de manière à se faire écouter ! Nos Églises ne sont-elles pas pleines d'âmes converties aux trois quarts, sanctifiées à moitié, mais qui ne s'inquiètent guère du quart ni de la moitié qui leur font encore défaut ?

L'ordre était donné pour introduire la promesse. Celle-ci peut se résumer en un mot qui ne revient pas moins de treize fois dans les 27 versets de notre chapitre, le mot d'alliance. Dieu veut conclure – plus exactement peut-être renouveler – une alliance avec Abram. Ce n'est pas l'homme, naturellement, qui peut proposer à Dieu de s'allier avec lui : qu'aurait-il à lui apporter ? Mais le Créateur, dans sa souveraine bonté, peut consentir à s'allier avec sa créature intelligente. C'est ce qu'il fait ici. Pour moi, dit-il à son serviteur, je te fais l'offre de mon alliance. D'où résulte aussitôt, dans la supposition que l'offre est acceptée, une obligation imposée au patriarche : « Pour toi, garde mon alliance. » (v. 9). Tout est là. J'offre, je donne ! C'est l'œuvre de Dieu. Prends et garde ! C'est l'œuvre de l'homme ; encore faut-il qu'il y soit constamment aidé par les secours du Saint-Esprit, sans lesquels il n'est qu'un pauvre gardien des meilleures grâces de son Dieu. Entrons un peu dans le détail de cette alliance que le Dieu saint présente de son plein gré à l'homme pécheur. Il me semble qu'elle comprend trois promesses principales.

Dieu annonce à Abram qu'il deviendra père d'une multitude de nations. Pour lui en donner une garantie nouvelle, plus personnelle en quelque sorte que toutes les précédentes, il change le nom du patriarche. Le nom

d’Abram – père puissant – sera désormais remplacé par celui d’Abraham⁶ – père d’une multitude. Il suffira donc de l’appeler pour qu’il entende résonner, dans les syllabes mêmes de son nom, l’engagement pris par l’Éternel de lui donner une postérité. Il n’est pas sans intérêt d’observer que ce changement d’appellation est mis en rapport étroit avec le rite de la circoncision, dont nous allons avoir à parler. A l’avenir, le nom sera donné à l’enfant par sa famille au moment où il sera circoncis. Ce fut, vous le savez, le cas pour Jean-Baptiste et pour Jésus-Christ⁷. Quant à la réalisation littérale, continue de cette promesse, nous en sommes les témoins, aussi bien que les générations qui nous ont précédés. Elle se continue, en effet ; elle se continuera jusqu’à la fin de l’histoire. Nous tenons et devons tenir pour descendants d’Abraham non point seulement le peuple hébreu, les juifs dispersés par tout le monde, mais ces multitudes innombrables de croyants qui constituent l’Israël selon l’Esprit. Quand sur les glaces du Labrador ou sur les sables de l’équateur, au bord des eaux sacrées du Gange ou dans les forêts empestées de la côte des Mosquitoes, des âmes abandonnent les faux dieux et retournent vers Jésus-Christ ; quand l’esclave qu’on traînait vers la côte avec moins de ménagements qu’une pièce de bétail, et l’Arabe farouche qui chassait à coups de corde son troupeau humain vers les bâtiments négriers, ont confessé leurs péchés et saisi le Sauveur, ils augmentent la postérité d’Abraham ; ils prouvent la fidélité de l’Éternel ; ils montrent que pas une de ses paroles n’est tombée en terre, et que le patriarche est bien réellement devenu le père d’une multitude de nations.

Le second engagement que Dieu prend envers son serviteur, tout en se confondant presque avec le premier, y ajoute cependant une nuance de plus. L’un était relatif au nombre, surtout ; l’autre s’attache aux bénédictions qui reposeront sur ce grand nombre. Elles seront les mêmes, en principe, que celles qui furent accordées à Abraham. Ces nations, ces millions, ces

6. C’est le seul que nous emploierons maintenant, jusqu’au terme de cette étude.

7. Luc 1.59 ; 2.21

milliards d'êtres humains qui feront partie de sa postérité, seront enveloppés dans l'alliance que l'Éternel a contractée avec lui. C'est bien là, si nous ne nous trompons pas, le sens de la seconde déclaration : « J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi. » Quelle pensée, mes chers amis ! Dans ce solennel entretien où l'un des interlocuteurs, Abraham, est prosterné le visage en terre, où l'autre, l'Éternel, lui parle d'une voix tendre et paternelle, ce Dieu des patriarches, ce créateur des mondes a pensé à vous. Il vous a entourés de ses bras puissants, avant que vous eussiez ouvert les yeux à la lumière. Il vous a fait entrer dans son alliance, avant que vous pussiez connaître son nom et songer à vous allier avec lui. Il vous a destinés à recevoir les bénédictions renfermées dans ce contrat. . . si du moins, au jour où votre conscience s'éveillera et où vous pourrez parler, vous voulez dire, en pleine connaissance de ce que vous ferez : Et moi aussi, je suis enfant d'Abraham. . . Le voulez-vous ?

La troisième promesse se renferme dans des limites plus restreintes. Elle vise non plus les âmes, mais le pays. « Je te donnerai, dit Dieu, et je donnerai à ta postérité après toi, le pays que tu habites comme étranger, le pays de Canaan, en possession perpétuelle. » Ici, nous sommes tentés de croire que l'événement n'a pas justifié la prophétie. Vingt siècles plus tard, aux jours de Jésus-Christ, on ne pouvait déjà plus dire que la terre de Canaan appartint aux Juifs ; il n'y étaient que tolérés par les Romains. Et depuis lors, que de peuples divers se sont succédé dans le pays de la promesse, le ravageant, l'épuisant à leur fantaisie, et semblant surtout se donner le mot d'ordre d'en expulser les héritiers légitimes, ou du moins de les y réduire à l'asservissement.

Il serait aisé – et juste – de répondre que cet état de choses est le résultat d'un châtement. La perpétuité de la possession ayant pour origine une alliance, supposait, vous en conviendrez, que cette alliance serait observée. Si l'une des parties venait à la rompre, l'autre ne restait plus liée. La Palestine, dès lors, pouvait être enlevée aux descendants d'Abraham, sans que nous

eussions le droit de reprocher à Dieu ni de s'être trompé ni d'avoir manqué à sa parole. Cette réponse ne nous paraît pas attaquable. Il y en a pourtant une autre à présenter. Vous nous dites que les propriétaires actuels de Canaan ne sont pas les Hébreux. D'accord. Mais qui donc sont les Arabes qui s'y promènent en maîtres ? Ne sont-ils pas, eux aussi, des descendants d'Abraham ? Si ce n'est pas par Isaac, au moins par Ismaël ; en sorte que la promesse ne s'est point trouvée vaine. Jusque dans le châtement, Dieu a tenu ce qu'il avait promis. Et enfin, ne croyez-vous pas aux prophéties ? Doutez-vous que les Juifs, après avoir longtemps porté leur industrie, leur science et leur argent dans les pays des chrétiens, ne reviennent un jour prendre possession de celui qui leur appartient ? Ceux qui ont les yeux assez ouverts pour discerner les signes des temps, savent que de nombreux symptômes annoncent ce retour d'Israël dans la terre de ses aïeux. Si ce n'est pas pour notre siècle, un autre le verra ⁸.

Après l'ordre et la promesse, il y a eu, dans la conversation de l'Éternel avec Abraham, l'institution d'un symbole. Il nous reste à en parler.

C'est celui de la circoncision. Il est permis d'y voir comme la conclusion, ou le sceau du pacte conclu quelque treize ans plus tôt, lorsque Jéhovah avait passé, de nuit, entre les moitiés des victimes partagées. Ce rite durera autant que le peuple. Notre Seigneur Jésus-Christ y sera lui-même soumis. Saint Paul, ensuite, nous apprendra qu'il rentrait dans ces cérémonies qui n'avaient que l'ombre des biens à venir et qui ne sont point imposées aux chrétiens : le baptême l'a remplacé.

Il est à peu près prouvé que la circoncision était déjà pratiquée en Egypte à l'époque où notre patriarche y était descendu ⁹. Il en avait donc

8. Écrit en 1890... C.R.

9. Josèphe cite, sans la combattre aucunement, l'opinion d'Hérodote qu'autrefois les Colchidiens, les Éthiopiens et les Égyptiens étaient seuls à pratiquer la circoncision, et que les Phéniciens et les Syriens avaient emprunté ce rite aux Égyptiens. (Contre Appion, I, 22.)

eu très probablement connaissance. Cela explique bien pourquoi Dieu, en la lui commandant, n'ajoute aucune explication : Abraham n'en avait pas besoin. D'autres peuples aussi la connaissaient ou la connaissent encore. Elle a été rigoureusement exigée par Mahomet de tous ses sectateurs. On l'a retrouvée de nos jours chez des chrétiens d'Éthiopie, et dans un assez grand nombre de tribus africaines. Ainsi, comme il est arrivé dans l'alliance chrétienne pour le sacrement de la Sainte-Cène, nous voyons que Dieu n'innove que lorsqu'il le faut absolument : lorsque cela est possible sans inconvénient, il se sert plutôt de rites déjà existants, et se borne à leur donner une signification nouvelle. Rappelons brièvement celle de la circoncision, telle que Dieu l'a voulue pour Israël.

Nous n'insisterons pas sur le rôle hygiénique qu'elle pouvait avoir : le texte n'en dit rien. Ce qui est relevé avant tout, ou plutôt exclusivement, c'est le côté moral et religieux de l'acte. Il a pour but de mettre Israël à part des autres nations, de le consacrer à l'Éternel. Il enseigne à l'Ébreu, et cela dès les premiers temps de sa vie, qu'il doit à Dieu son corps aussi bien que son âme. Et qui sait si l'obligation de circoncire le petit enfant à son huitième jour n'a pas aussi une signification symbolique ? La première semaine qu'il vient de passer appartenait à la vie physique : au moment où il en commence une nouvelle, il se trouve placé plus directement sous la main de Dieu, en faisant désormais partie du peuple de l'alliance. C'est ainsi que nous sommes amenés à une interprétation toute spiritualiste du rite, et en même temps à son application à la vie morale. Il y a une circoncision du cœur. Déjà au livre de la loi, l'Éternel commande à l'Israélite de circoncire son cœur et de ne plus raidir son cou¹⁰. Puis, dans la prophétie, nous entendons Jérémie répéter un ordre tout semblable, et déclarer que l'Éternel « châtiara tous les circoncis qui ne le sont pas de cœur.¹¹ »

C'est seulement après l'institution de la circoncision, succédant aux

10. Deutéronome 10.16 ; comparez Lévitique 26.41.

11. Jérémie 4.4 ; 9.25

ordres et aux promesses, qu'enfin Saraï est expressément nommée comme la mère du fils attendu. Nous avons dit que, jusqu'alors, son nom n'avait pas été prononcé à cette occasion, et nous avons relevé les questions que son impatience et même son abnégation avaient pu se poser. A elle aussi, comme au père, la bénédiction de Dieu est promise. A elle aussi un nouveau nom est donné pour sceller le caractère glorieux du privilège qui lui est garanti. Elle ne s'appellera plus Saraï – c'est-à-dire « ma princesse » ou, plus probablement : « noble princesse, » avec une légère indication de tyrannie dans cette noblesse et de hauteur dans cette élévation. – Elle s'appellera tout simplement Sara, princesse, sans autre désignation.

Or comment Abrabam accueille-t-il cette prophétie, plus précise que toutes les précédentes relatives à sa postérité ? En se prosternant : voilà que vous approuvez hautement. En riant : voilà qui vous surprend beaucoup et que vous ne seriez pas loin de blâmer. Réfléchissez pourtant. Considérez que l'adoration et le rire ont été simultanés : « Abraham tomba sur sa face et rit ; » vous serez moins disposés à trouver le patriarche en faute.

Je sais bien qu'un théologien a placé ici une fort savante interprétation. Il a découvert qu'Abraham est tombé sur sa face afin de cacher son rire ! Vous comprenez : il n'aurait pas voulu que Dieu eût connaissance de ses railleries, de son doute moqueur : alors il s'est prosterné jusqu'en terre et, de la sorte, Dieu n'a pas pu voir qu'il souriait !... Mais laissons ces mauvaises plaisanteries ; de telles explications peuvent difficilement se prendre au sérieux. Rapprochons plutôt de l'extraordinaire grandeur et de la soudaineté confondante de la promesse, ces treize années d'attente durant lesquelles Abraham avait toujours plus pris l'habitude de concentrer sur Ismaël toutes ses espérances. Le voici tout d'un coup informé qu'il se trompe complètement. Le fils d'Agar ne possédera point un héritage qui est destiné au seul fils de Sara. C'est la compagne fidèle qui l'a suivi dès la Chaldée et à travers toutes ses pérégrinations qui sera la mère de l'enfant attendu. C'est elle qui sera bénie ; c'est d'elle que sortiront des nations et

des peuples. . . Comment ne pas adorer, le front dans la poussière ? Mais comment ne pas rire, aussi, d'un rire qui est uniquement celui de la joie et de la surprise, non point de l'incrédulité ? C'est trop beau, semble dire ce père, dans l'élan de son enthousiasme. A-t-on vu, verra-t-on jamais des miracles aussi confondants ? Un fils donné à un homme de cent ans ? Oui, certainement, on l'avait vu dans la longue série des patriarches d'Adam jusqu'à Noé. Ce n'était point alors l'exception, c'était plutôt la règle ; même, il n'était pas rare que les pères eussent leur premier enfant à un âge plus avancé encore. Seulement, ce qui s'était passé souvent autrefois commençait à ne plus être connu. Puis, et surtout, Abraham s'était habitué peu à peu, sinon à laisser tomber ses espérances tout à fait, du moins à leur donner une autre direction. Le voilà soudain ramené aux douces perspectives dont il s'était bercé naguère, c'est-à-dire jadis, lorsqu'il parlait de Charan. Sa compagne des jours prospères et des années d'épreuves, Sarai devenue Sara, sera la mère du fils attendu. A elle aussi toutes les promesses qui avaient Abraham et sa postérité pour objets. En elle comme en lui toutes les nations de la terre seront bénies ! Ce ne sera point par les mains d'une étrangère, d'une esclave que ces richesses passeront : elles viendront de Sara. Et vous voudriez qu'Abraham ne rît pas ? Il vous semblerait plus convenable qu'il écoutât impassible de pareilles prophéties ?

Je crois vous comprendre, pourtant. Le rire vous paraît trop gai dans des conjonctures si sérieuses. Rassurez-vous. Il y a un rire qui dissipe ; il y en a un qui prie. Celui d'Abraham est de ces derniers. N'avez-vous pas vu ? Le patriarche est tombé sur sa face, d'abord ; ensuite il a ri. C'est en priant qu'il s'est réjoui. Il a si peu essayé de se cacher devant son Dieu, qu'il a choisi au contraire la posture où il est le plus directement en communion avec lui, pour lui mieux faire voir combien il est heureux. Il a réuni dans sa pensée et dans son acte les deux préceptes qu'un apôtre nous présente également unis d'une manière intime : « Soyez toujours joyeux ! Priez sans cesse ¹² ! »

12. 1 Thessaloniens 5.16-17

Que voilà bien de ces rires que nous voudrions vous recommander de toutes nos forces. Il y a des tristesses dans la vie d'ici-bas ; il y a des larmes, beaucoup de larmes ; vous ne les connaissez pas encore toutes. Mais il y a des joies, des bonheurs, des rires. Laissez-les donc éclater, à la condition que ce soit devant Dieu, comme ceux d'Abraham. Ne croyez pas que la manière la plus sûre de glorifier votre Père céleste ce soit de prendre des airs moroses et un visage assombri. Quand le Seigneur vous fait connaître le sujet d'une grande joie, c'est tout simplement être infidèle que de vous mettre à gémir.

Deux remarques, au reste, doivent vous empêcher de douter que le rire d'Abraham n'ait été agréé de Dieu. D'abord, il n'en a point été blâmé. Or, peu de jours après, vous verrez Sara sévèrement tancée pour avoir ri. Pourquoi cette différence ? Ici le rire de l'action de grâce et de la foi : c'est celui du mari. Là le rire du doute et presque de la raillerie : c'est celui de la femme. Si le premier avait été pareil au second, croyez-vous que Dieu ne s'en fût pas douté et ne l'eût pas jugé comme il le méritait ?

Ensuite, la touchante prière qui accompagne le rire d'Abraham est immédiatement suivie d'un exaucement. Car il est inquiet, le père, au moment où il tressaille d'une si grande joie. Il tremble pour Ismaël. Et l'image de cet enfant vivant et aimé se dressant à côté de celle d'un fils encore à venir, le patriarche a peur que la naissance de l'un ne soit payée par la mort de l'autre. Il adresse donc en faveur d'Ismaël une fervente requête au « Père des esprits. » Or cette intercession est à peine échappée de son cœur, que la réponse a déjà résonné à son oreille. D'une part, répétition avec insistance des engagements déjà pris : « Certainement Sara ta femme te donnera un fils, et tu l'appelleras *Isaac* » – *le rire* – nouvelle preuve, s'il en était besoin, qu'en riant Abraham n'a point offensé l'Éternel. De l'autre, engagements nouveaux en ce qui concerne Ismaël : « Je le bénirai, je le rendrai fécond, je le multiplierai à l'infini. » Les mêmes privilèges que pour Isaac, – avec cette différence toutefois, et il est vrai qu'elle est énorme, c'est

qu'il n'est pas dit de lui que toutes les familles de la terre seront bénies en sa postérité.

Ce n'est pas sur le nom d'Ismaël que Dieu termine son entretien avec Abraham : c'est sur celui d'Isaac. En y joignant un rayon plus étincelant que les autres. Ce rayon, c'est une date fixée à l'époque où cet Isaac naîtra. « L'année prochaine... » Enfin ! Plus d'incertitude ; plus de peut-être ! ni de : Je ne sais pas ! Il sait maintenant ; Dieu s'est lié. Depuis bientôt un quart de siècle, il pouvait commencer chaque année en se disant : Sera-ce pour celle-ci ? Et il la voyait finir telle qu'elle avait débuté. Plus de question maintenant. Qu'elle a dû être douce, palpitante d'émotion, cette vingt-cinquième année du séjour en Canaan ! Et qu'elle aura vite passé, n'est-ce pas ? Pourtant, Dieu ne l'a pas abrégée d'un seul mois, pas d'un seul jour. Pendant ces semaines très longues et très courtes, l'ami de Dieu aura définitivement appris qu' « il est bon d'attendre en silence le secours de l'Éternel ¹³. »

13. Lamentations 3.26

Intercession

Genèse 18

La prière du juste a une très grande efficace.

(Jacques 5.16)

Un an ne s'est pas encore écoulé, tout au plus quelques mois, et de nouveau l'Éternel vient visiter son serviteur. Les révélations sont d'autant plus fréquentes que l'obéissance du croyant est plus entière. Pendant treize longues années, nous n'avons point pu surprendre de communications entre Abraham et Dieu. Puis les ordres, les promesses, l'institution d'un rite symbolique se sont succédé coup sur coup. Le mari de Sara, plein d'une joie rajeunie, a redoublé de foi et de soumission. Il s'est empressé de circoncire Ismaël en même temps que tous les hommes de sa maison. Cela fait, il a attendu.

Il n'a pas attendu longtemps. C'était encore sous les chênes de Mamré. Le jour arrive à son midi ; mais la lumière et la chaleur sont tamisées par ces ombrages. Au moment de prendre son repas, Abraham s'est assis à l'entrée de sa tente, comme pour bien voir les voyageurs qui pourraient passer par là : Quels qu'ils soient, il ne manquera pas de les inviter à se

reposer chez lui et à se restaurer¹. En voici justement trois qui s'avancent. Il ne les connaît point ; qu'importe ? Tout étranger est bien venu pour qui sait ce que c'est que d'être étranger. Ces trois hommes ne sont pas encore à portée que déjà le patriarche se lève, court à leur rencontre, se prosterne devant celui qui paraît le plus âgé ou le plus distingué, réclame d'eux comme une grâce qu'ils n'aillent point plus avant sans avoir pris place à sa table, et ajoute, avec ce sentiment si délicat que nos mœurs oublient de plus en plus et qui voit toujours chez autrui l'envie de vous faire plaisir : « C'est pour cela – c'est-à-dire pour entrer chez moi, – que vous passez près de votre serviteur. » N'est-ce pas charmant ? Recevoir un visiteur est pour le fils de l'Orient, pour l'Arabe encore aujourd'hui, un honneur et un bienfait. Abraham ne pense qu'à une chose : ces inconnus lui veulent du bien puisqu'il s'approchent de sa tente. Ils ont l'intention de lui apporter une faveur ; à lui de les recevoir comme des amis, comme des frères. Il fait si bien, qu'il ne leur est pas possible de refuser.

La scène est ravissante, racontée de main de maître. Elle renferme en outre une leçon, qui ressort surtout par la comparaison avec le commencement du chapitre dix-neuvième. Là, deux des anges qui sont venus chez Abraham se présentent un soir à Sodome, comme pour mettre à l'épreuve une dernière fois les habitants de cette ville. Lot seul se rend au-devant d'eux et veut les recevoir chez lui. Mais sa maison est bientôt entourée, menacée, finalement forcée. Les gens de Sodome ne pouvaient pas mieux prouver à quel degré d'abaissement et de honte ils étaient descendus. Abraham, au contraire, montre par son gracieux empressement que son cœur est aimant, qu'en tout voyageur passant près de sa tente il salue avec joie un ambassadeur de son Dieu.

C'est lui qui entend se charger avec Sara de tous les préparatifs de

1. *Volney*, parlant de l'Arabe-Bédouin, écrit à propos de son hospitalité : « Quelque peu qu'il ait, il est toujours prêt à le partager. Il a même la délicatesse de ne pas attendre qu'on le lui demande : s'il prend son repas, il affecte de s'asseoir à la porte de sa tente, afin d'inviter les passants. » (*Voyage en Syrie et en Perse*, deuxième édition, I, 378.)

la réception. Il laissera le moins possible ces soins à des domestiques : pourtant, il en possédait un assez grand nombre. Ce qu'il appelait un morceau de pain pour restaurer les passants devient un veau tendre et bon ; c'est lui qui va le chercher dans son troupeau, pendant que Sara fait vite des gâteaux de fleur de farine. Il ajoute au repas du lait et de la crème. Du reste, il a commencé par faire apporter de l'eau pour laver les pieds fatigués : il ne méritera pas le reproche que Jésus a dû adresser à Simon le Pharisien². Après cela, il restera debout auprès des étrangers pendant qu'ils mangeront : ainsi doit faire un scheik, si distingué qu'il soit, ou plutôt en raison de sa distinction, à l'égard d'amis ou de visiteurs, même inconnus, qu'il veut honorer.

Abraham ne sait pas encore qui sont ses hôtes. Quelque pressentiment peut-être agite son cœur. Du reste, il ne questionne pas : la politesse le lui interdit. Elle lui enjoint de garder un silence absolu, jusqu'au moment où la parole lui sera adressée. Sara ne paraît point : cela non plus n'est pas permis. L'étiquette orientale veut qu'elle se tienne à l'écart. Elle est donc demeurée dans la tente, puisque les voyageurs sont dehors, sous l'ombre des chênes : elle est près de la porte, mais derrière les hôtes ; il n'est pas convenable qu'elle se montre. Et cependant, malgré toutes les défenses imposées par l'usage, elle a sa place, sa très grande place dans la pensée de ces hommes. Comme s'ils regrettaient de ne point la voir : « Où est, disent-ils, Sara ta femme ? » Sans attacher d'autre importance à cette demande aimable, Abraham se borne à répondre : « Elle est là, dans la tente. » Elle est là ; cela suffit ; elle pourra entendre... Mais quelle merveille, quel sujet de transport que ce qui va être dit, pour elle comme pour son mari : « Je reviendrai vers toi à cette même époque de l'année ; et quand je reviendrai, Sara aura un fils. »

Eh bien non ! il n'y a point de transport, point de joie chez elle. Elle rit pourtant, mais de quel rire ! Comme il est différent de celui dont Abraham

2. Luc 7.44

avait accueilli peu auparavant la même prophétie ! Est-elle à genoux ? Non, pas un mot ne l'indique. A-t-elle pensé à Dieu ? Pas beaucoup ; peut-être pas du tout. Elle a en revanche, pensé à elle. Elle s'est vue bien âgée, bien affaiblie par les vicissitudes continuelles de ce quart de siècle. Elle a pensé à son mari, aussi. Non pas pour imiter son adoration ni sa foi, mais pour réfléchir à sa vieillesse, de dix ans plus avancée ; à ses déceptions si nombreuses depuis qu'il est arrivé en Canaan ; à ce fils aussi qu'elle lui a fait avoir par ses conseils, et qui lui paraît maintenant très suffisant pour l'accomplissement des promesses. C'est vers l'homme seulement qu'elle porte ses pensées : il n'est pas surprenant qu'elles aient pour conclusion le rire de l'incrédulité. Ce qui m'est annoncé ne s'est jamais vu. Donc cela ne se verra jamais. Combien de gens qui se croient très forts ne savent pas mieux raisonner !

Et ils n'ont pas tort, aussi longtemps qu'ils en restent au point de vue purement humain : leur seul tort, leur erreur colossale c'est précisément de n'en pas vouloir sortir. Leur impuissance consiste à ne pas savoir s'élever jusqu'aux domaines où Dieu règne. Sur ces hauteurs, l'impossible n'existe plus, ou, comme l'hôte d'Abraham s'exprime en un langage admirable : « Y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel ? » Ce qui devait le plus confondre nos calculs et notre imagination, ce que notre sagesse à nous reléguait dans le surnaturel le plus inaccessible, devient naturel pour Dieu, et naturel même pour ceux qui sont à Dieu. Ils admirent ; ils ne s'étonnent plus, comme s'il s'agissait d'opérations qu'ils n'eussent jamais attendues de lui. Ils savent qu'il lui est aisé de faire, comme en se jouant, tout ce qu'il veut, et qu'il ne connaît d'autres limites que celles de l'infini. – N'en savez-vous pas aussi quelque chose, mes jeunes amis ? Si votre âge n'est pas encore celui des longues expériences, ne vous est-il point arrivé de contempler des œuvres de Dieu, tout ensemble tellement grandioses et tellement simples, que vous en étiez confondus sans être vraiment étonnés ? Tout était merveilleux, parce que tout était divin ; et précisément pour cela

rien n'était incroyable. Vous avez souffert d'un certain péché qui s'était emparé des sources de votre vie et les empoisonnait : médisance, paresse, avarice, mensonge ? Que sais-je ? Vous aviez vaillamment lutté : en vain ; demandé des conseils, pris des résolutions : peines perdues ! Puis vous avez prié... Et voici, cette racine funeste a été arrachée ; avec elle sont tombés et l'arbre et les fruits. – Y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel ? – Vous avez pleuré ; le deuil qui s'est glissé dans tant de familles cet hiver³, s'est glissé dans la vôtre aussi ; il a étendu ses crêpes sur votre âme ; la joie s'est éteinte à votre foyer ; le murmure allait venir. Au lieu de cela, la soumission d'abord, la louange ensuite... « Il m'est bon d'avoir été affligé... » Mes amis, j'ai entendu ce soupir, qui est celui de la délivrance. J'ai essayé de le pousser moi-même. Je n'y ai pas toujours réussi ; mais quand j'y suis parvenu, ou quand j'ai vu d'autres cœurs déchirés y parvenir, j'ai mieux compris qu'il n'y a rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel.

Sara, pourquoi donc as-tu douté ? Pourquoi as-tu ri ? Tu n'as rien à répondre à cette question que l'hôte mystérieux t'adresse... Hélas ! oui, elle a trouvé une réponse, la plus mauvaise de toutes. Elle a pris peur, et elle a menti. « Je n'ai pas ri » dit-elle. Quel contraste, et comme tout est étonnant venant de la part des hommes ! Ici, devant la tente d'Abraham, la promesse, l'exaucement de prières ardentes et multipliées, les preuves les moins équivoques d'une bienveillance qui n'est point lassée. Là, dans la tente, le doute, puis l'incrédulité, enfin le mensonge. Un essai pour tromper ce Dieu qui s'est montré si fidèle ! C'est si petit, mentir ! C'est si bas ! Nous en voulons à Sara de s'être abaissée de la sorte. N'était-ce pas assez d'avoir accueilli par un rire moqueur la prophétie de l'étranger ?

Au surplus, dévoilé immédiatement, son mensonge aura servi à révéler le personnage qui venait de parler tout ensemble avec tant d'autorité et tant de bonté. Ce n'est point un passant ordinaire. Ce n'est pas un nomade

3. Hiver de 1889-90 où l'*influenza* a exercé de vrais ravages à Genève.

en quête de pâturages pour ses troupeaux. Cette connaissance certaine de l'avenir, cette promptitude infallible à lire sur les visages et jusqu'au fond des cœurs, tout cela révèle un être qui n'est pas de la terre, et Abraham peut commencer à comprendre qu'il a « logé des anges sans le savoir⁴. » Aussi prolongera-t-il le plus qu'il le pourra l'honneur d'être avec eux.

Le repas fini, les trois hommes se lèvent pour partir. Ils regardent du côté de Sodome ; c'est dans cette ville, sans doute, qu'ils veulent aller. Abraham les accompagnera. Ce n'est plus politesse seulement : c'est ardent désir de les voir, de les entendre encore. Il lui semble impossible qu'ils n'aient pas quelque chose de plus à lui dire. Car l'habitude de converser avec Dieu ou avec ses messagers augmente la faim qu'ils rassasient et la soif qu'ils désaltèrent : on n'a jamais assez de ce qu'ils donnent.

Les pressentiments du patriarche ne l'ont pas trompé : une révélation nouvelle lui était destinée. L'un des trois anges – celui que notre texte appellera désormais l'Éternel – semble animé de son côté de pensées tout analogues à celles d'Abraham. Il n'estime pas que l'entretien commencé doive être déjà brisé : si Abraham a besoin d'entendre, il a, lui, besoin de parler. Je ne sais rien de plus divinement humain que ce trait. Que de fois, anxieux de faire à un ami quelque confidence, nous hésitons, nous attendons, nous voudrions qu'il nous questionnât le premier, qu'il nous mît sur la voie de ce que nous brûlons de lui dire. Et pendant qu'il se demande s'il ne nous posera pas la question qui monte à ses lèvres, nous nous demandons si nous ne ferons pas la révélation qu'il a, plus que nul autre, le droit de connaître ? Voyez : c'est justement ce qui se passe dans l'âme de cet étranger : « Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ? » La réponse à cette interrogation muette que l'Éternel s'adresse à lui-même, c'est la communication de ses secrets au patriarche qui l'accompagne. Il sait très bien qu'aussitôt averti il se hâtera d'intercéder en faveur des

4. Hébreux 13.2

villes rebelles. Eh bien ! c'est cette intercession qu'il veut. Il lui tarde d'être l'objet de plusieurs assauts, d'entrer en lutte avec son serviteur et de se laisser vaincre par lui : c'est la gloire la plus chère à son cœur de Père. Son hésitation n'a donc duré qu'un instant. Non ; il ne cachera point à Abraham ce qu'il va faire. Trois motifs en particulier l'y décident.

L'hôte qui l'a reçu tout à l'heure devant sa tente deviendra un jour une grande nation. Avec de si hautes destinées, il a droit en quelque sorte à des confidences particulières, à un honneur exceptionnel. Il importe, de plus, qu'il se rende compte des vraies causes de la grandeur et de la décadence des peuples : la ruine de Sodome, avec l'exposé des raisons qui la produisent lui en dira plus que mainte théorie politique ou économique.

Les nations de la terre dans leur ensemble doivent être bénies en lui. Comment le seront-elles, s'il ne sait pas et s'il ne peut pas enseigner, avec une exceptionnelle autorité, à ses descendants à quelle origine se rattachent les bénédictions et les malédictions, tant individuelles que collectives ? Il a besoin que la justice de Dieu et sa sainteté lui soient très expressément révélées.

Enfin, surtout peut-être, il a été choisi de Dieu pour ordonner à ses fils et à sa maison de garder les voies de l'Éternel et de pratiquer la droiture. Comment cela se pourra-t-il s'il n'a pas, lui le tout premier, une connaissance très exacte de ces voies ? Il faudra qu'après l'avoir reçue du Seigneur, il la transmette à Ismaël, à Isaac, à ceux de leurs enfants qu'il connaîtra ; ceux-ci, à leur tour, la passeront à leurs descendants. Il faudra que les Hébreux, les Arabes eux-mêmes, quand ils contempleront les eaux paresseuses de la mer Morte, lorsqu'ils se promèneront sur ses bords désolés, soient en état d'attribuer cette dévastation à autre chose encore qu'à un phénomène naturel. Il faudra qu'ils expliquent la formation de ce lac salé par une autre influence que par l'invasissement soudain des eaux, se précipitant dans des fosses de bitume et dissolvant des rochers salins. Instruits par leur aïeul qui l'aura été par Dieu, ils feront remonter ce bouleversement naturel

à Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal. Ils se rediront de père en fils qu'une nation prospère habitait autrefois sous ces ondes qui recouvrent aujourd'hui la mort : que ses péchés ont crié vengeance jusque vers le ciel ; que longtemps l'Éternel a patienté, attendu, supporté : qu'un jour enfin ses jugements ont éclaté, en effaçant de dessous les cieux une population corrompue jusqu'à la moelle.

C'est donc toujours la mission de son peuple, en vue du salut des hommes, qui préoccupe le Dieu d'Abraham. C'est à cause de cette mission qu'il se décide à ne point cacher ce qu'il va faire. Il a entendu, dit-il, le cri de Sodome et de Gomorrhe : ainsi avait-il autrefois entendu celui du sang d'Abel⁵. Il va descendre⁶ dans cette plaine qui mérite déjà le nom de maudite. Il verra, il examinera. Si tout est bien comme le bruit en court dans les parvis célestes, il le saura. S'il en est autrement, il le saura aussi. Rien ne peut lui demeurer caché... Pas plus aujourd'hui qu'aux jours où tombèrent les cités de la plaine. Il saura, il sait, mes amis si vous tournez votre face vers lui ou contre lui. Il saura qui vous servez dans votre chambre solitaire et loin de tous les regards ; ce que vous lisez quand nul ne vous voit, ce que vous dites quand nul ne vous entend.

La tradition place l'entretien solennel qui vient de commencer, dans une gorge resserrée, à peu de distance d'Hébron ; au bout de ce passage on voit s'ouvrir subitement et presque sous ses pieds le bassin de la mer Morte, donc l'emplacement où s'étendait alors la plaine de Siddim. Il est fort possible que le patriarche ait accompagné jusque-là ses trois hôtes. La situation géographique correspond bien à la situation morale : il semble qu'au moment où il dit « Je vais descendre et je verrai, » le Seigneur embrasse d'un seul coup d'œil les cinq cités coupables, et que le regard d'Abraham s'avance sans obstacle dans la même direction. Quoi qu'il en soit, c'est maintenant que deux des anges se séparent de leur Chef ; ils vont en avant ;

5. Genèse 4.10

6. Même expression à propos de la tour de Babel ; Genèse 11.7

c'est par leurs yeux que l'Éternel verra ; par leurs mains, en quelque sorte, qu'il châtiara. Il n'entrera pas dans Sodome ; il reste avec le patriarche quelques instants, avant de « s'en aller » comme dira le verset 33 dans sa majestueuse simplicité.

Abraham a compris ce qui se préparait. Il sait comment on vit à Sodome ; son refus de rien accepter des mains du roi de cette ville a déjà prouvé qu'il n'avait pas d'illusion sur les turpitudes qui s'y commettaient. Il se rend compte qu'un châtiment épouvantable, sans pareil, est suspendu sur des milliers d'êtres vivants. Alors il pense à Lot. Il se rappelle ce neveu qu'il aime et qui lui a si peu témoigné d'amour. Il voudrait le sauver. Il a naguère combattu pour lui et il a vaincu. Ne pourrait-il pas combattre encore ? La bataille, il est vrai, sera plus rude. Point de serviteurs, point d'alliés. Une victoire à remporter non sur une confédération de rois aguerris, mais sur le Roi des rois, sur l'Éternel des armées. N'est-ce pas folie de songer seulement à pareille lutte ? Folie ? non. Car pourquoi ce Roi des rois, qui n'y était nullement tenu, m'a-t-il révélé ses secrets et dévoilé ses plans ? A quelle intention, si ce n'est pas pour me fournir une occasion magnifique d'obtenir quelque chose de sa miséricorde ? Nous nous connaissons. Il compte sur ma prière. Je compte, moi, sur sa grâce. J'ai gagné ma première palme par des armes charnelles, avec la lance et l'épée. Je gagnerai la seconde par un moyen plus puissant puisqu'il sera tout spirituel : la prière. Il ne s'agit pas de moi, d'ailleurs. Dans ce cas, je ne sais pas si j'oserais. Il s'agit de mon neveu, de « mon frère. » Bien plus : il s'agit de la gloire de mon Dieu, et c'est cela surtout qui m'importe. . .

La lutte commence. Six assauts consécutifs vont être livrés. A mesure qu'Abraham deviendra plus pressant, l'Éternel cédera, reculera, consentira. Suivons les phases de cette inconcevable et si rapide épopée.

Abraham s'est approché : on prie mal loin de Dieu, il faut venir tout près. Son premier assaut se distingue par une admirable hardiesse ; le second par une admirable humilité. Ni dans l'un ni dans l'autre Lot n'est

nommé ; les habitants de Sodome le sont à peine. Avec une foi que nous dirions marquée d'une extraordinaire habileté, si le mot n'était pas très au-dessous d'un acte aussi pur et aussi élevé, le patriarche commence par mettre l'Éternel dans ses intérêts. Son raisonnement est la simplicité même : Tu es juste ; tu es saint. C'est pour cela que tu juges toute la terre. Or, une des règles imprescriptibles de la justice, c'est de ne pas faire périr l'innocent avec le coupable. Il y a peut-être des gens honnêtes dans cette sentine où tu veux descendre. Je ne sais pas combien. Disons cinquante. Si la ville entière est détruite, ces cinquante périront avec elle. Cela peut-il s'accorder avec ta justice ? – Non ; cela ne se peut pas. Plutôt que d'écraser cinquante innocents, il vaut mieux épargner toute une ville coupable. – Dieu en convient ; Dieu promet, et dès lors une force énorme est donnée à l'intercesseur. Il est en quelque sorte maître de la situation. Car enfin, au chiffre de cinquante, cinq unités pourraient manquer, et certes il ne serait pas plus équitable d'engloutir quarante-cinq justes dans la catastrophe attirée par des milliers de pécheurs.

Ce n'est pas cependant par l'absolue correction de son raisonnement qu'Abraham poursuit sa conquête ; c'est par la réalité croissante de son humilité. Il sait comment on parle à Dieu, et que la hardiesse la plus triomphante c'est celle qui s'exprimera par la bouche du plus petit. C'est aux humbles que Dieu fait grâce ; c'est une grâce qu'Abraham implore. Or il n'est que poudre et cendre. Il le reconnaît ; il le confesse. Cela suffit pour que sa seconde requête lui soit accordée comme la première. Si quarante-cinq justes sont trouvés dans Sodome, la ville ne sera pas détruite... Et s'il en manque encore cinq?... Même promesse. Il suffira de quarante serviteurs de Dieu pour sauver toute une capitale.

Mais il faut aller plus vite. Le temps presse. Le céleste étranger veut partir. A descendre ainsi de cinq en cinq, Abraham le lassera, sans doute, et n'obtiendra point assez. Autant il continue à s'abaisser pour son compte, autant il fait monter son ambition, car elle a les autres pour objet. Il supplie

Dieu de ne pas s'irriter contre lui. reconnaissant presque qu'il le mériterait. Mais il n'en poursuit que plus énergiquement son dessein ; sa foi marche à plus grands pas... Pour trente justes, pour vingt, les mêmes raisons d'épargner ne subsisteraient-elles pas ? Autant que s'il s'en était trouvé cinquante ?... Oui, elles subsisteraient, et pour ces trente, pour ces vingt, l'Éternel promet qu'il aura pitié.

Un dernier assaut enfin. Abraham sent qu'il faut que ce soit le dernier ; il a la conscience de la justice comme il a celle de la miséricorde ; il comprend qu'il y a une limite où il faut s'arrêter. Cette limite ne saurait être vingt ; elle peut être dix. A ce taux, pour les cinq villes de la plaine, ce serait deux justes par ville. Dès lors, Lot y sera compris avec sa femme ; peut-être avec ses filles, peut-être avec ses gendres ; et comment quatre païens n'auraient-ils pas été gagnés par son exemple ou par le souvenir de Melchisédec ?... C'est impossible, il y aura bien dix justes, et mon neveu sera sauvé... « Que le Seigneur ne s'irrite point et je ne parlerai plus que cette fois. Peut-être s'y trouvera-t-il dix justes. »

Le Seigneur cède ; il condescend ; il s'engage ; à cause de dix justes il épargnera. Puis il s'en va ; il avait achevé de parler.

Abraham aussi se retire. Il n'insiste pas. Aussi fidèle quand il se tait que lorsqu'il intercède, il a montré à toutes les générations à venir les conditions de la vraie prière. Jacob, son petit-fils, n'a pas lutté plus ardemment ni plus victorieusement à Péniel. Le patriarche retourne seul dans sa demeure. Nul ne vient à sa rencontre : ni le roi de Sodome pour lui offrir quelque butin pris sur l'ennemi ; ni le roi de Salem pour lui donner sa bénédiction. Des pensées inquiètes, sombres, passent probablement par son cœur aimant. Le chiffre auquel il a dû s'arrêter n'entraîne pas nécessairement le salut de Lot et des siens. Et pourtant, même si Sodome doit périr, n'y a-t-il pas, dans l'inépuisable bonté du Seigneur, assez de ressources pour le sauver ? N'importe comment. Abraham a du moins appris à ne plus proposer à Dieu ses propres plans. Et dans sa victorieuse humilité, il nous a bien fait



comprendre que la prière est « le bras qui remue le levier qui remue le monde. »

Sodome

Genèse 19.1-29

[Souvenez-vous de la femme de Lot.](#)

(Luc 17.32)

Pendant que le patriarche retournait vers son campement, deux anges, ses hôtes de tout à l'heure, continuaient leur route du côté de Sodome. Ils semblent s'y être rendus d'une façon toute naturelle. Partis de la tente d'Abraham vers une ou deux heures de l'après-midi, ils arrivent à Sodome sur le soir ; une marche ordinaire leur aura suffi.

Lot vit toujours dans cette ville. Délivré par son oncle des mains de Kédor-Laomer, il a repris son existence riche et malheureuse. Ses protestations contre les pécheurs qui l'entouraient n'ont pas produit plus d'effet qu'au premier jour, car il a continué à participer aux avantages que leur capitale lui offrait. Il continuait donc, comme nous l'avons déjà dit, à « affliger tous les jours son âme. » Mais nous ne voyons pas que cette affliction ait amené chez un seul habitant les larmes de la repentance, ni que cette parole ait obtenu la moindre conversion. Dix justes auraient suffi pour que Sodome fût épargnée : ces dix justes ne s'y trouvent pas. Car enfin

la femme de Lot mérite à peine ce titre : ses regrets d'une aisance perdue l'emporteront sur l'obéissance. Ses filles ne le méritent pas ; ses gendres pas davantage ; ni ses fils, car d'après le verset douzième il paraît en avoir eu. Et lui ? Possède-t-il comme son oncle la vraie justice, celle de la foi ? A peine pouvons-nous le conclure du témoignage que l'apôtre Pierre lui rend¹. Ce que nous ne savons que trop, c'est que, pendant un séjour de plus de vingt ans, d'abord aux environs de Sodome, puis dans la ville elle-même, il n'a pas gagné un seul païen au service de son Dieu. Quel ministère ! Et pourtant il avait prêché. Seulement la conduite n'appuyait pas la parole. S'il disait aux gens, avec une conviction peut-être très sincère, de ne pas se laisser prendre aux séductions des richesses, il était trop facile de lui répondre que lui-même n'y avait point résisté, et la prédication demeurait sans effet.

Il me souvient à ce propos d'un des étonnements de ma jeunesse. Un homme de goût et d'esprit allait souvent entendre, le dimanche, un orateur qu'il appréciait fort et que je trouvais, moi, très ennuyeux. – Veux-tu savoir, me dit-il un jour, pourquoi je choisis ses sermons de préférence à d'autres ? Il me semble y entendre constamment cette phrase : Faites ce que je dis très mal, mais ce que je fais très bien. – Ce jugement m'est souvent revenu à l'esprit, et je pense qu'il aurait dû être retourné à l'égard de Lot. Il disait, je veux le croire, très bien ; mais, sans cesser d'être honnête homme, il faisait très mal. Tant qu'il restait dans Sodome, toutes ses leçons étaient stériles.

Au reste, nous avons déjà esquissé ce caractère, dont le trait fondamental est précisément de n'en point avoir. N'y revenons pas.

Hospitalier de même que son oncle, Lot a reçu chez lui les deux voyageurs que le soir lui amenait. Il a exercé sur eux une sorte de contrainte, justifiée autant par sa bonté naturelle que par l'abominable réputation de ses voisins. Il n'avait que trop de raisons de les craindre. La nuit commence à peine, que le péché des habitants de Sodome éclate dans toute son hor-

1. 2 Pierre 2.6

reur. Il n'y a donc plus à hésiter. L'iniquité de cette population est arrivée à son comble. Seule une destruction totale peut répondre aujourd'hui aux exigences de la justice de Dieu. Ce n'est pas en vain, toutefois, qu'Abraham a intercédé. Le nom qu'il n'a point prononcé dans sa prière, mais qui l'animait d'un bout à l'autre, le nom de Lot a frappé avec les requêtes du croyant le cœur de l'Éternel. Grâce à la foi de l'oncle, le neveu sera épargné, quoique à peu près malgré lui.

Un dernier appel a retenti. Les coquins infâmes qui voulaient trahir l'hospitalité ont été frappés d'aveuglement. N'est-ce donc pas un avertissement du Dieu qu'ils ont méconnu ? Ne comprendront-ils pas ? Cette brusque cécité ne va-t-elle pas ouvrir l'œil de leur conscience ? Non ; rien ne s'ouvre ; rien ne se remue dans ces cœurs endurcis. Le châtiment va commencer. A la simplicité même des moyens employés pour le préparer et pour le raconter, on peut deviner qu'il sera épouvantable. C'est ainsi que la Bible écrit et peint. Pas une remarque à côté du récit ; pas une exclamation ; pas un coup de pinceau plus fort qu'un autre ; et tout cela vous saisit à vous faire frissonner. . . Le soleil vient de se coucher comme à l'ordinaire ; on n'a point observé de signes précurseurs d'une catastrophe. La ville s'est endormie ; les rôdeurs de nuit ont continué leurs promenades et leurs orgies, ni plus ni moins qu'à l'habitude. Qui donc soupçonne que les heures de Sodome sont comptées ? Les astres n'ont point annoncé de mort ; ils brillent au firmament comme ils y brillaient hier.

Maintenant l'aube va venir. Une clarté grisâtre se dessine à l'horizon. La plaine, dans une heure, sera tout éveillée. Les oiseaux se mettent à chanter sous le feuillage ; les hommes, bientôt, se rendront à leurs affaires, termineront les ventes et les achats commencés la veille. Mais les hôtes de Lot sont à l'œuvre. Pendant que la nuit s'achève, ils ont averti l'Hébreu de faire sortir au plus tôt de la ville tout ce qui lui appartient, parce qu'il vont la détruire : l'Éternel les a envoyés pour cela.

Lot ajoute foi à leur parole. Il s'efforce de décider ses gendres à fuir avec

lui. Il n'y parvient point : soit que la terreur l'ait rendu ridicule, ou qu'il ne soit pas encore pleinement convaincu, il leur fait l'effet de plaisanter. Ils ne bougent point. Et lui-même ? Oh ! il veut bien partir, il ne résiste pas, il ne conteste pas ; seulement, il tarde. Que voulez-vous ? Il a de la peine à se décider. Il lui en coûte de quitter cette capitale où son âme s'affligeait tous les jours, c'est vrai, mais où la vie, après tout, lui avait offert bien des douceurs. Il attend, il regarde, il écoute... Est-ce bien sûr que tout soit fini ? Perdu dès à présent ?... Les anges qui l'ont averti une première fois reviennent à la charge ; ils insistent ; ils pressent : Sors ! Lève-toi ! Prends ce qui t'appartient, de peur que tu ne périsses ! Ce n'est pas encore assez. Alors ces deux messagers, qui sont ceux du salut avant d'être ceux de la ruine, ne se contentent plus de parler. Ils saisissent Lot par la main ; ils l'emmènent ; ils lui font violence pour qu'il ne périsse pas. Sauve-toi donc, Lot ! Sauve-toi ! Il y va de ta vie ; marche sans un arrêt, sans un regard en arrière, jusqu'à ce que tu sois sorti de ce territoire de mort. Cours jusqu'à la montagne. Une seule minute suffirait pour te consumer, toi et tous les tiens.

Il faut quelquefois, mes amis, que Dieu nous fasse violence pour nous sauver. Nous nous endormions dans quelque bien-être, qui n'était pas loin de ressembler à celui que Lot goûtait dans Sodome. Notre âme ne priait plus. Les avertissements frappaient nos oreilles sans descendre jusqu'à la conscience. Une fois, deux fois, vingt fois Dieu avait appelé. Mais nous avions répondu comme on le fait quand on n'obéit pas. Il nous a saisis par le bras, alors. Quelquefois, il nous a repris un des nôtres. un des êtres les plus chéris, un morceau tout palpitant de notre cœur. Parce qu'il ne nous aimait pas ? Oh ! non ; mais par ce que cette blessure saignante était nécessaire pour nous réveiller et pour nous arracher à la mort. Ne murmurez pas, mes amis, si vous passez par cette voie douloureuse. N'accusez pas Dieu de vous abandonner ; c'est à ce moment qu'il est le plus près de vous.

Lot est enfin dehors. Avant de laisser aller l'ange qui l'a poussé jusqu'ici, il prie. Avec beaucoup d'ardeur ; c'est une supplication presque aussi ins-

tante que celle d'Abraham quand, hier encore, il luttait avec Dieu. Quelle différence pourtant ! Abraham priait pour les autres, pour des gens qui ne lui étaient rien et dont il n'avait que du mal à attendre. Lot intercède pour lui, pour lui seul. Il ne nomme ni sa femme, ni ses filles, ni ses gendres qu'il vient de quitter, ni un seul de ses voisins, personne. Rien que lui. « Je ne puis, pas me sauver à la montagne avant que le désastre m'atteigne ; je périrai. Cette ville est assez proche pour que je m'y réfugie... Oh ! que je puisse m'y sauver... Que mon âme vive ! » Moi, toujours moi. Il y a bien de la crainte et bien de l'égoïsme dans cette requête. Ne vous y manque-t-il pas un peu de charité ? Telle qu'elle est, au reste, elle est exaucée. Lot peut, au lieu de s'enfuir jusqu'à la montagne, s'arrêter dans la petite ville de Tsoar : il y entre au moment où le soleil se lève. Alors seulement, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, les mains de l'Éternel deviennent libres : il peut frapper, et il frappe.

Je ne sais, à part le déluge et la dispersion des peuples, aucun châtiment aussi directement divin que celui-là. L'intervention humaine y est nulle. Dieu n'a pas soulevé contre Sodome et les villes alliées des ennemis du dehors ; une fois il avait employé ce moyen par les mains de Kédor Laomer : au point de vue de la conversion le résultat avait été nul. Il ne déchaîne pas une émeute, une révolution qui aurait tout renversé et n'aurait rien changé. Non ; le fléau descend du ciel et, suivant l'expression mystérieuse et singulièrement énergique que notre texte emploie : « L'Éternel fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Éternel. » C'est Dieu qui veut ; c'est Dieu qui exécute ; il n'a pas voulu se servir de la main des hommes. Une pluie tombe, comme au déluge ; mais quelle pluie ! Du soufre, du feu se croisant et se heurtant dans l'espace, empoisonnant l'atmosphère. L'air n'est plus respirable. Ce n'est plus de l'air ; c'est un gaz mortel, c'est l'asphyxie étouffant les hommes, et les bêtes, et les plantes ; c'est l'incendie dévorant les cadavres et calcinant les maisons ; c'est un embrasement général, une mer de feu alimentée par ces puits d'asphalte

où les rois du midi s'étaient flattés jadis de voir périr leurs adversaires. Si, comme il est probable, beaucoup de maisons étaient cimentées avec du bitume, ainsi que l'avaient été les pierres de la tour de Babel, on comprend que la conflagration s'est produite avec une rapidité extraordinaire, et que la pluie d'éclairs, tombant du ciel en même temps que le soufre, n'eût pas à durer longtemps pour que son œuvre fût achevée.

La combustion du naphte souterrain, du pétrole peut-être, eut pour conséquence certaine une dépression considérable du sol. Dès lors les eaux du lac, retenues précédemment par un rivage plus ou moins élevé, se précipitèrent fort avant dans les terres. Elles y heurtèrent soit des roches salines, soit des masses bitumineuses qui n'avaient pas été consommées ; elles eurent vite fait de dissoudre jusqu'à saturation tout ce qui pouvait être dissous². Ces circonstances expliquent aisément et l'apparence désolée des bords de la mer Morte, et la composition chimique extraordinaire et le goût particulièrement repoussant de ses eaux. Je me souviendrai toujours de la saveur détestable que je leur trouvai, quand j'essayai de les goûter à une petite fiole que mon vénéré professeur, M. le D^r Segond, avait rapportée de son voyage en Palestine. « Je goûte cette eau, écrit M. Félix Bovet, et je lui trouve une saveur encore beaucoup plus salée que je ne le supposais. Pour en avoir mis dans la bouche une gorgée que l'on rejette immédiatement, on sent longtemps encore un goût de nitre insupportable. Quand on y a trempé les mains, on ne parvient pas à les essuyer entièrement, et la peau continue à être affectée d'une sensation astringente fort désagréable³. »

N'insistons pas, au reste, sur les caractères propres de cette mer et de ses environs. Une description complète ne rentrerait que fort indirectement dans le cadre d'une histoire d'Abraham ; on la trouve d'ailleurs

2. L'hydrographie de la mer Morte confirme cette hypothèse. Elle nous montre dans le bassin du nord une profondeur qui atteint 1 300 pieds, tandis que celui du sud remonte jusqu'à 13 pieds seulement et devient parfois guéable. Preuve qu'il n'est point de la même formation que le précédent.

3. Voyage en Terre-Sainte, p. 29.

dans nombre de récits de voyage en Palestine. Bornons-nous à rappeler les souvenirs profonds laissés dans l'histoire par la catastrophe presque sans exemple dont les villes de la plaine ont été les victimes. Nous en retrouvons les traces dans la loi, dans les prophètes et dans l'Évangile avec une abondance dans les expressions, une insistance dans les avertissements que nous notons à peine à propos du déluge. Parlant d'un homme qui veut suivre les penchants de son cœur plutôt que la loi de l'Éternel, Moïse compare le châtement qui l'attend au bouleversement de Sodome et de Gomorrhe, d'Adma et de Tséboïm que Dieu détruisit dans sa colère⁴. Ésaïe prophétise à Babylone, « l'ornement des royaumes, la fière parure des Chaldéens » qu'elle sera « comme Sodome et Gomorrhe que Dieu détruisit⁵. » Et pour montrer à quel abaissement Capernaüm est tombée par son incrédulité en face du Fils de l'homme, Jésus ne veut la comparer qu'à Sodome, en déclarant que celle-ci sera traitée avec moins de rigueur au jour du jugement⁶. En dehors de l'Écriture sainte, les auteurs profanes renferment aussi plus d'une allusion à l'embrasement de cette capitale⁷. Et certes, il n'est pas étonnant que la mémoire de ce châtement divin se soit transmis de génération en génération. Toute la contrée, c'est-à-dire la région méridionale de la Palestine, est devenue bien vite une leçon aussi permanente que solennelle pour les voyageurs appelés à la traverser. Du haut de leurs dromadaires, les marchands qui se rendaient de Mésopotamie en Egypte pour y chercher du blé, trouvèrent, dès l'année suivante, au lieu d'une plaine fertile et de cités enrichies, une morne étendue d'eau salée d'où la vie s'était retirée. Sur les rives, même règne de la mort. Les oiseaux n'y chantaient plus ; les fleurs n'y répandaient plus leur parfum. Ils essayèrent de s'arrêter, d'examiner et de chercher quelques restes des villes disparues. Rien ! Tandis qu'ils se

4. Deutéronome 29.23

5. Esaïe 13.19

6. Matthieu 11.23

7. Tacite en fait mention au livre IV de ses histoires, chap. 7, quand il signale, vers l'embouchure du Jourdain, « des plaines qu'on dit avoir été autrefois fertiles et peuplées de villes considérables, mais que la foudre aurait embrasées. » Comparez aussi sur tout ce récit : Josèphe, Antiq. I. ch. X.

demandaient ce qu'elles étaient devenues, ils sentirent leurs vêtements se couvrir de sel et de soufre. Les vapeurs qui s'élevaient de la plaine liquide étaient imprégnées de bitume. Ils se hâtèrent de passer. Quand ils revinrent des bords du Nil, c'était plus lugubre encore. Et d'année en année, de siècle en siècle, leurs descendants ont redit à leur manière que le Dieu d'Abraham est aussi un feu consumant !

Hâtons-nous de retourner auprès de Lot, et terminons son histoire.

Quand les fugitifs arrivent à Tsoar, il n'y sont pas au complet. La femme du patriarche est demeurée en arrière. Plus mondaine que lui, elle a regretté plus que lui sa maison de Sodome, les richesses et le bien-être qu'elle y laissait⁸. Le bruit épouvantable qui vient d'éclater lui inspire un irrésistible désir de voir si tout est perdu. Ce ne sera qu'un regard, le dernier... Oui, ce fut le dernier, en effet. Il ne fallut qu'un instant pour que la destruction l'atteignît. Le salut était dans une fuite précipitée et continue. Une seconde d'arrêt, c'est la mort. Elle n'a pas le temps de pleurer ses biens et son confort. La pluie ardente l'environne ; l'air la tue ; suffoquée, étouffée, entourée de cendres brûlantes, elle est bientôt elle-même transformée en cendres sans pouvoir tomber. Le naphte enflammé tombe sur elle, la consume sans la détruire, s'incruste en quelque sorte dans ses membres, dessine son corps en le grandissant d'une façon étrange : ce n'est plus la femme de Lot, c'est une statue de sel.

Josèphe nous dit qu'on la montrait encore de son temps, et qu'il l'a vue. Le roc qu'on affirme aujourd'hui être le reste pétrifié de cette infortunée dépasse de beaucoup la taille humaine, et nous avons de bonnes raisons de croire que la légende seule a marqué ce monument, non l'histoire. Ce qui demeure, c'est le souvenir de cette mort, dont la pareille se trouve à peine dans les débris humains d'Herculanum et de Pompéi ; c'est l'avertissement

8. D'après la parole de Jésus, Luc 7.31-33 l'attachement aux biens de la terre causa, plus encore que la curiosité, la mort de la femme de Lot.

qui s'échappe de ces quelques lignes écrites comme avec le feu dans le livre de nos révélations ; c'est la preuve nouvelle des pièges que l'amour du monde enferme dans ses plus riantes fleurs ; c'est la démonstration qu'il n'y a pas de petits péchés et qu'il suffit de tourner la tête lorsque Dieu avait dit : Tu ne la tourneras pas, pour être englouti dans une catastrophe dont rien ne peut délivrer... Souvenez-vous de la femme de Lot !

Souvenons-nous aussi d'Abraham. Sa pensée éclairera, pour finir, la scène sombre que nous venons de contempler. Il s'est levé de bon matin. Inquiet et comme ne pouvant tenir en place, il est retourné au lieu où, la veille, il a lutté avec l'Éternel. Il porte ses regards sur la vallée, si riche il y a quelques heures. Ce n'est plus à présent qu'une fournaise, dont la fumée obscurcit l'atmosphère. Il est certain maintenant que dix justes ne se sont pas trouvés dans Sodome !

Lot a-t-il donc péri ? Bien que nulle réponse directe ne paraisse avoir été donnée au patriarche lui-même, il y en a une écrite pour nous dans le texte sacré, et elle nous redit ce qui se cachait hier dans l'intercession d'Abraham. « Dieu, lisons-nous, se souvint de lui, et il fit échapper Lot du milieu du désastre. » Si la requête de son serviteur a exercé sur lui une pareille influence, ne craignez pas : il aura bien trouvé moyen de le lui faire savoir. Il ne lui aura pas laissé croire que cette fumée épaisse s'élevait d'un bûcher où Lot aurait été consumé. Même sans envoyer de nouveau un ange auprès de lui, il lui aura dit, comme plus tard à un centenaire païen : « Tes prières sont montées devant Dieu, et il s'en est souvenu⁹. »

9. Actes 10.4

Deux frères

Genèse 21

Abraham eut deux fils : un de la femme
esclave, et un de la femme libre.

(Galates 4.22)

Abraham paraît avoir quitté la chênaie de Mamré fort peu de temps après la destruction de Sodome. Il se peut que l'épuisement des pâturages ait fini par rendre ce départ obligatoire. Il est possible aussi qu'une famine l'ait, pour la seconde fois, engagé à s'en aller. Je ne suis pas éloigné de croire qu'à ces deux raisons il s'en est joint une troisième, touchant de plus près à l'âme du patriarche. Ne dirait-on pas qu'il ne se sent plus la force de demeurer dans un voisinage qui lui rappelle tout ensemble des péchés affreux et un affreux châtement ? Tant qu'il a pu penser que Lot aurait besoin de lui, il est resté à portée, prêta répondre au premier appel. Mais aujourd'hui, quel appel viendrait de ce fugitif, dont Abraham ne sait probablement pas la retraite ? C'est assez, maintenant. Il monte de la plaine embrasée je ne sais quelle odeur écœurante de mort : partons. Ceux qui ont souffert comprendront aisément le patriarche. Si l'on aime quelquefois

à prolonger son séjour dans un lieu où l'on a pleuré, souvent aussi l'on a besoin d'en sortir quand aucun devoir n'y retient plus, et qu'une amertume particulière y gâte les plus doux souvenirs. C'est aujourd'hui le cas pour Abraham. Il quitte son campement et, s'avançant du côté du midi, il s'établit entre Kadès et Schur¹. Étrange vicissitude : c'est en partie le même chemin qu'a suivi Agar, lorsqu'elle fuyait devant sa maîtresse. A ce moment, elle a rencontré « le vivant qui la voyait : » aujourd'hui, Abraham ne jouit pas de cette rencontre.

Rien ne nous dit, il est vrai, qu'il l'ait particulièrement cherchée. Pour des motifs qui ne nous sont pas exposés, il fait un séjour à Guérar, localité de la Philistie où régnait alors un prince nommé Abimélec. Que de fois, plus tard, nous retrouvons le peuple hébreu en contact avec les Philistins, et presque toujours ce contact est sanglant. A l'époque où nous sommes arrivés, cette tribu ne déploie point encore les qualités guerrières qu'elle manifesta plus tard : on la dirait presque apparentée avec les Sémites qui viennent lui demander accueil.

C'est dans ce milieu, relativement pacifique, et moins dangereux après tout que l'Égypte ne l'avait été, vingt-quatre ans auparavant, qu'Abraham se laisse entraîner, pour la seconde fois, d'une part à une de ces demi-vérités qui sont les plus funestes mensonges, de l'autre, vis-à-vis de sa femme, à une lâcheté d'autant plus coupable qu'elle constitue une récidive et que les excuses lui font plus complètement défaut. On à peine à comprendre, vraiment, que cela soit possible. On a beau avoir une certaine expérience du cœur humain, de ses ruses, de son cruel égoïsme, on se dit qu'une chose pareille ne devait pas se produire et qu'il était facile de l'éviter. Pour la seconde fois. Abraham fait passer Sara pour sa sœur. Pour la seconde fois, il prend la mesure la plus propre à la faire conduire dans le harem d'un prince païen – ce qui se passe en effet. Et cela, après que toute hésitation a cessé quant à la personne qui serait la mère du véritable

1. Voir Genèse 20.1

héritier. Quelques mois seulement encore, Sara mettra au monde Isaac ; les vingt-cinq années d'attente recevront leur récompense : et c'est au moment d'y toucher qu'Abraham, le héros de la foi, le croyant justifié, s'expose à tout compromettre par une impardonnable fausseté !

Impardonnable, dites-vous ? Ce n'est pas l'avis de l'Écriture. En constatant, pour la seconde fois aussi, et son entière véracité et la sûreté parfaite avec laquelle elle peint les portraits de ses grands hommes, sans craindre que les taches de leur vie ternissent la sainteté de Dieu, nous reconnâtrons qu'elle juge le mal sans écraser le pécheur. Elle sait ce que nous ignorons. Elle a vu au péché du patriarche des explications qui, sans l'excuser, le présentent sous un jour moins abominable que nous ne l'aurions d'emblée décidé. Elle admet que sa foi s'est obscurcie ; elle ne nous dit pas qu'elle soit morte. Abraham, sans doute, se souvient. Les choses, à la cour de Pharaon, s'étaient fort bien passées. Non seulement Sara s'était vue merveilleusement gardée, mais lui-même, son mari, avait reçu des présents très appréciables. Le Dieu qui a tout arrangé dans une première occurrence ne saura-t-il pas faire de même en celle-ci ? D'autant plus que des promesses très spéciales visent maintenant Sara en personne ; l'Éternel s'est engagé vis-à-vis d'elle dans les termes les plus précis... La foi d'Abraham lui ordonne de croire qu'il ne peut rien arriver à sa compagne, quels que soient d'ailleurs les périls auxquels il l'exposera.

Aberration, égarement de la conscience ? Ah ! je crois bien. Mais ce n'est pas seulement à Guérar qu'on a vu des croyants abuser de leur foi, au point de s'en servir pour tenter Dieu. Veuillez observer, mes amis, que nous sommes, nous, presque au bout de l'histoire de la foi. Abraham était au début. Notre apprentissage des voies de Dieu est bien avancé, quoiqu'il se doive continuer jusqu'à la fin des temps. Le sien commençait. Si nul de nous ne peut affirmer qu'à la place de notre héros il eût mieux agi, qui ne sent qu'Abraham, aujourd'hui, éclairé des lumières qui nous inondent, n'eût pas commis nos lâchetés ni toléré nos souillures ?

Je ne dis pas cela pour appeler vertu ce qui fut un péché, un grand péché. Je cherche seulement à demeurer dans la vérité et dans l'équité. Or, après avoir constaté que la foi du mari de Sara s'est de nouveau dévoyée, je suis obligé de convenir qu'elle n'a pas cessé d'être de la foi, aux yeux de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Qu'est-ce que Dieu dit de lui ? Le présente-t-il comme un renégat ? Vraiment non : il le présente comme un prophète². Jamais encore il ne lui avait donné ce titre. En le lui conférant aujourd'hui, il lui en impose aussi les fonctions. Il le charge de prier pour Abimélec, et il fait dépendre en quelque sorte la vie du monarque des prières du patriarche...

Vous n'avez pas besoin de me dire que cela vous étonne. J'en étais sûr ; et moi aussi je suis étonné. Voulez-vous pourtant que nous examinions avant de nous scandaliser ? C'est si facile de crier, sans savoir pourquoi l'on crie.

Pour qui Abraham avait-il tenu Abimélec ? Pour un prince de peu de vertu évidemment. Qu'avait-il fait, lui, le témoin du vrai Dieu, en faveur de l'âme de ce païen ? Juste ce qu'il fallait pour l'enfoncer dans la perdition. Et vous croyez qu'il n'a plus, maintenant que son mensonge est découvert, qu'à reprendre tranquillement le chemin de ses anciens pâturages ? Non pas. Il a fait un très grand tort au roi de Guézar. C'est bien le moins qu'il travaille à son salut ; c'est une intercession aussi nécessaire que celle qu'il faisait l'autre jour pour Sodome. Et si des requêtes de cette sorte l'abaissent, l'humilient, tant mieux ! S'il se rend compte – car sa conscience, étourdie un moment, n'est point cautérisée – qu'il ne saurait prier pour Abimélec avant d'avoir demandé pardon pour son propre péché, tant mieux encore ! C'est par cette voie de la repentance qu'il reprendra la force perdue. Celui qui a menti rentrera dans le chemin de la vérité. Savez-vous, d'ailleurs, combien de temps sa prière a duré ? Êtes-vous surs que Dieu ne l'ait pas tenu en suspens, le contraignant à prolonger la lutte, à pleurer, à attendre, bien plus

2. Genèse 20.7

longtemps qu'il n'avait fait là-bas, dans cette gorge de la montagne où, si vite, il avait consenti à réduire jusqu'à dix le nombre des justes nécessaires pour sauver Sodome. Ah ! la prière a des mystères profonds, et ceux-là seuls qui y sont descendus comprennent un peu la leçon divine que reçut Abraham quand il fut appelé à prier pour Abimélec.

Son intercession fut exaucée. Le prince philistin, délivré de ses justes inquiétudes, ne se contente pas de rendre Sara à son mari. Il la fait accompagner de présents qui ressemblent fort à ceux que Pharaon avait donnés dans la même occasion. Il paraît, au reste, moins désireux de tancer son visiteur hébreu comme il le méritait, que jaloux de s'assurer ses bonnes grâces. Il veut se faire un ami d'un homme dont la prière est si puissante ; et qui nous prouvera qu'il eût tort ? Ce qui ne nous interdit point d'avouer que les paroles du païen, celles au moins que nous connaissons, ont été plus nobles que celle du croyant. La paix fut faite entre eux à ce moment ; nous ne voyons pas qu'elle ait été troublée, et nous pensons que dès lors Abraham s'établit pour un temps à Beer-Schéba, où nous le retrouvons à la fin du chapitre vingt et unième.

C'est là, très probablement, que s'est passé l'événement de famille attendu depuis un quart de siècle : la naissance du fils de Sara. « L'Éternel, écrit notre texte, se souvint de ce qu'il avait dit à Sara. » Plus littéralement : L'Éternel visita Sara. Saintes et touchantes visites de notre Dieu. Il en a fait une à Abraham, devant sa tente, sous les chênes de Mamré, et il l'a trouvé fidèle autant qu'hospitalier. Il en a fait une à Sodome et il l'a trouvée corrompue. Il en fait une maintenant à Sara : ce n'est ni pour l'éprouver ni pour la châtier ; c'est pour la bénir. L'enfant annoncé est enfin serré dans les bras de son heureuse mère. Des chants retentissent au foyer du patriarche ; ce sont les avant-coureurs des cantiques des anges ; l'aube du jour de Noël se dessine au sein des ténèbres de Canaan.

Certes, Abraham n'hésite point sur le nom à donner à son fils : il l'appelle Isaac – proprement *il rira*, et par conséquent *le rire* – afin de rappeler d'âge en âge le rire d'adoration et de foi avec lequel, un an auparavant, son cœur avait salué sa venue. Et le choix même de ce nom qu'est-il autre chose qu'un acte d'obéissance ? N'est-ce pas Dieu qui l'avait désigné, comme il désigne, à l'entrée des temps évangéliques, les noms de Jésus et de Jean le Précurseur ?

Au reste, le rire du père devient cette fois le rire de la mère. Sara ne doute plus, ne raille plus, ne ment plus. Elle commence, à son tour, à rire en adorant et en bénissant. L'arrivée d'un enfant change tant de choses à la maison et tant de sentiments dans le cœur ! Il y a des parents que cette grâce immense amène à la foi. Sara n'était pas une incroyante ; mais elle n'a jamais cru comme aujourd'hui. Elle dépasse maintenant dans ses pensées les limites du camp de son mari. Elle comprend que la grande nouvelle de la naissance de son fils va se répandre dans tous les environs et plus loin encore. On rira dans bien des tentes et dans bien des maisons, quand on saura qu'elle est devenue mère. Au début, peut-être, ces sourires seront pareils au sien quand elle douta de la parole des trois messagers. Et puis, ils se transformeront, comme le sien s'est transformé ; et ils se changeront en chants de louanges. – La série des brèves exclamations par lesquelles Sara exprime maintenant son bonheur revêt une forme poétique dont nous retrouverons l'écho dans le cantique d'Anne, la mère de Samuel, en partie aussi dans le magnificat de Marie. Cela n'est pas pour nous étonner, et ce serait bien plutôt l'absence de poésie qui nous surprendrait, à supposer que cela fût possible en un pareil moment. Un premier enfant ! Un enfant attendu pendant un quart de siècle ! Mais si le sentiment poétique disparaissait de la terre, c'est à ce foyer qu'il irait se réfugier, car c'est là que nous verrions le nouveau-né

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toute part sa jeunesse à la vie

Et sa bouche aux baisers.

Poésie vraie, au reste, parce qu'elle est jointe à l'obéissance, nous ne devons pas nous lasser de le répéter. Abraham, tout en se réjouissant, reste fidèle aux ordres de Dieu. Il circoncit Isaac comme il avait circoncis Ismaël : le signe de l'alliance pourrait-il manquer à celui qui en est, humainement, le garant ? Puis quelques années se passent ; deux au minimum, si nous en croyons les habitudes arabes réglées par le Coran. Rien ne nous est raconté de ces deux ans. S'il est vrai qu'on est d'autant plus heureux qu'on est moins noté dans l'histoire, nous nous représenterons que le bonheur a été grand sous la tente du patriarche. Ce sont de ces moments de choix qui ne se racontent pas, et que ceux-là seuls comprennent qui ont eu le privilège insigne de les goûter.

Ceux-là savent aussi qu'ils ne durent pas longtemps. Un père me le disait naguère : « Nous étions si complètement dans la joie, que nous commencions à trouver, ma femme et moi, que ce n'était plus normal pour des enfants des hommes. Il me semblait que nous avions plus que notre part. » Peu de semaines après, il perdait son fils aîné. – Ce n'est pas la mort qui entre chez Abraham, c'est la discorde ; elle est quelquefois pire. Voyons dans quelles circonstances.

Donc, deux ans au moins se sont écoulés ; trois peut-être. Isaac commence à comprendre ce qui se dit autour de lui. Souvent la tête blanchie du père s'est penchée avec un amour indicible vers la petite figure de l'enfant, et sa bouche a murmuré à son oreille le premier nom qu'il devait connaître ; celui de Jéhovah. Il a entendu les accents de la louange et de la prière, des psaumes anticipés dans lesquels le vieux prophète chantait doucement : « Mon âme ! bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ! » Isaac, malheureusement, a entendu aussi autre chose, et s'il n'a pas compris tout de suite, sa mère a compris pour lui et s'est fâchée ; il a entendu les moqueries de son aîné.

Car Ismaël était là, vous savez. Agé de quatorze ans à la naissance d'Isaac, il en avait alors pour le moins seize, peut-être dix-sept. Depuis que son jeune frère emplissait la maison de ses cris, de sa présence, de son encombrante petite personne, il n'avait pas pu se cacher que sa position à lui changeait presque du tout au tout. Il s'était habitué à se considérer comme l'unique héritier d'Abraham et de ses promesses, comme le chef incontesté de cette famille sémite à qui les Cananéens témoignaient une si grande déférence. Mais le voilà soudain relégué au second rang, effacé, écarté, et pourquoi ? devant qui ? Devant une petite créature qui peut être fort gracieuse, mais qui n'est pourtant qu'un bébé ! Abraham le laisse voir de la façon la moins équivoque : c'est ce second enfant qui est son fils ; Ismaël est devenu beaucoup plus le fils d'Agar que celui d'Abraham. Certes, il eût fallu posséder une nature singulièrement humble et patiente pour accepter sans mot dire une telle déconvenue. Or ni la patience ni l'humilité ne sont le fait d'Ismaël. « Ane sauvage » dès les premières années de sa jeunesse, il était prêt aussi à lever la main contre tous. Rappelez-vous la prophétie prononcée à son sujet³. En attendant qu'il osât se livrer à des voies de fait, il s'abandonnait à des railleries, au rire. – car il semble que tout le monde ait ri à l'occasion d'Isaac. Mais le rire d'Ismaël sonne faux. C'est celui de la jalousie. Destiné à cacher la déception ressentie, il devient une arme acérée. Il blesse d'abord la mère, plus habile que tout autre à surprendre la moindre plaisanterie dirigée contre son bien-aimé ; ensuite l'enfant lui-même, le petit garçon, qui aura commencé par rire aussi, comme l'aîné, et qui aura fini par pleurer. N'est-ce pas là ce qu'entend saint Paul quand il écrit aux Galates que « celui qui était né selon la chair *persécutait* celui qui était né selon l'esprit⁴. » Persécutait, vous avez bien lu. Il y a telle moquerie infiniment plus difficile à supporter que des coups. Et quand vous criblez d'épigrammes un frère, une sœur, un camarade plus faible que vous, et que vous essayez de vous justifier en prétendant que c'est pour

3. Genèse 16.12

4. Galates 4.29

vous amuser, vous oubliez que c'est un amusement cruel, dont le vrai nom est persécution.

Soyons, au reste, équitables. La position d'Ismaël avait ses épines. Pour jouir paisiblement du bonheur d'un autre, cet autre fût-il un membre de votre propre famille, et même un charmant enfant, qui vous ravit beaucoup de caresses et beaucoup de privilèges, il faut avoir déjà fait plus d'un pas dans la route du renoncement. Ismaël n'y était pas très avancé. L'êtes-vous beaucoup plus que lui ? Si votre conscience dit non, suivez, s'il vous plaît, la fin de notre récit et admirez en vous-mêmes les conséquences de l'envie.

Une grande fête se prépare, celle du sevrage d'Isaac. Un festin doit marquer cette date. Ismaël y a sa place marquée. Mais ce n'est plus absolument celle d'autrefois. Les domestiques eux-mêmes ont moins d'égards pour lui que pour « le petit. » Sa mère n'a probablement rien fait pour adoucir son aigreur et son mécontentement. Elle est plutôt satisfaite, là, tout bas, qu'une certaine vengeance soit tirée des anciennes duretés de Sara. Avec de telles dispositions, un éclat devenait inévitable. Et dans cette scène plus que pénible qui va se passer au foyer d'un homme de paix, ne saisissez-vous pas un tardif mais juste châtiment du doute, de la faiblesse, dont Abraham s'était rendu coupable dix-sept ans plus tôt ? Une vengeance d'Agar sur Sara et de Sara sur Agar, ce n'est que l'extérieur, l'apparence : ce qui se venge, c'est la loi morale. On n'outrage pas impunément la foi conjugale.

La fête de famille est donc vite troublée. Les mets du festin manquent de saveur ; les conversations n'ont pas d'entrain. On se regarde avec ce sentiment de vague malaise qui annonce un orage. On a vu les rires d'Ismaël. On a surpris sur la figure d'Agar des encouragements et non des reproches. Bientôt on a pu lire dans les traits de Sara une colère implacable. La lionne est blessée ; elle va bondir... Se moquer de mon enfant ! Et qui cela encore ? Le fils d'une esclave ! Un esclave lui-même ! Hors d'ici ! Une punition ordinaire ne suffirait point. Il faut un châtiment exemplaire... Hors d'ici, dis-je, cette servante ! Hors d'ici son fils ! Et que mes yeux ne les

rencontrent plus.

Abraham, cependant, ne cède pas tout de suite. Il aime Ismaël ; nous l'avons vu. La nature énergique bien que sauvage de ce jeune homme n'était pas pour lui déplaire ; elle faisait un peu contraste avec la sienne, et nous savons que les contraires s'attirent. Et puis, ne lui rappelait-elle point les souvenirs de sa propre jeunesse ? Il avait pris l'habitude de compter sur cet enfant. Il ne trouvait pas juste de le frapper si fort pour une faute qui remontait, après tout, à d'autres qu'à lui. Aussi, bien que Sara, dans sa colère, ait prononcé sans le vouloir une parole prophétique : « Le fils de cette servante n'hériterait pas avec mon fils, avec Isaac, » le père éprouve de toute l'affaire un très vif déplaisir. Il voudrait ne pas céder. Il ne faut pas moins pour vaincre sa résistance que l'intervention de Dieu. « Que cela ne te déplaie pas, » dit l'Éternel. Ce qui -signifie : Pour cette fois, c'est moi-même qui te commande d'obéir à ta femme. Cela vaut mieux ainsi. – Ne craignons pas, du reste, que le Seigneur oublie ses anciennes promesses au sujet d'Ismaël. Il les reprend au contraire et certifie que le jeune homme, bien qu'éloigné de la maison paternelle, n'en deviendra pas moins une nation : car il est fils d'Abraham. Comme c'est de bon matin que le patriarche se met en mesure d'exécuter l'ordre de Dieu, il est assez probable qu'il l'aura reçu dans une nuit d'insomnie, où il cherchait le moyen de rendre le calme à sa demeure, sans se faire l'agent des inimitiés de Sara.

Pourquoi, dira-t-on, Dieu donne-t-il au conflit cette issue ?

Probablement, d'abord, à cause d'Isaac et d'Ismaël : il n'est bon ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux frères qu'ils continuent à demeurer ensemble. Avec sa nature emportée et moqueuse, Ismaël ne serait pas pour son cadet une société convenable, un exemple bienfaisant. Isaac, d'autre part, sans y mettre de malice, exciterait infailliblement la jalousie de son aîné ; sa présence seule lui deviendrait un agacement perpétuel. Il n'est pas avantageux de prolonger la vie en commun. Mêmes rivalités entre les deux mères ; et quel exemple pour leurs enfants ! Une rupture s'impose

afin d'éviter la guerre. C'est un cas analogue, avec aggravation, à celui qui s'est présenté à propos de Lot. Et une fois que la séparation est devenue nécessaire, évidemment ce n'est point à Sara ni à son fils départir ; ils sont à leur place dans la tente du patriarche. Ismaël n'est plus trop jeune pour affronter les hasards d'une existence nouvelle.

Ce parti, en second lieu, devait être pris à cause d'Abraham. Son éducation réclamait ce châtiment. Il doit apprendre, avant que la loi soit promulguée, les immuables exigences de la loi en ce qui concerne le mariage ; apprendre ce qu'il en coûte de s'en écarter une seule fois, même en conservant les dehors d'une vie exceptionnellement honnête : apprendre surtout quelles sont les obligations de la foi, et quelles traces douloureuses laisse chez un croyant un seul moment de confiance en soi-même. Qu'il y ait eu de la souffrance et de l'amertume dans ces leçons, qui de nous en pourrait douter ? Ne le devinez-vous point, d'ailleurs ? Le sacrifice que le père accomplit maintenant en se séparant d'Ismaël, son fils, n'avait-il pas aussi pour but de le préparer à celui qui lui sera demandé dans quelques années, quand il faudra sacrifier Isaac, son unique ?

Ainsi, Dieu a commandé. Son intervention seule a triomphé des hésitations du patriarche. Je ne doute pas que celui-ci n'ait exposé très clairement à sa maison les ordres que l'Éternel vient de lui donner. Il aura signifié à tous – et cela importait beaucoup, – qu'en expulsant Agar et Ismaël ce n'était point à Sara qu'il obéissait, mais à Dieu. Il y' aura de la sorte moins de triomphe d'une part, moins de rancune de l'autre.

Et pourtant ce fut un triste départ. Sous les premiers rayons d'un soleil d'orient, une page achève de se tourner dans la vie d'Abraham : elle ne se rouvrira pas. Agar, ce matin, passe un seuil qu'elle ne franchira plus. Ismaël reviendra dans la tente paternelle ; mais ce sera pour en emporter la dépouille mortelle de son père. L'historien nous dit bien que les deux frères se sont revus à ce moment ; il ne nous donne pas à entendre qu'il y ait eu entre eux une seule autre rencontre... Il fallait ! Quel dommage, n'est-ce

pas, qu'il ait fallu !

Les provisions de voyage ont été données à la pauvre Agar. Elles ne sont pas bien riches : du pain, une cruche d'eau. Ce sera bientôt épuisé ; il y en a pour deux jours au plus. D'autant plus que cela doit servir non seulement à la mère – il lui sera facile de se priver – mais à un robuste garçon de dix-sept ans dont l'appétit doit être solide... Adieu ! tentes d'Abraham. J'ai beaucoup souffert ici, mais j'ai reçu de bien grandes bénédictions. A présent qu'il faut vous quitter, j'aimerais mieux encore souffrir... Mais c'est trop tard. Il faut aller.

Abattue plus encore qu'irritée, Agar n'a plus cette vue claire, cette décision rapide qui l'avaient aidée lors de sa première fuite. Elle se perd dans le désert. Plus de chemin tracé devant elle ; l'horizon lui devient inconnu. Nous ne savons pas où elle voulait aller. Je me figure qu'elle ne le savait pas trop elle-même. En Egypte ? Mais y avait-il encore quelque attrait pour elle dans ce pays qui n'était pas même sa vraie patrie ? Elle semble avoir tourné quelque temps aux environs de Beer-Schéba. Si on la rappelait pourtant ! Si tout ce qui vient de se passer n'était qu'un mauvais rêve !... Non : personne ne la rappelle, et, en attendant, la voilà bel et bien égarée.

Le proverbe populaire dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. Il semble avoir raison, car toutes les infortunes fondent à la fois sur Agar. Elle a perdu la société du patriarche ; elle ne trouve plus son chemin, et la provision d'eau est épuisée. Plus rien à boire. Aveuglée par sa tendresse et par sa douleur, la mère ne cherche plus, ne voit plus ; il faut mourir !

Quelques traits, d'une simplicité parfaite, nous dépeignent les tortures de ce cœur maternel. Agar a presque porté son enfant qui ne peut plus se soutenir. Elle l'a laissé sous un arbuste ; le soleil, du moins, ne brûlera pas directement de ses rayons cette tête mourante ; pour elle, c'est presque la

dernière toilette de son bien-aimé ; on dirait qu'elle l'a couché dans son cercueil. Cela fait, elle s'éloigne. Comme elle ne peut plus rien pour lui, elle ne veut pas le voir mourir. Son impuissance à le rafraîchir, même pour un instant, est par trop déchirante... Elle ne va pas bien loin, cependant : seulement une portée de flèche. A cette distance, la mère s'assied en face du fils... Oui, bien en face. Car on ne sait pas. S'il allait se passer quelque chose qui ne fût pas une mort ! S'il lui était donné de voir un miracle et que sa présence y fût en quelque mesure nécessaire... Ne perdons pas l'enfant de vue... Que tous ces traits sont naturels et vrais ! Dans la société d'Abraham, Agar peut avoir reçu des leçons de foi, et supposer que, si son fils est mourant, Dieu est puissant pour le lui rendre « par une sorte de résurrection.⁵ » Depuis qu'elle a quitté l'Égypte, elle a entendu parler d'un Dieu qui afflige, c'est vrai, mais qui se souvient aussi d'avoir compassion ; Dieu qui fait les promesses et qui est fidèle ; Dieu qui se tient près de tous ceux qui l'invoquent... Qui sait ?

En attendant, la mère pleure. Je ne puis affirmer qu'elle ait prié. C'est probable ; et je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'il y a des larmes qui sont des prières. Avez-vous observé, néanmoins, l'admirable délicatesse du récit ? Ce que Dieu entend tout d'abord, ce ne sont pas les sanglots d'Agar, c'est « la voix de l'enfant. » Elle devait être bien faible, cette voix : un murmure, un souffle, quelque chose d'imperceptible. Dieu perçoit pourtant ; Dieu entend. Si,

Dans le nid de mousse
Où chante une voix douce,
Il regarde toujours...

à combien plus forte raison sous l'arbrisseau du désert, où quelque enfant va mourir ! Il regarde, il entend. Ces gémissements tout voilés et indistincts sont montés jusqu'à lui.

5. Hébreux 11.19

Alors aussi, il répond ⁶. Pas au mourant, qui ne se doute plus de rien, mais à la mère, à laquelle il réserve l'indicible bonheur d'apporter elle-même la vie à son garçon. Deux actes, seulement, sont nécessaires pour qu'elle en soit rendue capable : il faut rouvrir son cœur à la foi presque expirante, et ses yeux à la vue, car ils ne savent plus voir. « Qu'as-tu, Agar ? Ne crains point. Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est. Lève-toi ; prends-le ; je ferai de lui une grande nation. » Voilà pour la foi ! « Regarde : il y a là-bas un puits d'eau. » Voilà pour la vue ! Dieu ne la crée pas, cette source, elle existait déjà. Seulement, noyés de larmes, les yeux n'avaient pas vu. – Ainsi l'armée de l'Éternel campait autour de la ville de Dothan pour délivrer Elisée, et le serviteur du prophète ne voyait que les chariots et les chevaux des Syriens qui le menaçaient. Il fallut que ses yeux fussent ouverts ; alors il vit ⁷. – L'après-midi de Pâques, deux disciples marchaient côte à côte avec Jésus sans le voir : leurs yeux étaient retenus. Et combien ils sont nombreux en tout temps les effrayés qui ne voient pas le salut, les affligés qui méconnaissent la consolation, parce qu'un bandeau est mis sur leurs yeux par leur tristesse même ou par leur terreur !

Le puits était là. Dieu n'a pas fendu un rocher, comme plus tard au désert, pour en faire jaillir de l'eau. Dieu se contente de le montrer. Il était profond, sans doute, et plus ou moins intentionnellement caché par des pierres ou des broussailles, que les caravanes amassaient sur ses bords afin que les pillards ne le trouvassent pas trop aisément. Le mot hébreu indique une source d'eau vive et non une citerne, en sorte que la valeur de ce puits était considérable et devait exciter bien des convoitises. Oubliant ses angoisses, ne se souvenant plus de sa propre faiblesse, Agar court à cette eau, remplit son outre, revient à son enfant, soulève dans ses bras tremblants la tête défaillante d'Ismaël, entr'ouvre ses lèvres desséchées, fait

6. Celui qui parle maintenant à Agar est appelé l'ange de Dieu ou d'Élohim. On dirait que, en dehors du rayon d'influence d'Abraham, elle ne reçoive plus les visites, de l'ange de l'Éternel.

7. 2 Rois 6.17

descendre goutte à goutte l'eau du salut dans la bouche en feu : l'enfant renaît, il est sauvé ! Et, continue le texte sans autre description de cette scène, Dieu fut avec lui.

Nous n'entendons sortir du cœur d'Agar aucune autre prière. Elle ne demande pas (du moins pas à notre connaissance) la permission de rentrer dans la tente d'Abraham. La séparation est bien définitive. Bientôt même elle contribuera à l'accentuer encore en prenant pour Ismaël une épouse égyptienne. L'habitation du jeune homme, devenu tireur d'arc, fut dès lors le désert de Paran, cette vaste plaine qui s'étend de l'*Araba* au golfe de Suez vers l'ouest et, au sud, jusqu'à la chaîne du Sinaï.

Un bref récit, qui termine le chapitre 21 de la Genèse, nous montre de nouveau notre patriarche en rapport avec Abimélec, roi des Philistins. Sans trop nous arrêter aux détails, nous nous bornerons à y relever trois points, particulièrement intéressants pour l'histoire que nous racontons.

Depuis quelques années, c'est notre première observation, la réputation d'Abraham n'a fait que grandir. Abimélec, qui avait eu autrefois à se plaindre de lui, ne peut estimer trop haut les avantages d'une alliance avec un homme que Dieu bénit si visiblement dans toutes ses entreprises. C'est lui, donc, qui vient la lui proposer. Rien ne ressemble ici aux offres que le roi de Sodome avait faites au vainqueur de Kédor-Laomer, et que celui-ci avait repoussées. Abraham n'aura pas à sacrifier quoi que ce soit de sa foi ni de son honneur. Tout au contraire, c'est lui qui est honoré ; et il demeure libre, puisqu'on lui offre un traité, d'en dicter les conditions.

C'est ce qu'il fait. Sans témoigner d'un très grand enthousiasme pour ce pacte, il en comprend l'utilité pour ses descendants. Mais il veut auparavant régler un litige pendant et dont l'importance était pour lui de premier ordre. Il s'agissait de la possession d'un puits ; – la vie et la mort en dépendent, nous venons de le voir. Abraham en avait creusé un ; les serviteurs

d'Abimélec s'en étaient emparés. Or, il ne saurait y avoir d'alliance vraie là où la propriété n'est pas respectée ; commençons par finir ce procès : les bons comptes font les bons amis. Comme Abimélec se défend, avec une visible loyauté, d'avoir prescrit ou de soutenir quoi que ce soit d'injuste, l'accord ne sera pas difficile à réaliser. L'alliance va se conclure. Abraham seulement y joint une clause particulière et solennelle relative à la propriété de son puits. Encore une fois, ne nous en étonnons pas. Entre voisins qui se disputent pour une source, il ne saurait y avoir d'amitié. Si c'est déjà vrai chez nous, c'était plus vrai cent fois au sud de la Palestine.

Sept jeunes brebis, offertes par Abraham, acceptées par Abimélec, seront la consécration du traité. Le puits, désormais, s'appellera *Beer-Schéba*, ce qui peut signifier soit « le puits des sept, » soit « le puits du serment. » Ces deux dénominations reviennent au même, car le mot hébreu qu'on traduit par jurer signifie littéralement : s'engager par sept (se *septifier*, si l'expression était française⁸). Et voilà, dès aujourd'hui, Abraham propriétaire en Palestine. Sa première acquisition est un puits ; la seconde sera un champ avec une grotte pour enterrer Sara. Abimélec étant reparti pour ses États avec le chef de son armée, Abraham reste aux environs de Beer-Schéba, dont le territoire est encore considéré comme faisant partie de celui des Philistins. Et là, c'est notre troisième observation, nous le trouvons pour un moment autant cultivateur que berger ; arboriculteur, dirions-nous, car il se met à planter des tamariscs. Il faut bien que ce fait ait quelque valeur dans sa vie, puisque l'historien prend la peine de nous le rapporter. Est-ce que ce premier essai d'établir des arbres dans une localité qui n'en possédait point mérite d'être relaté, comme preuve d'un passage qui commence de la vie nomade à la vie sédentaire ? C'est probable. Mais il ne l'est pas moins qu'une signification symbolique se rattache à la plantation de ces arbres. Le

8. Ce puits, aujourd'hui Bir-ès-Séba, paraît avoir été retrouvé par Robinson. Il y en a même deux réunis sous ce nom, l'un d'un diamètre d'environ 4 m, l'autre de 1,5 m, tous deux avec de bonne eau à 13 m de l'ouverture. Tout autour, des auges et des pierres qui pourraient bien remonter aux jours d'Abraham.



récit mentionne, aussitôt après, qu'Abraham invoqua là le nom de l'Éternel ; probablement, suivant son habitude, après y avoir bâti un autel. Est-ce que le feuillage toujours vert des tamariscs n'avait pas à représenter quelque chose ? Soit le caractère permanent de l'alliance contractée, soit la durée sans fin du Dieu qu'il prie et qu'il appelle aujourd'hui « Dieu de l'éternité ? » Manifesté au patriarche comme « Dieu très haut » après sa victoire sur les rois du nord⁹, puis comme « Dieu tout-puissant » au jour où il lui promet la naissance d'Isaac et lui révèle l'étendue de sa postérité¹⁰, il se révèle à lui maintenant comme Dieu de l'éternité ; et il semble juste à Abraham de l'honorer par la plantation de ces arbres dont le feuillage ne se flétrit point... « Louez l'Éternel, montagnes et toutes les collines, arbres fruitiers et tous les cèdres¹¹ ! »

9. Genèse 14.22

10. Genèse 17.1

11. Psaume 148.9

Morijah

Genèse 22

« Abraham notre père ne fut-il pas justifié
par ses œuvres, lorsqu'il offrit Isaac son fils
sur l'autel ? »

(Jacques 2.21)

Certains silences de l'Écriture nous étonnent ; presque jamais elle ne s'attarde à décrire les époques de bonheur ; elle s'arrête longuement, en revanche, sur les jours de l'épreuve. C'est que ces moments-là sont fréquents dans la vie des hommes, et que nous avons tous besoin d'apprendre deux choses : la manière de nous y conduire et le moyen d'être consolés. Or, ce sont précisément ces deux leçons que l'Écriture nous donne, comme nul autre livre ne l'a fait ni ne le fera jamais.

Voilà pourquoi elle ne dit rien des années qui ont immédiatement suivi le renvoi d'Ismaël et de sa mère. Elles paraissent avoir été très paisibles et très heureuses. La cause des conflits domestiques était écartée. Abraham et Sara pouvaient se consacrer entièrement à l'éducation d'Isaac, guider sa jeunesse, jouir de ses progrès, célébrer chaque jour, comme tout à nouveau,

dans le développement de cet enfant chéri, la fidélité du Dieu qui fait les promesses et qui n'en oublie aucune.

Nous admettrons volontiers que cette vie toute paisible ait duré quinze ans environ¹. Lorsque Isaac se rendra jusqu'à Morijah, nous le verrons franchir à pied une distance assez considérable et, au troisième jour de cette marche, porter encore allègrement sur ses épaules une charge de bois. Il ne nous semble donc pas exagéré de lui attribuer maintenant l'âge qu'avait son frère quand il quitta la maison paternelle. Dix-sept ans, l'âge de nos catéchumènes lorsqu'ils terminent leur instruction religieuse. Par quelle confirmation ce jeune homme allait passer !

Quinze ans de paix, de joie ; c'est déjà beaucoup. Les longs bonheurs sont rares. Lorsque Dieu veut les affermir, il les fait habituellement passer par une crise qui, parfois, est terrible, et qui ne peut aboutir qu'à un effondrement ou bien à un triomphe. Or, c'est l'annonce de cette crise que nous rencontrons dès les premiers mots de notre chapitre : « Dieu mit Abraham à l'épreuve. » On a traduit quelquefois : « Dieu tenta Abraham. » et l'on voyait dans cette parole une contradiction grave avec celle de Jacques : « Dieu ne tente personne². » En effet, Dieu ne sollicite personne au péché ; il ne séduit pas les âmes. Cette œuvre-là est celle de Satan, et c'est à elle que nous réservons habituellement le nom de tentation. Mais Dieu nous éprouve pour nous amener à nous connaître nous-mêmes et pour mûrir notre obéissance. Il éprouve la foi. pour la faire passer du domaine de la connaissance dans celui de la décision et de l'action. Il éprouve le cœur, pour en arracher les alliages mondains, pour y produire la consécration à sa volonté, sous quelque forme que celle-ci se manifeste. C'est précisément ce que Dieu entreprend d'accomplir chez le patriarche. Il éprouve tout ensemble son obéissance, qu'il veut assouplir jusqu'au sublime, et ses

1. A partir de la scène de 21.8.

2. Jacques 1.13

connaissances, qu'il veut dégager d'erreur dans la question capitale des sacrifices.

Prétendre que tous les croyants auront à passer par une épreuve semblable à celle d'Abraham, c'est affirmer ce que les faits ont maintes fois démenti. Que tous, en revanche, doivent en traverser une, proportionnée à leurs forces, c'est ce qui n'est pas moins démontré par l'histoire, tant contemporaine qu'ancienne. Il fallait, dès lors, que le père des croyants descendît dans un creuset plus redoutable que tous les autres. Des parents ont vu, comme lui, se lever le jour où la joie de leur foyer leur était ravie ; mais ils n'ont pas dû porter le couteau sur leurs bien-aimés. Ils ont pu lutter longtemps contre la mort qui venait les leur prendre. Ils ont soigné ces vies qui s'en allaient ; ils ont tendrement adouci le dernier passage ; ils n'y ont pas précipité leurs enfants.

Quelquefois, néanmoins, il leur a bien fallu jeter ces êtres chéris au-devant de la mort. En temps d'épidémie, quel père ose dire à son fils médecin : Ne va pas voir tes malades ? Lequel, à l'heure où la patrie est menacée, l'empêche de saisir ses armes et de courir à la frontière, c'est-à-dire peut-être au trépas ? « Mon enfant – disait, il y a plus de trente ans. un vieux colonel de notre armée fédérale à son fils qui allait rejoindre son corps, sous la menace d'une déclaration de guerre – mon fils, je voudrais, non pas te retenir, mais avoir ton âge et partir avec toi. Fais ton devoir. Souviens-toi que ton âme est à Dieu et ton corps à la patrie. » – Autant d'exemples où le dévouement et le déchirement se confondent, et où le père doit bien être prêt à sacrifier ce qu'il a de plus cher. De tous ces cas pourtant, je ne vois pas un seul qui soit réellement semblable à celui que l'histoire d'Abraham nous présente aujourd'hui. Étudions-en les détails. Quatre termes successifs désignent au patriarche la victime que Dieu a marquée ; quatre fois le glaive est plongé dans son cœur, où il s'enfonce toujours plus avant. A l'empressement tout filial avec lequel Abraham a répondu à l'appel de son nom, Dieu oppose un ordre net, tranchant, et qui nous fait encore

frissonner à quarante siècles de distance ; qui dira ce qu'il dût être pour le père ? « Prends ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, va-t-en au pays de Morijah, et là offre-le en holocauste, sur l'une des montagnes que je te dirai. » Ah ! que nous avons besoin de nous rappeler que Dieu est un Père, lui aussi, qu'il aimait Abraham, et que chaque terme de ce commandement lui rappelait à lui-même le prix du sacrifice qu'il imposait ! Ne l'oublions pas non plus : si Abraham peut entendre une telle injonction sans protester, s'il ne se révolte point, s'il ne discute même pas, c'est qu'il estime, avec la plupart des tribus païennes qu'il a connues, qu'un père a le devoir d'immoler son enfant quand il en a reçu l'ordre d'une puissance supérieure. Cela, c'est chose permise, nullement immorale, disent, les Cananéens. Il est donc au pouvoir de Dieu de la commander quand il lui plaît. Comment viendrait-il à l'esprit du patriarche que Dieu puisse prescrire quelque chose de mal ? S'il ordonne le sacrifice d'un fils, c'est que la loi morale tolère un tel sacrifice. Ce raisonnement paraît inattaquable. La fin seule de notre histoire montrera qu'il reposait sur une base fausse.

Abraham n'oppose aucune question, ne demande aucun délai. Il connaît le pays de Morijah, dont le nom symbolique est prononcé ici par anticipation. Il n'a donc pas à s'enquérir de la direction qu'il doit suivre. La montagne du sacrifice lui sera désignée en temps opportun. Comme d'habitude, la vision lui a été envoyée durant la nuit ; comme d'habitude aussi, il se lève de bon matin pour exécuter l'ordre reçu. A quoi bon les retards ? Ils ne font que diminuer les forces ; Abraham n'aura pas trop de toutes les siennes pour la terrible marche funèbre qu'il va commencer. Seulement, il ne dit rien à Sara. Pourquoi soulever une tempête d'objurgations, où les blasphèmes peut-être se seraient glissés ? De déchirants adieux, à supposer qu'ils restent dans les limites d'une pieuse résignation, auraient encore ébranlé le courage du père ! L'obéissance silencieuse est la plus sûre. Rien non plus aux serviteurs. Ils causeraient, et il ne faut pas qu'ils causent. Pour éviter leurs questions, c'est le maître qui fera leur ouvrage ; il selle l'âne ; il

fend le bois. Deux domestiques seulement l'accompagneront ; c'est assez ; ils n'iront même pas jusqu'au terme. On peut les prendre sans leur parler de l'affreux secret. Comme la maîtresse de la maison, ils sauront seulement que le père et le fils partent pour offrir un sacrifice. D'après les habitudes du temps, il est naturel de se rendre à grande distance, afin d'honorer l'Éternel en quelque lieu particulièrement vénéré.

Trois jours de marche séparent Beer-Schéba de Morijah – au moins du Morijah que nous connaissons comme étant devenu la colline du temple³. Notre texte indiquant précisément cette distance, cela suffit pour nous empêcher de chercher, sous le nom de Morijah, le *Morê* des environs de Sichem, éloigné de Beer-Schéba de plus de cent quarante kilomètres ; quatre hommes conduisant un âne chargé n'auraient pas accompli cette traite en si peu de temps.

Trois jours ! Avant que le dernier ait lui, nous ignorons quelles paroles se sont échangées entre Abraham et son enfant. Trois jours d'agonie, n'est-ce pas ? Quelle *via dolorosa* ! Je ne sais pas si un seul cœur de père en pourrait sonder les poignantes angoisses... Ah ! l'on objecte à nos récits précédents qu'ils ne nous ont pas assez montré le patriarche puni après ses chutes, ses mensonges, ses infidélités. On trouve que Dieu a été trop prompt à lui pardonner ; qu'il lui a rendu la vie plus facile qu'il n'était juste ; qu'il a couronné ses entreprises de trop de succès ; qu'il a passé beaucoup trop aisément sur les exemples immoraux qui résultaient de sa conduite... Censeurs exigeants, êtes-vous satisfaits, maintenant ? L'Éternel vous semble-t-il assez sévère ? Sa justice, à vos yeux, est-elle sauvegardée et sa sainteté bien vengée ? Quand vous auriez voulu faire souffrir le plus possible Abraham, auriez-vous su vous y prendre autrement ?

La petite troupe arrive en vue de la colline. Je ne sais comment Dieu l'a désignée ; il importe peu. Maintenant qu'Abraham voit ce mont du

3. 2 Chroniques 3.1

désespoir, il veut être seul. Ainsi Jésus laissera les trois disciples à l'entrée de Gethsémané, et sera seul pendant sa lutte suprême. Mais en congédiant pour un moment les deux domestiques, le patriarche ne nous a-t-il pas donné la clef de sa foi, l'explication de son héroïsme ?... « Restez, a-t-il dit. Moi et le jeune homme nous irons jusque-là pour adorer ! »

Adorer ; vous avez entendu. C'est bien la seule chose à faire. Non pas questionner, ni discuter ; pas même intercéder, peut-être. Adorer seulement. Là est la solution des problèmes les plus insolubles qui se dressent entre l'âme et Dieu. Adorer ! Combien de croyants ont, dans une adoration vraie, repoussé l'ennemi, vaincu les tentations ! Combien ont succombé, hélas ! parce qu'ils ne voulaient pas adorer ! Le pieux Asaph était sur le point de renier sa foi, lorsqu'il « a pénétré dans les sanctuaires de Dieu ⁴, » et qu'il s'est décidé à adorer. Sur les ailes de l'adoration, l'âme peut échapper aux étreintes de l'enfer et s'élancer jusqu'aux portes du ciel.

Voyez-en la preuve, sans sortir de notre admirable récit. Dès qu'il s'est décidé à ne point murmurer, à ne pas même interroger, mais à obéir tout simplement en adorant, Abraham atteint les radieuses espérances de la résurrection. Car il ne dit pas seulement à ses serviteurs ; « Nous allons adorer ; » il ajoute : « Nous reviendrons ! » *Nous* ; non pas *moi* seulement. Comment est-ce possible ? Dieu n'a-t-il pas dit : Offre ton fils en holocauste ? Oui, sans doute, il l'a dit ; mais c'est égal, nous reviendrons. Dieu se serait-il trompé ? Non ; Dieu ne se trompe jamais ; pourtant, nous reviendrons. Alors c'est toi qui te trompes ? Ta grande foi te met hors de sens. Non, je ne me trompe pas ; nous reviendrons. Car enfin Dieu a promis que « d'Isaac sortira une postérité ⁵. » Or il n'a point d'enfant, mon Isaac. Je ne comprends pas ; ma tête et mon cœur s'y perdent. Mais un ordre de Dieu ne peut pas anéantir une promesse de Dieu... Nous reviendrons ! S'il prend l'âme de mon enfant, il faudra qu'il la lui rende. Ce sera court, peut-être. La pâleur

4. Psaume 73.16-17

5. Genèse 21.12

de la mort n'aura pas plutôt couvert ce jeune front, que les fleurs de la vie s'y épanouiront de nouveau. Je ne sais pas. Je n'ai point encore vu de résurrection. Mais je connais mon Dieu Tout-Puissant ; y a-t-il rien qui soit étonnant de la part de l'Éternel⁶ ? Si c'est le seul moyen qu'il ait de tenir sa parole, il ressuscitera mon bien-aimé au moment où je l'aurai immolé... Nous reviendrons... On cite, dans l'histoire, beaucoup de mots héroïques qui font revivre de siècle en siècle le souvenir de grands capitaines, ou de grands politiques. Cherchez, mes amis, et dites-moi si vous trouvez quelque part un mot plus héroïque que celui-là.

En attendant, la marche continue. Cette fois, à deux seulement ; les domestiques sont demeurés en arrière. Isaac, la victime, porte le bois du sacrifice ; Abraham, le sacrificateur, porte le feu et le couteau. L'enfant, ne voyant point encore la bête choisie pour l'holocauste, demande, avec la charmante insouciance de son âge, où elle se trouvera. Le père le sait, lui. Peut-il le dire ? Évidemment pas ; il attend toujours ; il renvoie la révélation dernière. Si tout cela, en fin de compte, n'était qu'un horrible cauchemar ? La foi, d'ailleurs, suffit pour se tirer des situations les plus cruelles, et c'est la foi du patriarche qui répond aussitôt : « Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de l'agneau pour l'holocauste. » Sur quoi, tous les deux continuent l'ascension de leur Calvaire. Ils ne rencontrent personne. Morijah cependant était dans le territoire de Salem, la ville de Melchisédec. Mais Dieu avait pris soin de les conduire loin de tout regard humain : lui seul devait et pouvait voir.

Le père et l'enfant sont arrivés. L'autel est dressé ; le bois mis en ordre. C'est d'ordinaire Abraham qui fait ces travaux ; depuis longtemps il sait comment on prépare les sacrifices. Mais cette fois... Oh ! que ses mains ont dû trembler. Isaac attend toujours et ne voit point d'agneau. Il faut, enfin, que la vérité soit connue, que le coup de foudre éclate. Alors, en vérité, du

6. Genèse 18.14

sacrificateur ou de la victime je ne sais qui je dois le plus admirer. Isaac était d'âge à résister. S'il ne voulait pas lutter contre son père, il pouvait s'enfuir ; crier au moins, protester. Nous n'entendons pas un cri ; nous ne surprenons pas une seule tentative de fuite ni de résistance. Il se soumet, et cette soumission me paraît tout simplement sublime. Il croit assez en son père pour être certain que ce père n'a pas un instant cessé de le chérir. Il n'admet pas qu'Abraham puisse se tromper ; il se tait, il accepte.

Quelle éducation avait-il donc reçue dans la tente paternelle, pour que l'idée même de discuter la volonté de son père ne paraisse pas l'aborder ! Pour posséder aux heures critiques une confiance aussi entière, il faut y avoir été préparé lentement mais constamment par de saints exemples. Il faut avoir vu chez le père auquel on obéit de la sorte une obéissance non moins complète. Aussi le drame de Morijah est-il une révélation merveilleuse, jetée soudain dans ces années dont nous regrettons tout à l'heure que l'Écriture ne nous eût rien appris. En plein bonheur, en possession de tout ce que son cœur pouvait souhaiter, Abraham s'était proposé bien moins de jouir que d'obéir. Et ce qu'il avait voulu, il l'avait fait. Ce n'est plus le moment où il substitue ses projets à ceux de Dieu. Son *moi* est mort : à sa place s'élève un autel, où le Seigneur seul est honoré. Qu'il commande ce qu'il voudra ; le patriarche est sûr désormais que son Dieu ne peut errer. S'il possède tous les droits sur lui, il n'en usera que pour son bien. Il fait vivre, il peut aussi faire mourir ; jamais il ne voudra le mal ; même quand il torture un de ses enfants, ce qu'il se propose c'est son bien !

Ainsi le pensait une mère pieuse, femme d'un grand sens, que la maladie avait visitée sous une de ses formes les plus douloureuses, et que j'ai vue arriver sereine et paisible au terme de sa longue agonie. Un jour que la souffrance avait atteint son apogée et lui arrachait, non des cris, mais des larmes qui roulaient le long de ses joues : « Rappelle-toi, disait-elle à son fils qui s'efforçait de la soulager, rappelle-toi que Dieu ne peut pas se tromper. »

C'est ce qu'Abraham croyait, c'est cette foi qu'il avait inspirée à Isaac.

Dans cette solitude de mort qui s'est faite autour de lui, et que ne trouble pas même un gémissement de l'enfant, en face de ce tombeau qui va s'ouvrir et que lui-même ouvrira, il ne s'abandonne pas au désespoir. Il va tout perdre ; il attend encore. Quoi ?...

... quand dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres ;
Seul je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi !...

Il faut en finir. La main du père est levée ; elle tient le couteau ; elle va l'enfoncer dans la poitrine de son fils.

A ce moment précis, pas une seconde trop tôt, pas une trop tard. L'Éternel intervient. Une voix, déchirant l'espace, appelle le père par son nom : « Abraham ! Abraham ! » Quelle résurrection dans ce cœur ! Appelé, il faut répondre, n'est-ce-pas ? Et répondre à mon Dieu, converser avec lui, mais c'est le salut, c'est la vie pour Isaac. – « Me voici, » crie ou balbutie le patriarche, incapable d'en dire davantage. « Me voici »⁷ – et la voix reprend sans attendre ; l'épreuve est à son terme ; rien ne doit la prolonger : « N'avance point ta main ; ne fais rien à l'enfant. » Pourquoi ? N'y-a-t-il pas eu, trois jours auparavant, un ordre très précis de l'égorger, cet enfant, et de l'offrir en holocauste ? Pour donner un tel commandement, il a fallu des motifs singulièrement puissants ; il n'en faut pas de moindres pour le reprendre ; quels sont-ils ? Ils sont divins, comme les premiers. Dieu a voulu éprouver Abraham ; l'épreuve a réussi ; l'or s'est dégagé de tout alliage ; le feu du creuset ne doit pas durer un instant de plus. « Je sais maintenant que tu crains Dieu et que tu ne m'as pas refusé ton fils, ton unique. »

Je sais ! L'Éternel aurait pu le savoir autrement. Il a choisi le moyen le plus propre à faire éclater cette soumission d'Abraham aux yeux de tous les hommes. Il s'est en quelque sorte démontré à lui-même et il a prouvé

7. Combien ces mots tout simples sont plus naturels et plus vrais que le discours étrange, presque ridicule, ici placé par Josèphe dans la bouche d'Abraham (Antiq. I, 13.)

à tous les siècles à venir que son serviteur Abraham l'aime sans calcul, en reconnaissant qu'il lui doit tout. Tout ce que le patriarche possède, non seulement sa vie, mais ce qui vaut plus encore, son enfant, tout appartient à Dieu : à chaque moment il doit être prêt à le lui rendre ; il vient de prouver qu'il y était prêt en effet.

Oh ! lecteurs de ces pages, mes amis, mes frères, quand Dieu vous a mis à l'épreuve et qu'il veut exprimer le résultat de son examen, quand il dit en parlant de vous : « Je sais maintenant. » comment peut-il conclure la phrase commencée ? Qu'est-ce qu'il sait de vous ? Que vous l'aimez davantage, ou que vous murmurez ? Que vous vous rapprochez de lui, ou que vous vous tournez vers le monde, où vous croyez follement que les souffrances sont moins dures et les joies plus abondantes ?... Vous pleurez ? Il le permet. Votre cœur saigne encore ? Il le sait, mais il possède pour la blessure un baume que nul ne connaît. Sait-il aussi que vous allez à lui pour être consolé ? Peut-il vous peindre avec les mêmes traits par lesquels il esquissait devant les anges le portrait de Job au sein de la fournaise : Intègre, droit, craignant Dieu et se détournant du mal ⁸ ?

Isaac est sauvé ! Mais un sacrifice a été ordonné ; il faut qu'il soit offert. La victime était toute prête. A ce moment, le patriarche se retourne et voit un bélier qu'il n'avait pas encore aperçu, retenu dans un buisson par ses cornes et ne pouvant s'en dégager. La victime voulue de Dieu était là ; Abraham ne s'en était pas douté ; il n'avait vu jusqu'ici que l'autel, son fils prêt à mourir, et au-dessus de sa tête, le ciel impitoyablement fermé. L'intensité même de sa foi l'avait empêché d'apercevoir autre chose que le devoir. Maintenant il voit la délivrance. Et, déliant son Isaac, saisissant le bélier, tombant à genoux, louant, bénissant, adorant plus que jamais, il offre un sacrifice comme il ne s'en est pas souvent offert, depuis que des autels sont dressés sur notre terre de péché.

8. Job 2.3

En même temps, il donne à la montagne le nom qu'elle portera désormais : il en a bien le droit n'est-ce pas ? Elle s'appellera « *Jéhovah-Jiré*. » c'est-à-dire « l'Éternel verra » ou « pourvoira. » Dans les usages populaires, ce nom s'est changé en celui de *Morijah*, le seul qui soit demeuré et que nous connaissions, mais dont la signification est un peu plus difficile à établir ; elle semble rappeler moins la pensée que Dieu pourvoit en tout temps aux besoins de ses enfants, que le fait immense, décisif de la vision de l'Éternel, paraissant pour ordonner la vie au moment où la mort allait faire son œuvre⁹.

Dieu, cependant, a quelque chose encore à dire au patriarche. La première parole qu'il a prononcée avait une forme négative ; c'était une défense « Ne tue pas ; » celle-ci est une promesse : « Je bénirai ! » Fait à remarquer : à partir de ce moment l'Écriture ne nous transmet plus une seule parole de l'Éternel à Abraham. Mais qu'elle est magnifique, aussi, la dernière de celles que nous entendons. La prophétie est appuyée sur un serment, et ce serment lui-même est d'une importance sans égale. C'est Dieu jurant en son propre nom, parce qu'il lui est impossible de jurer par un plus grand¹⁰ : c'est la réalité de ce qu'il dit, garantie par la réalité de ce qu'il est. Nous ne serons donc point surpris que le souvenir de ce serment soit revenu souvent dans l'histoire des Hébreux, pour ranimer la foi des croyants, ou pour corriger les rebelles. Répétée à Isaac, cette promesse grandiose console également Joseph mourant, elle reparaît dans les exhortations de Moïse ; elle inspire le cantique de Zacharie, elle soutient Etienne à l'heure du martyre¹¹.

Le motif pour lequel Dieu se lie de la sorte est clairement indiqué : c'est la parfaite obéissance d'Abraham. . . « Parce que tu ne m'as pas refusé

9. *Morijah* pourrait signifier « vision de l'Éternel. » La montagne de *Morijah* serait ainsi « la montagne de manifestation de l'Éternel. » L'orthographe *Morijah* me paraît au fond plus correcte que celle qui supprime l'*h* final.

10. Hébreux 6.13-14. – Voir un serment tout analogue ; Esaïe 45.23.

11. Comparez Genèse 26.3-5 ; 50.24-25 ; Exode 13.5 ; Luc 1.73 ; Actes 7.5,17.

ton fils, ton unique. » Quant à l'étendue de la promesse, elle fond en une seule, celles qui avaient retenti déjà en deux occasions différentes. Au chapitre 13 la postérité du fils de Térach a été comparée à la poussière de la terre ; au chapitre 15, aux étoiles qui brillent au ciel et que nul ne peut compter. Aujourd'hui les deux images sont réunies, et la première devient plus poétique encore : astres du firmament, grains de sable du bord de la mer, voilà ce qui représente les descendants d'Abraham. Cette descendance que nul ne peut nombrer possédera la porte de ses ennemis, par conséquent leurs villes, et dès lors leur puissance. A moins que le sens spirituel de cette locution ne doive être adopté ici comme dans le Nouveau Testament, et que le vieillard ne soit admis à contempler, sous la figure d'une porte ouverte, l'accès facile que ses enfants finiront par rencontrer chez les étrangers, et les étrangers chez ses enfants¹². Ce sens paraîtrait indiqué par notre verset 18 où il est dit que toutes les nations voudront être bénies en sa postérité. Grand progrès ! Au début, il avait été dit seulement : Elles seront bénies. Maintenant : Elles voudront l'être. Elles réclameront une bénédiction qu'elles sauront bien ne trouver nul part que chez les fils d'Abraham.

Le père et l'enfant se sont levés. Ils redescendent la pente de Morijah. Le mont maudit est devenu la montagne du salut. Ils rejoignent les deux serviteurs : ils ont adoré, comme ils le leur avaient dit. Puis, une marche rapide, allègre, et les voilà auprès de Sara... Il y a des scènes qui ne se décrivent pas ; celle-ci est du nombre. Que voulez-vous qu'on raconte ? Pères et mères qui avez vu un de vos bien-aimés se débattre sous les étreintes de la maladie, qui aviez fait le sacrifice puisque vous l'aviez cru demandé, et qui avez serré dans vos bras, pressé sur votre cœur l'enfant qui vous était rendu, décrivez, si vous le pouvez, ce que vous avez senti. Vous prendrez alors la plume ou le pinceau, et vous tâcherez de nous dire ce qui s'est passé à Beer-Schéba, au retour d'Isaac et d'Abraham.

12. Voir la porte ouverte devant Paul à Troas, 2 Corinthiens 2.12.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette page immortelle de nos Saints Livres, et d'en chercher une interprétation satisfaisante. Bien des essais ont été faits déjà pour y parvenir : nous nous bornons à en citer trois principaux.

Deux, d'abord, dans le camp de la critique négative ou rationaliste.

Jamais, disent quelques-uns de ses coryphées, le Dieu de justice et de bonté que l'Écriture nous présente n'a pu donner un ordre pareil à celui qui se lit au vingt-deuxième chapitre de la Genèse. Il n'y a point eu d'ordre du tout. La scène racontée a pour origine une sorte de suggestion, que les coutumes idolâtres de ses voisins auraient produite dans le cerveau d'Abraham. Les sacrifices humains étaient chose habituelle chez les Cananéens, comme ils l'avaient été dans Ur en Chaldée. Un père jaloux de témoigner sa piété ne reculait pas devant l'immolation de son fils. Témoin de ces faits, ébranlé par ses croyances, le patriarche se serait imaginé que son devoir était d'agir de même. Si des païens offrent leurs enfants à des dieux de bois et de pierre, ne donnerai-je pas, moi, mon Isaac à Jéhovah ? Cette idée auraient hanté longtemps l'esprit de l'Hébreu. Pourtant, après un commencement d'exécution, il aurait renoncé.

Deux réponses, ici, nous suffiront. En premier lieu, cette hypothèse méconnaît absolument et le caractère de notre patriarche et la nature de ses rapports avec Dieu. Les espérances fondées sur Isaac. les promesses rattachées à ce fils, l'attente d'un quart de siècle qui avait précédé sa naissance, tout concourait à éloigner du cœur d'Abraham la plus petite pensée qu'il fût appelé à le tuer. Ensuite, expliquer de la sorte, ce n'est pas interpréter un texte, c'est le changer, c'est y mettre ce qui n'y est pas. Il n'est pas dit : Abraham se figura, s'imagina, supposa, et finalement changea d'avis. Il est dit par deux fois : l'Éternel appela Abraham. On conviendra que ce n'est pas la même chose.

Une seconde école veut que, dans cette circonstance, Abraham ait mo-

mentanément cédé à des conseils de Satan. Ce serait sous une pression instante, exercée par l'ennemi des âmes, que le père des croyants se serait résolu à offrir son fils sur Morijah.

Que de tels conseils soient possibles, qu'ils aient parfois été suivis, nous ne saurions en douter. David obéissait à une instigation de ce genre lorsque, malgré l'avis de Joab et celui peut-être de sa conscience, il faisait procéder au dénombrement de son peuple¹³. Qu'on veuille cependant s'expliquer une bonne fois. Quand nous lisons dans un texte de l'Écriture : Dieu mit Abraham à l'épreuve, quel droit avons-nous de le changer en celui-ci : Satan éprouva le patriarche ? Au nom de quel principe remplaçons-nous un nom par un autre ? Si ce n'est qu'une simple appréciation personnelle, c'est de l'arbitraire ; il ne faut plus parler de critique, mais de caprice. – Mais on poursuit. On observe que le diable, en affligeant outre mesure Job, avait fait le pari que Dieu ne peut pas être aimé seulement pour lui-même et que toute piété est un calcul. Donc, un fait tout pareil a dû se passer sur Morijah. Satan aurait forcé en quelque sorte le Seigneur à faire passer Abraham par une épreuve extraordinaire, pour que le caractère intéressé de sa piété éclatât au grand jour. D'autre part, il aurait excité à la révolte le patriarche et son fils ; le sacrifice n'aurait pas eu lieu, et la rébellion de l'homme se serait manifestée en même temps que l'injustice de Dieu. – Il est possible que tout cet échafaudage soit fort ingénieux. Mais il me paraît à peu près aussi solide qu'un château de cartes. L'histoire de Job renferme ce qu'on lui fait dire ; celle d'Abraham dit tout le contraire. Pour les assimiler, il faut jouer avec les textes et les modifier à son gré. Si nous nous contentons d'y rester fidèles – et je crois que c'est le procédé le plus scientifique aussi bien que le plus loyal – il nous faut reconnaître que l'ordre d'immoler Isaac procède de l'Éternel, aussi clairement que ceux de partir d'Ur et de Charan.

A un point de vue tout opposé, et dans le camp de ce qu'on est convenu d'appeler l'orthodoxie, des interprétations bien différentes se sont fait jour.

13. 2 Samuel 24 ; 1 Chroniques 25

On a voulu tantôt qu'Abraham possédât une notion déjà complète de la Rédemption, tantôt que l'Éternel lui ait révélé alors en quoi consistait « le jour de Christ. » Le père d'Isaac aurait alors compris que l'immolation de son fils, type de l'expiation par le sang de Jésus, était la condition absolue de la bénédiction promise à tous les peuples en sa postérité. Il aurait été contraint d'abandonner son enfant sur l'autel, comme Dieu, librement, voulait abandonner Jésus-Christ sur la croix.

Ce sont des théologiens anglais, surtout, qui ont mis en avant cette opinion. Elle se recommande, sans doute, par un sentiment net du lien qui existe entre les symboles de l'ancienne Alliance et leur réalisation dans la nouvelle. Elle me semble pécher, néanmoins, par un procédé que nous avons signalé dans les deux précédentes. Elle met dans le texte sacré autre chose et plus qu'il ne renferme. Que le sacrifice d'Isaac ait dû préfigurer celui du Christ, cela paraît certain. Mais qu'Abraham ait pu dans le premier contempler le second, cela ne nous est pas dit, et cela dépasse les termes si mesurés employés par l'historien. C'est bien pour donner un enseignement à son serviteur que Dieu l'a fait passer par ce creuset. Est-ce pour lui faire connaître, dans sa précision théologique, le dogme de la réconciliation ? Encore une fois cela ne ressort pas du récit, examiné d'aussi près que possible et sans parti pris. Gardons-nous de jamais faire entrer dans un passage des Écritures nos opinions personnelles, même quand elles sont les plus correctes et les plus indiscutables.

Essayons, pour finir, de ne prendre que le passage en question, le vingt-deuxième chapitre de la Genèse. N'y ajoutons rien ; n'en retranchons rien, et voyons très simplement ce qu'il nous dit.

Il y a, dans la scène de Morijah, tout ensemble une épreuve et une leçon. L'épreuve est pour le patriarche ; la leçon pour lui et pour nous.

Dès le début du récit, l'épreuve est indiquée aussi clairement que possible ; elle est le but dernier de tout ce qui va se passer : Dieu éprouva

Abraham. La conclusion n'est pas moins précise : « Je sais maintenant, » dit l'Éternel. Donc l'épreuve a produit ce qu'elle devait produire. A ce moment, les péchés du patriarche sont tenus pour expiés ; ses chutes les plus graves sont effacées ; sa foi est mise en pleine lumière ; son obéissance éclate avec une telle intensité qu'elle arrache en quelque sorte à Dieu le serment le plus solennel qu'il ait proféré. Toutes ces scories que l'Écriture avait si courageusement dévoilées ont été jetées au creuset : le métal pur en est seul ressorti.

La leçon, en ce qui concerne le patriarche, me paraît tendre à lui faire connaître la vraie nature du sacrifice. Elle lui apprend que Dieu ne veut pas de victimes humaines. Transmis par lui à ses descendants, cet enseignement finira par être déposé, sous forme de défense absolue, dans la loi de Moïse. Israël formera de la sorte une exception unique au milieu des peuples qui l'entourent. On ne verra pas se dresser chez lui – sauf dans quelques périodes ténébreuses où les commandements de Dieu seront oubliés – l'ignoble statue de Moloch avec ses bras de fer rougi consumant les petits enfants¹⁴. Abraham comprend, sur Morijah, que le sacrifice agréable à Dieu n'est pas celui qui tue le corps, mais celui qui transforme le cœur et la vie : non pas l'immolation, mais la consécration. Ce que Dieu réclame, c'est l'être humain tout entier ; mais un être vivant, et non un cadavre sanglant ou réduit en cendres. Le sang n'est accepté par lui qu'en tant que symbole, et dès lors il suffira de celui que le sacerdoce lévitique prendra des animaux¹⁵. En même temps – et c'est l'autre face de cette révélation – le père apprend qu'il ne possède son enfant que dans la mesure où il le donne à Dieu. Or cela est vrai de tous nos biens, des plus précieux comme des plus ordinaires : nous n'avons que ce que nous sommes prêts à sacrifier.

Cette leçon est donc aussi pour nous. Mais, sur cette colline sainte, nous en recueillons une autre qu'il n'était possible au patriarche que d'entrevoir.

14. Comparez ces pratiques païennes, 2 Rois 3.27 ; 17.31 ; imitées par Achaz : 2 Rois 16.3.

15. Ce qu'indique ici la substitution du bélier à Isaac.

Nous avons saisi dans l'histoire ce qui n'était pour lui qu'une vision de l'avenir. Comme Isaac a gravi la pente de Morijah en portant le bois du sacrifice, Jésus a suivi la voie douloureuse et il est monté au Calvaire en portant sa croix. Isaac n'a fait entendre aucune plainte. Jésus a prié pour ses bourreaux et, de sa voix mourante, a semé encore des bénédictions pour sa mère, pour son disciple, pour un brigand converti. Puis, après les ressemblances, quelles différences nous contemplons ! Au moment où le couteau brille sur la gorge d'Isaac, la voix du Seigneur retentit, ordonnant qu'il soit épargné. Quand les clous sont enfoncés dans les mains et dans les pieds de notre Sauveur, nulle voix ne descend du ciel pour interdire ce supplice. L'œuvre s'accomplit ; l'agonie s'avance ; Jésus s'écrie : Pourquoi m'as-tu abandonné ? Dieu ne répond pas ; il faut que cet abandon s'achève ; il faut que tout s'accomplisse et que le Seigneur rende l'esprit. Celui qui expire dans les tourments de la crucifixion, c'est le seul être humain dont Dieu ait accepté le sacrifice parce que seul il était saint et pouvait mourir, non pour ses propres péchés, mais pour ceux du peuple. La mort d'Isaac n'eût pas sauvé un seul pécheur ; celle du Christ est une rédemption. La leçon dont Abraham a entendu les premières paroles s'achève enfin sur Golgotha.

A notre tour, mes amis, gravissons en esprit les pentes de Morijah. Ne cherchons sur cette montagne ni les débris de l'autel d'Abraham, ni les restes du temple de Salomon. Cherchons Celui qui a été mort, mais qui maintenant vit aux siècles des siècles. Prosternons-nous et adorons...

Ne me dites autre chose
Sinon qu'il est mon Sauveur,
L'Auteur, la Source et la Cause
De mon éternel bonheur !

Macpéla

Genèse 23

Il essuiera toute larme de leurs yeux ; la mort ne sera plus.

(Apocalypse 21.4)

Abraham, nous en conviendrons sans peine, vient de monter aussi haut que jamais croyant se soit élevé. Après cela, que pouvons-nous attendre pour lui ? Hélas ! à en juger par le cours ordinaire des choses, une chute. Impossible de grandir encore ; et comme il est bien difficile de rester à cette hauteur, il semble qu'il ne reste plus qu'à descendre.

Dieu l'aime assez pour le préserver d'une déchéance. Le moyen qu'il emploie à cet effet n'est pas le seul qu'il ait à sa disposition : c'est pourtant un des plus fréquents et, il faut bien l'avouer, un des plus efficaces : c'est l'épreuve encore ; seulement sous une autre forme. Ce n'est plus le sacrifice demandé, puis empêché au moment même où le cœur broyé l'accorde. Cette fois, c'est le sacrifice consommé, la séparation accomplie, sans espoir de retour. Sur Morijah, Dieu a dit au père qui s'apprêtait à frapper son fils : N'avance pas ta main. Ici, dans Kirjath-Arba, il ne dit point à la mort :

Suspendes tes coups. Sara suit le chemin de toute la terre ; le moment est venu pour elle de rendre son âme à Dieu.

Elle est parvenue à l'âge de cent vingt-sept ans. Sans que le texte me le dise, je suppose qu'elle a conservé jusqu'à maintenant bien des traits de cette beauté qui fut un charme si puissant chez la compagne d'Abraham. A-t-elle été malade ? Rien ne le dit. Dieu lui a peut-être fait la grâce de passer de vie à trépas sans connaître les douleurs ni les humiliations des infirmités. Je crois, j'espère qu'on aurait pu dire d'elle :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Vous aurez d'ailleurs observé avec quelle sobriété l'historien nous parle de cette mort. Mais cela n'empêche pas ces quelques versets d'être pénétrés d'une tristesse contenue qui est plus éloquente et plus vraie que beaucoup de démonstrations pathétiques. Abraham mène deuil ; rien de plus. Si vous voulez y penser un moment, vous verrez combien nombreuses et combien justes étaient les causes de ses larmes.

Un siècle et plus de souvenirs communs repose maintenant sur cette couche funèbre. Liés avant d'être époux, Abraham et Sara se sont connus dès l'enfance, et ils se sont beaucoup aimés. Tout n'a pas été sans tache, dans l'histoire de l'épouse. Bien des côtés de son caractère nous repoussent plus qu'ils ne nous attirent. Nous l'avons vue jalouse jusqu'à la cruauté, et cela par deux fois. à la suite de circonstances domestiques dont elle était la première responsable. Comment, néanmoins, ne pas convenir qu'elle s'est montrée croyante, soumise, et digne, dans des circonstances d'une rare délicatesse ? Elle s'est conduite en tendre mère, et la légende a si bien exalté cette tendresse qu'à l'en croire Sara serait morte subitement, en découvrant quel sacrifice le patriarche allait offrir à Morijah : au retour dans sa tente, il n'aurait plus trouvé qu'un cadavre¹.

1. Le rapprochement des chiffres établit que Sara vécut vingt ans avec son mari et son fils après le retour de Morijah. Elle a 90 ans à la naissance d'Isaac ; elle vit 127 ans ; Isaac a donc 37 ans à la mort de sa mère, et il en avait 17 lorsqu'il fut conduit à Morijah.

L'Écriture, qui la connaissait mieux que nous et mieux que la légende, se contente de nous la présenter comme un modèle. D'abord de simplicité et de modestie : cette belle femme qui avait ébloui deux rois ne recherchait point les ornements somptueux ; elle se contentait de la parure incorruptible du cœur. Ensuite, de respect conjugal à l'égard de celui qu'elle appelait son seigneur. Aussi l'hébreu fidèle est-il invité par le prophète à porter ses regards non pas seulement sur Abraham son père, mais aussi sur Sara qui l'a enfanté². Et un titre de noblesse pour la femme chrétienne, c'est celui de fille de Sara, titre qu'elle peut obtenir en faisant bien et sans se laisser troubler par aucune crainte³.

Puis, quelle vaillance que celle de cette épouse ! N'était-ce donc rien pour elle que de quitter sans révolte sa patrie et sa parenté, pour affronter les hasards d'un voyage dont elle ne prévoyait pas la durée et ne comprenait pas le but ? N'était-ce rien que d'avoir attendu pendant vingt-cinq années l'accomplissement d'une promesse qui reculait toujours, au point que Sara finit, dans une heure d'égarement, par se figurer que c'était elle-même qui était un obstacle aux desseins de Dieu ? Beaucoup souffrir et beaucoup jouir à deux, ce sont de puissants liens. Les cœurs qui ont passé ensemble par ce double chemin ont appris à s'aimer. Abraham aimait Sara. Très simplement, très tendrement, il la pleure. Les larmes ne sont point interdites au croyant, et il n'est pas vrai que ce soit toujours une preuve de force que de s'abstenir de pleurer. Jésus nous l'a prouvé, n'est-ce pas ? devant le tombeau de Lazare.

Pleurer, cependant, n'est pas tout ; il faut agir. Après le décès, l'inhumation. Qui n'a senti avec détresse, parfois avec désespoir, le poignant contraste entre le deuil qui est descendu dans l'âme, qui l'envahit tout entière, et les incessants détails matériels dont il est urgent de s'occuper ?

2. Ésaïe 51.2

3. 1 Pierre 3.5-6

Avis aux parents, aux amis ; cela encore a sa douceur. Puis, avis aux pompes funèbres, inscription dans des registres où le nom qu'on a le plus chéri au monde sera couché côte à côte avec des noms indifférents ; préparatifs du convoi ; annonces dans les journaux... et tout ce que notre civilisation, raffinée jusque dans la mort, exige de familles en pleurs pour que leur blessure, qu'elles voudraient cacher, prenne aux yeux du public l'apparence la plus correcte. Nous du moins, nous avons nos cimetières. Nous pouvons même choisir. Nous pouvons aller déposer la dépouille mortelle du père ou de l'enfant à l'ombre de quelque église de village, au pied des monts qu'ils ont gravis, en face du lac qui charmait leurs regards. Abraham n'avait pas ces ressources. Il ne savait à quel sépulcre confier le cadavre de Sara. Dans tout le pays de Canaan il ne possédait, nous l'avons dit, qu'un puits d'eau vive. Il n'avait pas un champ où il pût creuser une fosse, avec la certitude qu'on ne lui en contesterait pas la propriété. Son premier soin doit être, après quelques heures données à sa douleur, de s'assurer d'un tombeau pour sa compagne.

La mort avait eu lieu à Kirjath-Arba, où le patriarche avait transporté sa résidence à une date que nous ne saurions préciser. Le texte prend soin de nous faire observer que le nom de cette ville se confond avec celui d'Hébron, l'une de cités à la fois les plus antiques et les plus méridionales de Canaan. Il se peut, au reste, fort bien que les deux localités aient été primitivement distinctes, et plus tard seulement confondues en une seule. Ce qui nous importe davantage, c'est qu'à l'époque où nous sommes arrivés la tribu qui résidait dans la contrée était celle « des fils de Heth. » ou des Héthiens, et qu'elle entretenait avec Abraham des rapports très amicaux ; la suite du récit en donne la preuve. C'est avec elle que le mari en deuil commence des tractations pour préparer une sépulture à Sara.

Ainsi qu'il était et qu'il est encore d'usage constant en Orient, c'est à la porte de la ville que la question va se traiter (v. 10). C'est l'*Agora*, le forum, la place publique. C'est là que Booz discutera son mariage avec Ruth la Moa-

bite⁴. C'est aussi là qu'on est sûr de rencontrer, le matin ou le soir, quelque personnage avec qui parler. Abraham eût préféré, sans doute, éviter tout ce monde et rester chez lui. Mais il n'avait pas le choix. Il paraît en personne, expose la circonstance qui l'amène et que ses interlocuteurs connaissent probablement en grande partie. Il formule nettement sa demande ; puis il attend.

La conversation qui s'engage alors a été diversement jugée. Plusieurs commentateurs y ont vu un type très réussi de diplomatie, pour ne pas dire de rouerie orientale. Abraham et les Héthiens auraient joué au plus fin, chacun se préoccupant avant tout de faire le meilleur marché possible. Les gens du pays auraient très habilement offert de donner ce que l'Hébreu demandait, posant pour généreux afin de contraindre leur hôte à payer un prix très élevé, ou bien à leur faire en retour un cadeau pour le moins d'égale valeur. Abraham, de son côté, aurait refusé tout présent, toute cession gratuite, uniquement pour amener les Héthiens à articuler un certain prix ; il le paierait aussitôt et, de la sorte, ne leur devrait aucune reconnaissance particulière.

Que des finesses de ce genre se rencontrent volontiers en Orient, je le crois d'autant plus facilement qu'on les voit tous les jours ailleurs : dans nos foires, dans nos marchés publics ou privés, partout enfin où l'homme a quelque espoir d'exploiter son prochain. Si l'on y tient absolument, j'accorderai qu'il a pu se trouver alors chez quelques Héthiens un esprit un peu mercantile. Je ne saurais croire, pourtant, que cet esprit ait dominé dans l'entretien qui nous est rapporté. J'y trouve plus de sérieux et plus de noblesse. L'ange de la mort y présidait en quelque mesure, ne l'oublions pas. C'est un homme en deuil qui se présente devant le conseil des Héthiens. C'est, de plus, un personnage très vénéré, une autorité locale ; on l'appelle un « prince de Dieu, » c'est-à-dire un chef que la divinité même aurait revêtu d'un caractère princier. Est-il probable qu'on se soit hâté de saisir

4. Voir Ruth ch.4

une telle occasion pour exploiter son chagrin ? En vérité, je ne le pense pas. J'aime mieux signaler, d'accord avec notre texte, deux traits intéressants de la délibération qui vient de commencer.

L'un est commun aux vendeurs et à l'acheteur. C'est une courtoisie très marquée dans les formes. Les pensées graves ont inspiré des paroles polies ; c'est tout à l'éloge des Cananéens et de l'Hébreu. Le croyant, dit-on, ne peut pas se dispenser de traiter des affaires avec un style d'affaires ; cela ne devrait pourtant jamais exclure l'urbanité. Celle d'Abraham, dans la circonstance présente, mérite d'être offerte en exemple à beaucoup de chrétiens, qui se figurent que les ventes et les achats donnent un certain droit à la rudesse, même à la grossièreté. Le dieu de l'argent ne demande, c'est vrai, point d'amabilité à ses adorateurs. Il s'associe au dieu de la force pour écraser tous ceux qui ne savent pas se faire leur chemin. A eux deux, ils ont transformé le langage comme les habitudes ; mais certainement pas pour les perfectionner. Faites un tour dans nos halles ou dans nos Bourses contemporaines. Écoutez un moment quelles façons de parler y sont adoptées. Vous reconnaîtrez vite que le vrai progrès consisterait à revenir en arrière, à la porte de Kirjath-Arba. Là, du moins, on ne se figurait pas que les gros gains fussent le but essentiel de la vie. Rien ne nous autorise à supposer que les fils de Heth et Éphron, leur chef, ne fussent pas sincères, en offrant à l'étranger un caveau funéraire à titre de don. S'ils ont fait un calcul, ce pourrait bien être seulement celui de l'honneur qui leur en reviendrait, et qui, du reste, serait très réel. Ainsi Joseph d'Arimatee s'est tenu pour fort honoré de pouvoir ouvrir son propre tombeau au Fils de l'homme qui venait d'expirer.

Le second trait qui me frappe est propre au patriarche seul : c'est sa fidélité. Comme il a refusé jadis les propositions du roi de Sodome, il refuse aujourd'hui celles du chef des Héthiens, si honorables qu'elles doivent lui paraître. Le motif, dans les deux cas, est le même. La tribu au sein de laquelle il s'est établi n'a point les mœurs odieuses des villes de la plaine ;

c'est vrai. Pourtant ce sont des mœurs païennes ; c'est un milieu idolâtre ; Abraham ne veut pas de cadeaux qui portent l'empreinte du péché. Il ne peut pas abandonner Sara sa bien-aimée dans le sépulcre d'un adorateur des faux dieux ; ce n'est pas là qu'elle doit dormir son dernier sommeil. La Palestine entière est à lui, il le sait ; mais il ne la recevra que des mains de Dieu. Jusque-là, il n'en acceptera pas quoi que ce soit de la part d'un Cananéen. Il a payé le puits dont Abimélec lui a reconnu la possession ; il payera de même la caverne et le champ de Macpéla. Précisément pour être poli envers les hommes, il entend être tout d'abord fidèle envers son Dieu.

C'est donc un achat qui va se faire. On y mettra de part et d'autre toutes les formes voulues. Abraham désigne très exactement ce qu'il désire acquérir. Éphron, le chef, après s'être fait un peu prier, en fixe le prix à une somme qui peut passer pour très raisonnable et que l'acheteur accepte sans marchander⁵. Le contrat de vente est reproduit fidèlement, avec des détails si précis qu'on dirait que notre historien en ait eu sous les yeux l'original, ou peut-être une copie très exacte. Contrat important, en effet. Il constatait mieux encore que le puits de Béer-Schébah. mais un peu comme les autels dressés par Abraham dans ses différentes étapes, une prise de possession du pays. Un tombeau est un lien. Par la caverne de Macpéla. la race d'Abraham est implantée dans la Terre Sainte. Quand Néhémie veut désigner Jérusalem au monarque persan dont il est l'échanson, il l'appelle « la ville où sont les sépulcres de mes pères⁶. » Les Abrahamides peuvent dès à présent nommer la Terre Promise le pays du sépulcre de Sara. Après l'épouse, l'époux sera déposé dans cette grotte. Après les parents, Isaac leur fils et Rebecca ; puis Léa. Jacob mourant fait jurer à Joseph qu'il ne l'entertera pas en Egypte, mais dans « le sépulcre de ses pères. » L'Ancienne Alliance, dès maintenant, a son saint sépulcre, aussi connu et presque aussi vénéré que devait l'être celui de la Nouvelle.

5. Environ 13000 francs (soit 4000 euros de nos jours C.R.)

6. Néhémie 2.3

Nous ne serons pas étonnés d'apprendre que l'emplacement de Macpéla est un de ceux qu'on peut tenir pour les mieux déterminés par la tradition. Ce champ, écrit notre historien, « est vis-à-vis de Mamré qui est Hébron, » territoire qui fut plus tard donné en partage à Caleb, fils de Jephuuné⁷. Il n'y a peut-être pas d'autre localité de la Terre-Sainte qui réunisse autant que celle-là, dans une commune adoration, les musulmans, les juifs et les chrétiens⁸.

Le patriarche avait laissé en Mésopotamie la dépouille mortelle de son père et celle d'un frère : c'était un lien qui pouvait le rattacher encore au pays de sa naissance. S'il y ramène le corps de sa compagne, c'est qu'il veut y mourir lui-même et s'y faire enterrer. Mais non. Cette pensée ne l'aborde pas. C'est dans la terre de la promesse que Sara doit reposer en attendant le grand réveil. La caverne de Macpéla n'est pas une simple acquisition ; elle marque une conquête dans la vie d'Abraham, une des conquêtes de sa foi. Il y en a de pareilles dans l'histoire des missions. Lorsque, il y a bientôt vingt ans, nos amis Ramseyer, emmenés prisonniers à Coumassie, perdaient en route leur dernier-né, et déposaient le petit cadavre dans une fosse creusée au pied d'un arbrisseau, se sont-ils doutés qu'ils prenaient possession d'un territoire africain, où l'Évangile serait bientôt prêché ? Je le crois, et l'événement n'a pas manqué de donner raison à leur foi.

« Après cela, » continue le texte avec son émouvante simplicité, « Abraham enterra sa femme. » Pas un mot sur cette cérémonie, ni sur la douleur de la séparation suprême. Et pourtant, il n'y a dans l'Écriture entière pas une seule femme dont la mort et l'inhumation soient les objets d'un récit aussi détaillé. Nous ne savons, par exemple, ni combien d'années a

7. Josué 14.13-15

8. Ce qu'on appelle aujourd'hui à Hébron le *Haram*, c'est-à-dire le sanctuaire, c'est une mosquée construite sur le tombeau d'Abraham, sur Macpéla ou « la double caverne. » Ce bâtiment, ouvert seulement aux mahométans, paraît avoir été autrefois une basilique chrétienne ; c'est un rectangle de 200 pieds sur 115. (V. *Riehm.*, Handwörterb. des bibl. Alterth. 1,590).

vécu Marie, la mère du Sauveur, ni même dans quel endroit elle est morte. Pourquoi cette différence ? C'est que le fils de Sara n'a point dépassé la personnalité de sa mère ; il s'efface plutôt derrière elle ; c'est elle, après Abraham, qui demeure la personne importante. Il n'en est point ainsi pour le fils de Marie. Sa mère demeure bienheureuse entre toutes les femmes. C'est assez. Elle n'est ni la reine du ciel, ni la sainte de la terre. Nous ne connaissons pas le tombeau qui a reçu sa dépouille⁹.

Retournons à Kirjath-Arba. Voyez-vous, mes amis, ce convoi funèbre qui s'avance lentement à travers la campagne ? Il s'approche de Macpéla. Les serviteurs d'Abraham le suivent en longue file. Les bergers des Héthiens sont là ; Éphron aussi, sans doute ; on n'a pas encore vu comment les croyants rendent à ceux qui leur sont repris les derniers devoirs. Il y a des pleurs ; mais pas de cris ; pas de ces signes bruyants qui sont les accents du désespoir. Est-ce donc qu'on espère, dans cette troupe désolée ? Assurément. Cet époux qui marche derrière le cercueil croit à la résurrection. Il y croyait déjà lorsqu'il montait avec Isaac sur Morijah. Sa foi, alors, n'a pas été trompée. Elle ne le sera pas non plus aujourd'hui. Isaac lui a été rendu ; Sara le sera aussi. Comment ? Il ne le sait pas. Les circonstances ne sont plus les mêmes. Le fils n'était pas mort ; la mère est bien morte. A plus d'une reprise, Abraham avait dû prononcer cette phrase si navrante que nous connaissons tous : Il faut que j'ôte mon mort de devant moi. Il l'avait ôté. . . Le voilà dans le sépulcre ; la pierre est retombée sur l'ouverture béante ; la foule va se disperser ; le patriarche et son enfant vont reprendre le chemin de leur tente solitaire. Mais est-ce donc la fin dernière ? Impossible ; il y a une résurrection des morts ! Dieu rendra la vie à celle qui était poudre et qui est retournée en poudre. Abraham et Sara ne se sont point dit un éternel adieu !

9. Voir l'intéressant développement de cette pensée dans *Delitzsch*, comm, üb, d. Genesis, P. 424.



Avant de quitter ce tombeau, mes jeunes amies, prenez l'engagement devant Dieu d'être des filles de Sara. Sa modestie, son oubli d'elle-même, son respect de son mari, sont les vertus qui manquent souvent à nos ménages. Nous n'avons pas caché ses chutes ni voilé ses faiblesses. Il n'est que juste de faire un peu de lumière sur les exemples qu'elle a laissés. En priant le Seigneur non seulement qu'il les mette devant vos yeux, mais qu'il vous donne la force de les imiter, vous ferez œuvre durable et bénie. Vous aurez conquis votre place en tâchant de la remplir. Écoutez cette voix qui vous vient de Macpéla !

Un mariage selon Dieu

Genèse 24

« Quelle ressemblance y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ? »

(2 Corinthiens 6.16)

Ce n'est pas seulement l'amour des contrastes qui conduit notre historien à faire succéder immédiatement à une scène de funérailles l'idylle la plus fraîche et la plus gracieuse. Il y a un lien plus intime entre la mort de Sara et les fiançailles d'Isaac. En fait, c'est le premier de ces deux événements qui introduit le second. Le départ de sa compagne, prélude du sien propre, avertit Abraham que le moment est venu de marier son fils. Il sera même bon de se hâter. Peut-être le caractère un peu entier de Sara n'avait-il pas favorisé les pensées de mariage au foyer du patriarche ; instinctivement, il se disait qu'une belle-fille pourrait n'y pas toujours avoir une existence facile. Ces considérations, si elles ont occupé son esprit, n'y ont plus de place aujourd'hui. Le souvenir des promesses l'oblige à songer à la postérité d'Isaac.

Ce n'est pas qu'il ne se sente très seul pour y penser. Combien la mère est nécessaire en de pareils moments ! Mais ce n'est pas une raison pour

renvoyer ; au contraire. Pendant que le père est encore là, pendant que ses facultés sont intactes, il ne manquera pas à l'accomplissement de son devoir. Ce ne sera pas trop de toutes ses prières et de toute sa vigilance, pour découvrir les pièges qui pourraient être tendus autour d'Isaac. Au moment de la sépulture de Sara, il a fallu aussi veiller et prier pour ne pas céder aux bienveillantes propositions des Héthiens, et ne pas accepter de leurs mains un tombeau idolâtre. Qui sait si la même bienveillance ne cache pas déjà d'autres plans ; si Éphron ne va pas, un de ces jours, offrir pour Isaac la main de sa fille, ou celle de quelque autre princesse d'une tribu cananéenne ? Cela serait naturel ; car :

Au mariage et à la mort
Le diable fait son effort.

Abraham est résolu à lutter et à vaincre. Il ne veut pas que les séductions des païens détruisent en son fils l'œuvre de la grâce, ou l'arrachent, même pour un prix éblouissant, à l'austère influence de la foi. L'avoir ramené de Morijah pour le laisser tromper par les sourires d'une Cananéenne ! Jamais !

Ici, mes amis, vous vous étonnez. Vous trouvez que c'est bien de la bonté au patriarche d'arranger de la sorte le mariage de son enfant. Mais enfin, selon vous, Isaac aurait son mot à dire.

Pourquoi ne le dit-il pas ? Il a bientôt quarante ans¹. C'est un âge, même pour l'époque patriarcale, où il est permis d'avoir une opinion et de formuler des désirs. Je suis parfaitement d'accord. Seulement, sur la question de ses fiançailles, je n'entends de sa part ni un désir ni une opinion. N'en avait-il donc point ? Je ne sais pas. Tout ce que le texte raconte, c'est qu'il accepte le plan de son père, sans y présenter aucune objection. On a fait observer que la mort de Sara devait l'avoir plongé dans un deuil si profond qu'il avait perdu presque toute autre pensée. C'est possible ; probable même, au moins pour un temps ; la remarque expresse

1. Voir 25.20.

qu'il ne fut consolé de la perte de sa mère que par l'arrivée de Rebecca² encourage cette supposition. On a dit encore que ce jeune homme avait un caractère beaucoup plus réceptif qu'impulsif, se rangeait aux résolutions prises par les autres, plutôt qu'il n'en prenait de son chef. Je le crois ; la suite de sa vie montre qu'il en dut être souvent ainsi. Mais ce qui me paraît ressortir avec plus d'évidence encore de notre récit, c'est qu'Isaac avait dans son père une confiance absolue. Nous l'avons déjà vu sur Morijah : il ne croyait pas qu'Abraham pût se tromper. Dès lors, prendre seul une décision, et surtout la plus importante de sa vie, cela ne lui venait pas seulement à l'esprit. Autant il a confiance dans le cœur de son père, autant il s'abandonne volontiers à son jugement. Pas plus que lui il ne désire contracter une alliance avec les familles païennes qui l'entourent, malgré tous les avantages matériels qu'il aurait pu en retirer. Que reste-t-il, dès lors, en fait de combinaisons possibles pour son mariage ? Une seule. Voir si quelque jeune fille de sa famille chaldéenne consentirait à devenir son épouse. Pour mener à bien ces tractations, le plus sûr encore est de s'en remettre au vieillard.

Que voilà, n'est-ce pas ? un jeune homme arriéré ! Cette idée de consulter encore son père avant de choisir une compagne, comme elle sent bien son vieux temps et sa civilisation décrépite ! Nous avons mieux que cela, nous autres ! Dans notre bien-aimée Confédération Suisse un progrès admirable a été atteint : là du moins, de par la Constitution, les enfants n'ont pas le moindre conseil ni la moindre autorisation à demander à leurs parents quand il leur plaît de contracter mariage. Il suffit d'avertir, peu importe la forme. Et si les unions scellées de la sorte réussissent mal, eh bien ! nous avons le divorce, non moins facile, non moins ouvert à tous, pourvu que les époux puissent prouver qu'ils ne se conviennent plus... Pauvre Isaac !

Je ne raille pas, mes amis. Je ne vous excite pas non plus contre une législation sous laquelle nous vivons. La loi est la loi. Il faut se soumettre,

2. 24.67

dût-on la déplorer ; tâcher de lui laisser produire le moins possible de mauvais fruits, et surtout se rappeler qu'heureusement elle n'ordonne pas tout ce qu'elle permet. Elle ne vous commande point d'agir autrement qu'Isaac. Si elle vous laisse libres de fouler aux pieds, à l'occasion de votre mariage, le plus saint devoir de la reconnaissance et du respect, elle ne vous interdit pourtant pas d'y demeurer fidèles. Revenez, voulez-vous ? dans la tente de Hébron. Recevez-y une leçon de piété filiale. Comprenez que nulle indépendance ne vaut la bénédiction d'un père et d'une mère, déposée sur la tête de deux fiancés qui s'unissent devant eux. Vous contracterez alors des mariages à l'ancienne mode ? Tant mieux, ce n'était pas la plus mauvaise.

Puis donc que c'est Abraham qui prend la haute main dans les négociations matrimoniales, interrogeons-le un peu. Il va nous tracer, d'une façon brève mais sûre, les principales conditions d'un mariage selon le Seigneur. Si je comprends bien, il me semble qu'il les réduit à deux.

D'abord, Isaac n'épousera pas une Cananéenne. La raison en est évidente. Abraham a suffisamment appris à connaître le peuple de Canaan, depuis tantôt soixante-cinq ans qu'il le coudoie, pour savoir qu'il est absolument étranger à la foi. Il ne sert pas l'Éternel ; il adore les faux dieux. Isaac, sans doute, partage actuellement les croyances de son père. Mais il n'est pas de convictions si vivantes qu'un mariage ne puisse ébranler, quelquefois même effacer, en raison même de l'amour qui l'aura conclu. D'ailleurs, il faut que deux époux puissent prier ensemble ; ce n'est pas seulement une convenance, c'est une nécessité. Comment le pourront-ils s'ils ne servent pas le même Dieu ? Quel culte occupera la vraie place à leur foyer, si celui du mari n'est pas celui de la femme ? Quelle éducation donneront-ils à leurs enfants, si l'un d'eux sert l'Éternel et l'autre Moloch. . . ou Mammon ? Non ! Isaac n'épousera pas une Cananéenne. Avant même

que la loi ait promulgué ses défenses, il y sera fidèle³.

Secondement, le fils de la promesse n'abandonnera point la terre de la promesse. Il se peut que la jeune fille, vaguement entrevue dans les rêves d'Abraham, consente bien à devenir la femme d'Isaac, mais ne veuille quitter ni sa famille, ni son pays, et refuse d'habiter en Canaan. Que faire alors ? Amener l'époux auprès de l'épouse ? Non. Serait-ce pour aboutir à ce résultat que Dieu aurait adressé au patriarche sa double vocation dans Ur et dans Charan ? Cela ne se peut pas. L'appel entendu par le père lie le fils aussi ; il n'a pas le droit de s'y soustraire. La terre où il demeure aujourd'hui est donnée à sa postérité. C'est la promesse. Elle entraîne un ordre : Tu ne retourneras point en Chaldée... Jeunes gens, vous avez compris, je pense. Ce n'est pas au moment d'associer une compagne à votre existence que vous avez le droit ni de faillir aux ordres de votre Père céleste, ni de fouler aux pieds une seule de ses grâces. S'il vous a transportés dans la terre promise, vous aussi, à l'heure du mariage, gardez-vous de rentrer en Chaldée.

Ces deux conditions posées – et notez bien que c'est Dieu même qui les dicte – Abraham est convaincu que l'Éternel agira, interviendra, décidera. Les mesures qu'il va prendre lui semblent la conséquence toute naturelle de sa fidélité.

Il ne saurait être question qu'il se rende lui-même en Mésopotamie, – car c'est là qu'il a dirigé son choix. Ses forces seraient encore assez vaillantes pour ce voyage ; mais il sait bien qu'il ne doit pas le faire. Il lui reste un serviteur, « le plus ancien de sa maison, l'intendant de tous ses biens, » sans doute ce même Éliézer que nous avons vu, au chapitre quinzième, déjà revêtu de ces fonctions. C'est à lui qu'il va confier les intérêts du père et de l'enfant. Ils ne sauraient être en meilleures mains. Éliézer est de ces domestiques dont la race tend à disparaître et qui, suivant la belle signification de

3. Comparez Deutéronome 7.3-5.

leur nom, sont véritablement « de la maison. » Quel dommage qu'on n'en voie plus que si peu de ces serviteurs qui disent *nous*, quand ils racontent les événements de la famille ! – *Nous* avons marié notre Monsieur ! – Éliézer pourra le dire. Pour lui, les désirs d'Abraham sont ses désirs, et il considère comme lui étant personnels tous les honneurs comme toutes les peines qui peuvent entrer dans la tente de son maître.

Il n'est pas arrivé, néanmoins, à toute la hauteur de la foi d'Abraham. Il entrevoit comme chose possible un départ d'Isaac pour Charan, si la jeune fiancée ne se décide pas à le suivre. Il est vrai qu'il n'objecte rien à la réponse que le patriarche lui fait, et qui coupe court à toute supposition de ce genre. Il s'engage par un serment à ne changer rien au mandat qui lui est confié. Puis il fait aussitôt les préparatifs du départ. Il sait de quelle confiance il est investi ; il en use sans en abuser. Et voyez : dans la manière dont il organise la caravane, ne surprenez-vous pas l'influence que la conversation avec son maître vient d'exercer sur lui. Il croit maintenant plus que tout à l'heure ; il croit qu'il trouvera la jeune fille cherchée ; il croit qu'il la décidera sans trop de peine à le suivre. Autrement, comment expliquerons-nous le vaste appareil de son départ ? Dix chameaux c'était trop pour ses aides, pour lui, pour les présents qu'il emportait ; c'est plus que suffisant pour inspirer aux gens de là-bas une haute estime de la position d'Abraham. Mais ce n'est point trop, c'est juste assez, s'il s'agit de ramener de Charan l'épouse attendue, avec l'escorte qu'il sera convenable de lui donner.

La caravane est prête. Un nom a-t-il été prononcé à l'oreille du serviteur ? Je serais tenté de le croire. Ce n'est probablement pas sans quelque rapport intentionnel avec notre chapitre que l'auteur a écrit, à la fin du 22^e, une petite notice généalogique sur la famille qu'Abraham possédait encore en Mésopotamie, et qui s'était notablement accrue. On y trouve en toutes lettres le nom de Rebecca, petite-fille de Nacor. Est-ce une supposition hasardée que de voir dans la mention de ce nom, faite au patriarche par un messager, comme un trait de lumière pénétrant dans son cœur de père ?

Il a dû se dire : S'il était possible !... Et je ne serais pas étonné qu'il eût prononcé tout bas le même nom dans ses adieux à l'intendant, en ajoutant : S'il était possible !...

Éliézer est en route. Il sait la direction qu'il doit prendre. Jusqu'à Damas la route lui est connue. Il y a soixante-cinq ans qu'il l'a suivie ; les changements, alors, étaient moins brusques et moins complets que de nos jours. Nous aurions aimé l'entendre raconter, en passant, à ses anciens concitoyens, tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a reçu dans la société de l'Hébreu. Peut-être, au reste, ne s'est-il pas arrêté ; son mandat lui commandait grande hâte.

Laissons donc les péripéties du voyage. Nous voici en vue de Charan. C'est le soir. Il y a déjà du monde hors des portes de la ville, car c'est le moment où l'on abreuve les troupeaux. Éliézer s'est précisément arrêté au bord d'un puits ; les bergers vont bientôt y arriver. Rien ne serait plus facile que de s'informer auprès d'eux de la maison de Nacor. Elle est assez connue pour que le premier venu, puisse répondre. Ce ne serait pas, toutefois le meilleur moyen de réussir. – On lui indique la demeure cherchée, bon ! Il y entre. Sans aucun doute il est bien reçu ; il expose l'objet de sa visite. Et s'il n'obtient qu'un refus ? Voilà sa position et celle de ses hôtes qui deviennent intenable. Il faut sortir au plus tôt, s'adresser ailleurs ; où ?

Mieux valait se donner le temps de la réflexion, de la prière surtout. Éliézer a été assez longtemps à l'école d'Abraham pour y apprendre comment on résout les problèmes difficiles. C'est en demandant à Dieu la solution. Ainsi va faire le vieux serviteur. Pendant que les jeunes filles sortent de la ville, la cruche sur l'épaule, pour venir puiser de l'eau, il se recueille. Il prie le Dieu de son maître, devenu le sien, de lui donner les directions qui lui manquent, de le préserver des faux pas, de lui préparer enfin la rencontre qu'il désire et qu'il lui est impossible d'arranger lui-même.

Sa prière est hardie, sans doute. Non seulement il réclame un signe ; mais il précise même la nature de ce signe. C'est beaucoup. Il ne paraît cependant pas que ce soit trop ; il semble plutôt que le contenu de sa requête lui est inspirée par cet ange dont Abraham lui avait promis la compagnie (v. 7). Ne revenons pas à ce propos sur la parfaite légitimité du signe, quand c'est la foi qui le cherche et non pas l'incrédulité⁴. Notons plutôt avec quelle sagesse Éliézer fait choix du sien. Rien ne décèle une pensée superstitieuse ni légère. Il ne s'agit point de quelque détail de toilette, de quelque ornement spécial, de quelque geste inattendu ; non, ce n'est point à cela qu'il veut découvrir la femme destinée à son jeune maître. Il s'arrête à ces traits, tout simples en apparence, qui produisent au grand jour les dispositions habituelles du cœur : empressement à rendre service ; bonne volonté qui ne recule pas devant la peine ; modestie qui fait du bien sans essayer de faire du bruit ; compassion qui s'étend jusqu'aux animaux. Voilà ce que révélerait l'action d'une de ces jeunes bergères qui sortent de Charan, quand, non contente d'offrir à boire au voyageur, elle lui proposerait d'abreuver aussi ses chameaux. « Une jeune femme qui se montre prête à servir, et qui le fait joyeusement, doit avoir le cœur à la bonne place et ne saurait être qu'une bonne épouse. Ainsi pensait Éliézer, quatre mille ans avant Jésus-Christ⁵. » Partout, mais en Orient plus peut-être qu'ailleurs, c'est à cela qu'on distingue la maîtresse de maison telle qu'on peut la souhaiter.

Or la prière du vieil intendant n'est pas encore terminée que déjà l'exaucement apparaît sous une gracieuse figure, celle de Rebecca, la fille de Béthuel⁶. Que si vous demandez pourquoi l'étranger s'est adressé à elle plutôt qu'à aucune de ses compagnes, bien des réponses sont possibles. Peut-être certaine ressemblance de famille était-elle visible sur ce frais visage ; peut-être aussi la beauté de cette enfant a-t-elle touché le vieillard, en

4. Nous le voyons accordé même à la foi très imparfaite des Philistins : 1 Samuel 6.7-12.

5. O. Funcke, *die Welt des Glaubens und die Alltagswelt*, S. 377.

6. « Avant qu'ils aient cessé de parler, j'exaucerai. » Ésaïe 65.24.

la lui montrant digne de devenir la belle-fille de Sara. Peut-être ces deux causes réunies ont-elles agi pour devenir l'impulsion d'En-Haut, disant à Éliézer : Va, parle ! C'est elle !

A la demande qui lui est faite, Rebecca répond comme il l'avait souhaité. Elle offre même ce qu'il n'a pas demandé. . . C'est bien cela. Le signe est accordé. L'idylle alors suit son cours, racontée avec une grâce inimitable. Rien de plus pur ni de plus charmant n'a jamais été écrit nulle part. Cadeaux et questions se suivent, presque sans laisser à la jeune bergère confondue le temps de réfléchir et de se reconnaître. Les présents sont beaucoup trop riches pour pouvoir être considérés comme une récompense des services rendus. . . On dirait. . . Vraiment oui ; on dirait des présents de fiançailles. Les questions sont plus instantes qu'un simple passant ne se les permettrait. Il faut y répondre, pourtant. Avec autant de réserve que de juvénile fierté, Rebecca fait entendre qu'il y aurait chez elle toute la place nécessaire pour loger cet étranger, s'il doit devenir un hôte. Néanmoins, elle ne l'invite pas : un sentiment très féminin des convenances la retient. Enfin, tandis qu'Éliézer, avant toute autre démarche, se prosterne et prononce à haute voix une prière d'actions de grâces, Rebecca se retire et court chez sa mère pour lui tout raconter.

Noble exemple, jeunes filles ; Dieu vous enseigne à l'imiter ! Vous avez rencontré, sans doute, vous rencontrerez des étrangers qui, vous retenant loin du regard maternel, voudront s'entretenir avec vous. Ils vous offriront des cadeaux ; ils vous adresseront des questions. Tous, il s'en faut, ne sont pas aussi honnêtes que l'était Éliézer ; tous ne méritent pas comme lui votre confiance. Qu'avez-vous fait ? Que ferez-vous ? Avez-vous continué la conversation, lorsqu'elle commençait tout ensemble à vous étonner et à vous charmer, à vous flatter tout en vous troublant ? Avez-vous longuement soupesé les bagues et les bracelets, un peu comme Eve examinait le fruit défendu ? Avez-vous lâché la bride à votre imagination ? Etes-vous parties

pour ce pays des rêves... dont on revient quelquefois avec les larmes et la honte ?

Oh ! vous qui avez encore le privilège de posséder votre mère, votre bonne mère, avant de prolonger d'une minute l'entretien, quittez tout, courez vers elle, racontez-lui, montrez-lui ; ouvrez-lui votre cœur. Et vous, mères, écoutez, sympathisez, ne brusquez rien, mais prenez par la main votre enfant et, avec elle, allez à Christ, pour le consulter d'abord, puis pour lui obéir.

A côté de la mère de Rebecca, dont nous ignorons du reste l'influence sur sa fille, nous rencontrons Laban, son frère. Il devait jouer dans la famille un rôle considérable, mais pas toujours bienfaisant. Les premiers traits de son caractère, tels que nous les voyons ici, sont bien ceux qui reparâtront dans toute son histoire : amour de l'argent ; amour de l'autorité. Il est, sans doute, hospitalier. Mais, s'il se précipite hors de la maison pour y faire entrer presque de force Éliézer, ce n'est pas seulement parce qu'il faut être prévenant envers les étrangers ; c'est parce qu'il a vu l'anneau et les bracelets aux mains de sa sœur. Cet or l'attire, le fascine. Il y a dans ces fauves reflets un aimant qui le conduit, plus encore que l'affection pour les voyageurs. Habitué du reste à commander, ce que lui permettait sa position de fils aîné, il a tout préparé pour recevoir cet hôte inattendu : un repas pour Éliézer et ses gens ; l'eau traditionnelle pour laver leurs pieds fatigués ; la provende pour les chameaux. Il fait bien les choses, en vérité, et l'intendant d'Abraham, qui n'a pas le moindre motif pour résister, se laisse entraîner dans la maison de Béthuel. N'est-ce pas la suite des directions providentielles qui l'ont conduit jusqu'à maintenant ?

Sans doute la nuit est venue. C'est bien l'heure de se mettre à table. Éliézer, toutefois, se refuse à rien manger. Si lassé qu'il puisse être, il n'oublie pas : il a un mandat à remplir, et cela prime tout le reste.

Alors commence, sous forme de récit, une sorte de discours familier, le premier que nous rencontrons dans l'Écriture Sainte. Il est d'une grande simplicité, présente les faits dans l'ordre où ils se sont passés et n'y ajoute aucun ornement. Mais, si l'on veut y regarder de près, on reconnaîtra vite que cette simplicité n'exclut ni la chaleur ni même l'habileté. La cause que plaide Éliézer est devenue la sienne ; l'avocat le plus convaincu ne la défendrait pas mieux. Quant à l'auditoire, on peut croire qu'il est attentif ; il sent qu'il se prépare quelque grave chose, où chacun est directement intéressé. – Les messagers d'Homère, quand ils répètent avec la même fidélité et presque mot pour mot les commissions dont ils ont été chargés, lorsqu'ils redisent, sans omettre une circonstance, les événements dont ils ont été les témoins, n'ont jamais parlé devant un cercle plus résolu à ne pas perdre une de leurs paroles.

L'étranger commence par établir sa qualité : serviteur d'Abraham. Ce n'est pas de lui qu'il vient parler : c'est de son maître. Or c'est un personnage, ce maître ; c'est un chef riche et puissant. Surtout, c'est un ami de Dieu. Toute sa fortune, toute sa réputation, il les doit aux bénédictions de l'Éternel. Entre les faveurs dont il jouit, il y en a une plus précieuse que les autres ; il a un fils, né tard, lorsque le père était déjà vieillard. . . Ne craignez pas que ce trait, jeté comme en passant, refroidisse la sympathie de Rebecca ou de ses parents. Ils comprendront, au contraire, que ce fils d'Abraham est un jeune homme encore, qu'il pourrait par conséquent prétendre à la main d'une jeune fille. . . Toujours sans appuyer, mais en sachant très bien ce qu'il dit, et pourquoi. Éliézer ajoute brièvement que ce fils hérite de tout ce que son père possède. . . Décidément, ce ne serait pas le premier parti venu. – Revenant enfin à la piété de son maître – car c'est bien le trait auquel il tient le plus, – l'intendant rapporte le serment prêté il y a quelques semaines à Hébron. A aucun prix Abraham ne veut pour son fils une femme de Canaan ; c'est pour en chercher une autre qu'il a envoyé Éliézer si loin, après lui avoir affirmé que l'ange de Jéhovah le guiderait en son voyage.

Et il faut bien convenir que l'ange est venu, qu'il a tout dirigé. Comment expliquer autrement l'extraordinaire enchaînement des circonstances qui se sont succédé, et dont l'habile orateur reprend l'énumération ?

Ayant amené ainsi Béthuel et sa famille juste au point où il en voulait venir, il conclut sans allonger. Sa péroraison est aussi naturelle mais aussi pressante que tout le reste : Après ce que je viens de vous dire, Rebecca paraît évidemment désignée pour être la compagne d'Isaac. Voulez-vous me la donner pour lui ? J'attends votre décision. Il est bien entendu que ce n'est pas pour moi, mais pour mon maître seul, que j'ose réclamer votre bienveillance et votre fidélité.

Que répondre ? Est-il possible d'hésiter ? Laban intervient de nouveau ; pas seul, cette fois, mais avec Béthuel son père. Entre eux deux, ils peuvent décider du sort de leur fille et de leur sœur, sans avoir besoin de la consulter : l'usage leur en donnait pleinement le droit. Et dans ce cas particulier, j'avoue que la consultation me paraît déjà toute faite. Dans la conversation intime de tout à l'heure entre Rebecca et sa mère, je crois bien que celle-ci n'a pas eu peine à découvrir de quel côté penchait le cœur de son enfant. Tout le cercle de famille est sous une impression très sérieuse. « La chose vient de l'Éternel ; » voilà l'exclamation qui s'échappe des lèvres, parce que c'était la pensée qui avait grandi dans les cœurs. On n'a pour ainsi dire plus le droit de prendre une décision ; elle est toute prise dans le plan de Dieu ; il n'y a qu'à s'y soumettre. Et l'on s'y soumet, en effet : « Prends Rebecca, ô notre hôte d'un jour. Nous te connaissons à présent. Nous connaissons aussi ton maître ; nous avons confiance. Prends notre fille, elle sera heureuse. C'est notre rayon de soleil, qu'il aille éclairer un autre foyer et réchauffer d'autres âmes. »

Alors Éliézer se prosterne. Encore une influence des exemples de son maître : des prières partout, toujours. Prière au bord du puits de Charan avant toute démarche ; prière quelques instants après, quand le premier essai a réussi ; prière maintenant que tous les obstacles sont levés et que

le succès est complet. – Les présents ne viendront qu’après. Ils seront très beaux, très nombreux ; il y en aura pour la fiancée, pour son père, pour sa mère⁷... Aucun ne vaudra cette prière, qui fait respirer par avance à la jeune fille l’atmosphère dont vivent ses parents de là-bas.

Un repas de fête a suivi les accordailles ; puis le repos de la nuit. Le matin est revenu ; Éliézer veut partir.

Comment, déjà ? Oui. L’on m’attend à Hébron ; on est impatient ; le voyage est long ; nous marcherons lentement au retour pour ne pas fatiguer la jeune fille. Laissez-moi aller. Mon mandat est terminé pour Charan ; il ne l’est pas pour Abraham. Il est âgé ; je vous l’ai dit. Qui sait ce qui peut survenir ? Ne me retenez pas... On insiste, on réclame... Il faut céder devant cette fermeté, qui n’est que celle du dévouement, et qu’on admire, tout en pleurant peut-être. On appelle Rebecca. On s’en remettra à son jugement : « Veux-tu aller avec cet homme ? » « J’irai » dit-elle.

Son empressement ne saurait être expliqué par de la légèreté. La position qui s’est ouverte devant elle est brillante et peut l’attirer. Tout ce qui s’est passé depuis quelques heures a les caractères du roman le plus attachant comme le plus pur, admirablement fait pour gagner le cœur d’une jeune fille. Mais il y a plus. Son âme, novice encore, a été captivée par les promesses et les bénédictions divines qui ont lui soudain devant elle. C’est la voix de l’Éternel qu’elle a entendue hier au bord du puits et dans le récit d’Éliézer. Elle l’entend ce matin dans la question de ses parents. C’est à cette voix qu’elle cède. Qui oserait dire qu’elle eut tort ?

Le départ est décidé. On fait accompagner la fiancée par sa nourrice Débora⁸, sans doute aussi par quelques autres servantes... et la caravane ainsi enrichie se remet en route, au milieu d’un concert de bénédictions.

7. L’usage veut encore, en Orient, que le fiancé ou sa famille indemnisent en quelque sorte les parents de la fiancée des frais qu’ils ont faits pour son éducation. Cp. *Kitto*, *Cyclopædia*, art. « mariages. »

8. Voir Genèse 35.8.

Convenons, au reste, que les vœux qui lui sont adressés ne s'élèvent pas au-dessus d'un niveau très humain ; ils ne prononcent même pas le nom de Jéhovah ; on n'y sent pas respirer la vivante piété du discours d'Éliézer. Au point de vue de la foi. Rebecca gagne beaucoup à changer de milieu ⁹.

Pendant que sa fiancée inconnue avance à petites journées du côté de la Terre Sainte, Isaac est allé faire une visite au « Puits du vivant qui me voit ¹⁰. » De nombreux souvenirs s'y pressaient et fournissaient un aliment bien-venu à ses méditations. Puis, vaguement poussé par l'attente, si ce n'est par l'inquiétude, il est revenu du côté d'Hébron. La pensée de sa mère est toujours présente à son esprit. Le vide creusé par sa mort n'est point comblé : le sera-t-il jamais ? Il songe au ciel, sans bien savoir où il est, ni ce que c'est, mais comme s'il espérait d'y retrouver Sara. Il ne croit pas, âgé de quarante ans, s'abaisser le moins du monde en la pleurant encore. Trait de fidélité filiale qui semble avoir attiré sur lui la bénédiction.

Voyez-vous ? en effet. Tandis qu'il médite, et qu'il suit la pente où le mène son chagrin, ses yeux, longtemps baissés vers la terre, se relèvent. Il aperçoit des chameaux qui approchent. . . C'est Éliézer. Rebecca, de son côté, a vu ce jeune homme. Elle descend aussitôt de son chameau, car l'étiquette orientale ne permet point à une femme de rester sur une monture quelconque à la rencontre d'un étranger de distinction ¹¹. Un mot d'Éliézer lui explique tout. Cet homme qui vient à eux c'est Isaac, celui qu'elle a accepté pour époux. Elle voile alors son visage : ce n'est point par sa beauté qu'elle entend gagner son cœur. Et. pendant que le serviteur raconte au jeune maître les péripéties étonnantes de son voyage, la fille de Béthuel se laisse conduire vers la tente de Sara, demeurée vide depuis le jour du convoi funèbre. Rebecca, désormais, a droit d'y entrer. Isaac peut être consolé de

9. L'appellation « notre sœur » qui lui est donnée montre peut-être l'influence exercée jusqu'au bout par Laban. Au reste, par son mariage, Rebecca allait devenir cousine de ses parents.

10. Genèse 16.14

11. Comparez Josué 15.18 ; 1 Samuel 25.23.



la mort de sa mère.

Derniers jours

Genèse 25

Si cette tente où nous habitons sur la terre est détruite, nous avons dans le ciel un édifice qui est l'ouvrage de Dieu...

(2 Corinthiens 5.1)

Un sage, qui se glorifie d'avoir été roi de Jérusalem, a déclaré qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil que dans une maison de festin, et que la fin d'une chose vaut mieux que son commencement¹. A ce compte-là, si grandes qu'aient été les leçons que nous avons recueillies auprès d'Abraham vivant, nous en avons de plus précieuses à retirer de sa mort.

Et cependant, comme elle est racontée brièvement, nous allions presque dire : sèchement ! Si nous comparons ces quelques lignes aux chapitres qui nous parlent de la mort de Jacob et de l'enlèvement d'Élie, nous serions presque tentés de croire que l'historien sacré n'avait rien à nous dire du décès d'Abraham. Ce serait probablement une erreur ; il savait plus qu'il

1. Ecclésiaste 7.2,8

n'écrit. Mais ce qu'il écrit a été suffisant, pour nous montrer le patriarche objet jusqu'à la fin de la fidélité de son Dieu.

Une dernière scène de vie, toutefois, précède celle du trépas. Après la mort de Sara, nous voyons Abraham contracter un second mariage. S'il est mentionné, bien que sans détails ou à peu près, c'est qu'il a contribué pour sa part à l'accomplissement des prophéties relatives à la postérité du patriarche. Kétura, qui devient alors sa femme, ne lui donne pas moins de six fils. Ignorant beaucoup sur son compte, nous pouvons affirmer du moins qu'elle n'était pas cananéenne. Après les recommandations faites à Éliézer au sujet des fiançailles d'Isaac, Abraham n'eût certes pas consenti à faire d'une païenne sa femme. On a donc supposé, et non sans vraisemblance, que cette Kétura était la fille d'un des nombreux étrangers qui formaient la domesticité de notre héros. L'exemple d'Éliézer nous montre qu'au service de cet homme on était aisément amené à partager sa foi. Kétura la possédait sans doute en partie, lorsqu'elle fut appelée à l'honneur de devenir sa compagne. Elle disparaît de l'histoire aussitôt qu'elle y est entrée ; nous ne la retrouvons même pas au lit de mort de son mari. Ses fils sont devenus les pères de tribus arabes, disséminées surtout sur les bords de la mer Rouge. C'est à propos de cet accroissement notable de sa famille que le texte rappelle un fait tout à l'éloge du patriarche : il a pris, en pleine lucidité d'esprit, des dispositions testamentaires très précises et très sages. Isaac est désigné comme seul héritier ; il se pourrait bien qu'il l'eût été dès la conclusion de son mariage avec Rebecca. Les autres fils du patriarche ne seront, au reste, pas déshérités ; il n'y aura pas d'injustice commise. Mais, après avoir reçu chacun la part qui lui revient, ils s'éloigneront du fils de Sara. Cela vaut mieux, afin de prévenir tout conflit. De son vivant, donc, Abraham le pacifique arrange tout en vue de la paix : ce n'est pas celui qui s'est effacé devant un neveu pour éviter des troubles domestiques, qui oubliera les précautions à prendre pour qu'ils soient, après lui, aussi difficiles que possible.

Le récit, enfin, arrive à sa conclusion naturelle, et relate en peu de mots le décès du fils de Térach.

Quelques traits seulement.

D'abord la durée de sa vie : 175 ans, dont un siècle tout entier passé loin de son pays et de sa parenté. Nous ignorons la partie la plus grande, de beaucoup, des événements qui se sont passés pendant ce siècle. Ce que nous savons, pourtant, est suffisamment riche pour remplir plus d'une existence humaine. Ne vous semble-t-il pas qu'un croyant qui n'aurait à montrer, dans toute sa carrière, qu'un sacrifice de Morijah aurait assez vécu pour passer la postérité ?

Un coup d'œil ensuite sur sa vieillesse. Elle fut heureuse ; Dieu le lui avait promis il y a déjà cent ans. Les orages lui furent épargnés. Une blessure, il est vrai, en avait marqué l'entrée, et ne devait jamais être entièrement pansée : Sara était morte. Les joies, toutefois, abondèrent dans la famille. Isaac et Rebecca y avaient ramené la jeunesse ; Ésaü et Jacob passèrent quinze ans avec leur grand-père ; si Abraham fut « rassasié de jours, » il n'en vint point jusqu'à dire : J'ai trop vécu !

Après cela, un regard dans l'au-delà. « Abraham, » dit l'historien sacré, « fut recueilli auprès de son peuple. » Quel peuple ? Évidemment pas celui de la Chaldée : il l'avait quitté pour ne plus le rejoindre. Pas davantage celui de Canaan : jamais il n'en avait fait partie ; ce n'était pas le sien. Mais le peuple des croyants, formé, à l'insu du monde, dès les jours d'Abel le juste, et passant par Enoch pour aboutir à notre patriarche, en attendant qu'il devienne « la grande nuée de témoins » dont parle l'Épître aux Hébreux. Quel enseignement sur l'unité indestructible du peuple de Dieu à travers tous les siècles ! Quelle preuve aussi que déjà l'ancienne Alliance croit à la survivance de l'âme ! Abraham n'est point perdu ; il est recueilli auprès de son peuple.

Dernier trait, enfin. Ses deux fils, Isaac et Ismaël, longtemps séparés,

se réunissent pour lui rendre les derniers devoirs. Ils ne donnent pas le désolant spectacle d'enfants désunis autour du cercueil de leur père. Tous deux ils ont suivi le convoi funèbre ; leurs mains se sont cherchées ; ils ont pleuré ensemble ; leurs jalousies d'autrefois n'ont pas franchi l'enceinte sacrée de Macpéla. Et il faut bien que ce trait ait particulièrement frappé l'imagination populaire, car c'est un de ceux que nous voyons se conserver par la légende comme par l'histoire. Une tradition, moitié arabe moitié juive, raconte qu'Isaac et Ismaël, associés pour offrir un sacrifice, envoyèrent à leur père malade la meilleure portion de la victime. Appelant alors auprès de lui le jeune Jacob, l'aïeul lui aurait adressé quelques hautes leçons de morale et de piété. Il l'aurait pris ensuite dans ses bras, où l'enfant se serait endormi. Jacob, à son réveil, se serait aperçu que son grand-père était mort.

Laissons la légende. La poésie de ses récits ne vaut pas les beautés que nous trouvons dans les faits. Retournons en arrière. Parcourons par la pensée les cent ans qui viennent de s'achever, et qui ont commencé lors de l'appel du patriarche à Charan. Marquons, pour finir, les principales lignes de cette noble figure, qui repose maintenant du dernier sommeil.

Abraham a révélé des qualités maîtresses comme homme d'action. A son départ de la Chaldée ; dans sa rapide et triomphante campagne contre Kédor-Laomer, il a montré qu'il savait obéir et qu'il ne s'entendait pas moins à commander. Aussi hardi capitaine qu'il a été berger prudent et propriétaire circonspect, il a su arracher brusquement la victoire à quatre rois qui passaient pour tout-puissants. Ce nomade si paisible aurait pu devenir, s'il avait voulu, l'homme des plus audacieux coups de main.

Abraham a observé de la façon la plus empressée comme la plus aimable, les lois de l'hospitalité. Nul autre n'a été plus prévenant. Les étrangers qui passaient devant sa tente devenaient en un instant les objets de ses soins. Il a mis son honneur à les bien recevoir, ne laissant à personne la tâche de les servir, de les entretenir et de les accompagner.

Abraham s'est conduit en prêtre de famille, ne craignant point de rendre son témoignage, au milieu des païens et dans son culte domestique. Il a partout dressé des autels au Seigneur qui lui était apparu. Il a invoqué le nom du vrai Dieu. Choisi expressément – nous l'avons entendu – « afin qu'il ordonnât à ses fils et à sa maison de garder les voies de l'Éternel² » il n'a pas failli à cette mission. Il a prêché, par ses actes autant que par ses paroles. Et fallait-il qu'il eût pris de bonne heure l'habitude de prier, pour savoir, à l'heure décisive, envelopper son Dieu d'un tel réseau d'intercessions, qu'il ait obtenu de lui la promesse d'épargner, s'il y trouvait seulement dix justes, les plus abominables villes de l'antiquité!... Si vous pouvez, essayez après cela de vous représenter ce que devaient être les prières du matin et du soir dans la tente d'un tel homme!

Abraham a été sacrificateur. Jusqu'à notre Sauveur Jésus-Christ, qui a été tout ensemble prêtre et victime, nous n'en voyons aucun qui se soit élevé si haut que notre patriarche. Il lui a suffi d'un ordre de Dieu pour qu'il prît son fils, son Isaac, l'héritier non pas de son nom seulement – c'était peu – mais des promesses – c'était tout – et qu'il allât sur Morijah l'offrir lui-même en sacrifice. Le sang qui a coulé pendant ces trois jours a été celui de son propre cœur. N'oserons-nous pas l'affirmer sans profanation, et en nous rappelant les distances : Abraham a connu alors son Gethsémani.

Réunissez tous ces traits... Ah! je sais bien ceux que vous pourrez leur opposer. Nous ne les avons pas déguisés ; nous n'avons pas fait retomber les voiles que l'Écriture avait si courageusement levés. Nous nous rappelons les lâchetés, les mensonges ; Sara chez Pharaon et chez Abimélec, Agar mise à la place qui n'était point la sienne, chassée ensuite pour une faute dont elle n'était point la première coupable. Non, nous n'oublions pas ! Et je le répète pourtant. Réunissez tous les traits de la vie d'Abraham. Mettez-les en présence, que dirai-je ? de ceux que les années commencent à marquer sur votre propre figure et dans votre propre histoire?... Non : de ceux qui

2. Genèse 18.19

sont définitivement gravés dans les annales les plus incontestées, et qui dessinent autour de quelques têtes rares une auréole glorieuse ou sainte. Faites cette comparaison. Soyez impartiaux. J'attends sans crainte votre jugement. Vous conclurez qu'Abraham fut un des plus grands personnages qui aient honoré notre humanité !

Les Arabes l'ont appelé « El Khûlil, » l'ami. Cela veut dire l'ami de Dieu. Ils ne se sont pas trompés. L'Écriture sainte aussi lui a donné ce titre³. Jésus, d'ailleurs, s'est chargé d'inscrire sur le tombeau du patriarche l'épithaphe dont il était digne. « Il a vu mon jour » a-t-il dit de lui. Remarquez que pareil témoignage n'est rendu par le Christ ni à Moïse ni à Élie. Remarquez, de plus, qu'il n'est jamais dit de nos morts qu'ils s'en vont reposer dans le sein d'Enoch ou dans le sein de David. Jésus a vu Lazare dans le sein d'Abraham. Connaissez-vous un témoignage plus beau rendu à quelque homme que ce soit, de l'ancienne ou de la nouvelle Alliance ? Abraham nous est ainsi représenté comme le point central autour duquel les croyants viennent se grouper, en attendant que l'économie présente soit achevée, et que Christ soit tout en tous⁴.

Oui, mes amis. Christ tout en tous. C'est avec cette pensée que j'ai commencé nos entretiens. C'est avec cette espérance que je veux les clore.

Il n'y a pas longtemps mourait, à Genève, un homme qui a laissé chez tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'une vie honnête dès sa jeunesse. Ses camarades le croyaient presque un saint. On a retrouvé, parmi ses papiers, quelques lignes qu'on m'a permis de vous communiquer : « Ma vie n'a pas été fructueuse. J'en attribue la cause à l'état de péché et de corruption dans lequel j'ai vécu bien des années. Dieu a eu pitié de moi... à cause de Jésus, qui s'est fait connaître à moi comme mon Sauveur. »

J'ignore, mes amis, si vous auriez à signer la première partie de cette

3. Jacques 2. 23. Comparez 2 Chroniques 20.7 ; Ésaïe 41.8.

4. Comparez Funcke, ouvr. cité. P. 410.

confession. Pouvez-vous du moins signer la seconde ? Dieu a eu pitié de vous.

Le savez-vous ? Le croyez-vous ? Jésus, celui qu'Abraham a vu, est-il *votre* Sauveur ? Je le lui demande du fond de mon cœur. Je l'attends de sa bonté fidèle ; heureux si vous pouvez dire comme moi, en fermant ce livre :

Ma pauvre âme est cette brebis
Perdue et retrouvée,
Qui sait maintenant à quel prix
Son Jésus l'a sauvée !

Table des matières

Dédicace	1
Avant-Propos	2
1. Deux vocations	3
2. En Égypte	25
3. Oncle et neveu	37
4. Melchisédec	49
5. Visions de nuit	66
6. Agar	76
7. Alliance avec Dieu	88
8. Intercession	101
9. Sodome	113

10. Deux frères	122
11. Morijah	139
12. Macpéla	156
13. Un mariage selon Dieu	166
14. Derniers jours	181
Table des matières	189
4ième de couverture	189

Si le pasteur Édouard Barde reste connu dans le monde évangélique pour son monumental commentaire sur les Actes des apôtres, il a aussi laissé plusieurs études bibliques, qui malgré leur sous-titre d'« adressées à la jeunesse », ne manquent pas d'apporter instruction et édification aux lecteurs de tous âges. Ces études prennent pour fil conducteur la vie d'un personnage biblique : Abraham, Samuel, Salomon, Élie, Jean-Baptiste, Marthe et Marie. Les biographies fascinent toujours un peu, car par opposition au récit d'imagination, elle portent la marque reconnaissable du réel. Si de plus il s'agit d'un personnage qui a eu une histoire spécifique avec le Dieu de la Bible, l'intérêt est décuplé. Abraham a été le premier d'entre eux, et à ce titre il est bien le père de tous les croyants, puisque c'est une foi identique à la sienne que chacun d'eux doit exercer.

